frontiſpiçe Tome.3.e

I.B. Scotin Sculp.

SUITE
DES
JOURNÉES
AMUSANTES.

TOME TROISIE'ME.

A PARIS,
Chez JACQUES CLOUSIER, rue Saint Jacques, à l'Ecu de France.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Acc. 2264-15
Whitney (755) Fd.
V. 3

PQ 1985. G7 JP
1728 V-3

EPISTRE.

SIRE,

Le favorable accueil dont VOTRE MAJESTE' *a daigné honorer les Journées Amuſantes, m'enhardit à prendre la liberté de lui en dédier la ſuite. C'en eſt une,* SIRE, *de l'ardent déſir que j'ai de lui conſacrer tous mes momens.*

Heureuſe ! ſi VOTRE MAJESTE' *jette encore ſes Auguſtes regards ſur cet Ouvrage, & veut bien y remarquer le zele qui anime & conduit la plume de celle qui eſt avec un très-profond reſpect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

La très-humble, très-obéiſſante
Servante, & Sujette
DE GOMEZ.

SUITE
DES
JOURNÉES
AMUSANTES.

SEPTIÈME JOURNÉE.

LES Mariages de Thelamon & d'Uranie, d'Orophane & de Felicie, n'ayant fait qu'augmenter leurs ardeurs mutuelles, ne diminuerent point auſſi le deſir qu'ils avoient de joüir encore des douceurs de la vie champêtre.

La mort de Geronte qui arriva

peu de tems aptès leur union, ne ſervit pas peu à les déterminer à ſuivre leur penchant, n'ayant plus de conſiderations qui les puſſent retenir. Ainſi lorſque l'Hyver eut fait place au Printems, & que la Ville eut été témoin aſſez long-tems de leurs ſatisfactions, ils réſolurent de reprendre leurs inſtructives & innocentes occupations.

Camille & Florinde ſe firent un plaiſir extrême de les ſuivre; Celimene, Hortence & Melente leur promirent d'en faire bientôt autant, & la charmante Julie n'eut pas de peine à faire conſentir Orſame à venir augmenter le nombre de cette aimable ſocieté.

Ils partirent, & ſe rendirent à la Maiſon d'Uranie, voulant qu'elle fût éternellement le Théâtre de leurs amuſemens. Uranie, qu'un *Decorum* neceſſaire avoit renduë extrêmement réſervée avant ſon Mariage, ne craignant plus de faire

éclater toute sa tendresse pour Thelamon, prit un air de liberté & d'enjoüement, qui donna de nouvelles graces à celles dont elle recevoit ordinairement ses amis.

Thelamon toujours plus amoureux, ayant l'esprit & le cœur satisfaits, n'en parut que plus aimable : Orophane & Felicie, quoique dans une étroite union, mêloient une certaine difference de caractere, qui sans avoir rien d'une opposition choquante, faisoit naître souvent entr'eux une suite de dispute, qui en marquant leur esprit, faisoit encore mieux voir le fonds d'estime & de tendresse qui les unissoit. Camille & Florinde faisant consister leur bonheur dans celui de leurs amies, semblerent prendre de nouveaux charmes, pour contribuer à leurs plaisirs. Avec de telles dispositions il ne fut pas necessaire de s'imposer de nouvelles loix ; le cœur & l'esprit de cette Compagnie étant

d'accord ; on ſuivit naturellement & ſans contrainte, la premiere regle qu'Orophane y avoit établie.

Et ce qu'il y eut de particulier, fut de voir Camille, qui la premiere conduiſit ſes pas à la Bibliotheque. On n'eut pas plutôt dîné, que cette aimable fille s'y rendit avec autant d'exactitude, que ſi c'eût été une habitude qu'elle n'eût point quittée. La Compagnie qui lui remarqua une eſpece de rêverie qui ne lui étoit pas ordinaire, la ſuivit en gardant un profond ſilence, voulant ſe donner le divertiſſement de voir où ſa diſtraction alloit la mener : elle ne fut pas long-tems à s'en inſtruire.

Camille, qui rêvoit effectivement, entra dans le Salon des Livres, ſans ſçavoir ſi on la ſuivoit, ou non, & ce ne fut qu'à l'éclat de rire, qui prit à ſes amies, qu'elle reconnut qu'elle n'étoit pas ſeule dans le lieu où elle étoit. Il faut

avoüer, dit-elle, en les regardant agréablement, que les bonnes impreſſions s'effacent difficilement, puiſque ſans y penſer, j'ai pris le chemin de ce cabinet preferablement à un autre. Cela vous doit faire juger que mes diſtractions même ont ſçû profiter de l'eſprit & du goût que vous avez eu ſoin de m'inſpirer dans notre premier voyage. C'eſt ſe tirer d'affaire bien ſpirituellement, dit Uranie; mais je voudrois fort en ſçavoir davantage, & que vous vouluſſiez nous apprendre le ſujet d'une rêverie où votre humeur vive & enjoüée ne vous fait jamais tomber. Camille ſeroit plus embarraſſée que vous ne croyez, dit Florinde en ſouriant; ainſi je vous conjure, belle Uranie, de lui faire grace pour aujourd'hui. C'eſt-à-dire, répondit Julie, que ſa rêverie eſt auſſi intereſſante que ſa joye eſt agréable. Comme nous ne ſommes ici, ajouta Felicie, que pour

faire jouir à nos amies d'une entiere liberté, je ſuis d'avis de donner des bornes à notre curioſité, & de ſuivre la loi que la diſtraction de Camille a paru nous preſcrire en nous conduiſant ici.

La diſcretion de Felicie ne ſe dément point, dit alors Orophane, & ſi nous l'en croyons, nous ignorerons long-tems ce qui regarde Camille. N'importe, interrompit Thelamon, conformons-nous à ce qu'elle ſouhaite, auſſi-bien le ſilence de Camille me perſuade aiſément qu'elle ne cherche point à nous inſtruire.

Je vous l'avouë, répondit-elle, ce n'eſt pas mon deſſein; liſons, parlons, amuſons-nous, mais pour mon ſecret, donnez-lui du tems. Il faut convenir, dit alors Orſame, que la ſincerité de l'aimable Camille dédommage bien du myſtere qu'elle nous fait: s'il ſuffiſoit d'être ſincere pour nous ſatisfaire, con-

tinua Orophane, je trouverois encore la charmante Camille coupable à notre égard, puisqu'elle nous cache la verité. Mais du moins, dit Felicie, elle ne la déguise pas, puisque, selon mon sentiment, la sincerité n'est autre chose que de dire franchement ce que l'on pense, & ce n'est pas en manquer que de se taire en certaines occasions.

Je suis de cet avis, ajouta Uranie, & je crois même qu'il vaux mieux pecher par trop de circonspection, que par trop de franchise, la derniere étant souvent dangereuse & nuisible. Il n'en faut point douter, dit Thelamon, l'excès de sincerité est un défaut aussi grand que la profonde dissimulation : les personnes qui disent ordinairement ce qu'elles pensent sans ménagement, confondent souvent la médisance avec la sincerité. On ne devroit user d'une exacte franchise, que dans ce qui regarde l'honneur &

la probité, & ne la jamais hazarder dans les choſes purement civiles. Mais, dit Orſame, lorſque je demande à un ami de me donner ſon avis ſur un doute que j'aurai, doit-il n'être pas ſincere, & la crainte de ſe montrer d'un ſentiment contraire au mien, ne le rendra-t-elle point criminel, ſi elle le porte à ne pas parler franchement ?

Cela eſt très-different, dit Julie, lorſque nous conſultons un ami ; cela prouve une confiance qui permet une libre étenduë à la ſincerité ; mais les eſprits dont parlent Thelamon, ſont ceux, qui ſous prétexte d'être francs & ſinceres, ſe licencient à dire leurs ſentimens ſur les actions de tout le genre humain, qui approuvent ou condamnent la conduite des uns & des autres, ſans nul ménagement, & qui diſent quelquefois du mal d'eux-mêmes, pour mieux en impoſer. Ces ſortes de caracteres ſont des plus dange-

reux, reprit Florinde, & lorſqu'on les connoît, on doit les bannir de la ſocieté.

Il y a un autre genre de ſincérité, dit Orophane, qui ne me paroît pas moins à craindre, que celui que vous venez de dépeindre; ce ſont les perſonnes, qui, pour faire entendre leurs ſentimens, s'expriment par des bons mots, dont la piqueure emporte la piéce, & qui ſous l'apparence de la raillerie. vous diſent des vérités qui portent à coup ſûr.

Il eſt vrai, reprit Thelamon, que les bons mots ont été preſque toujours nuiſibles à leurs Auteurs; témoin ce qui arriva à Rome ſous le Pontificat d'Alexandre VII. au fameux Caramuël, Evêque de Nôle. Il avoit compoſé un ſçavant écrit ſous le Titre de *Theologia dubia*, dans lequel il propoſoit les queſtions les plus difficiles & les plus importantes de la Théologie;

il y expoſoit toutes les objections & les argumens des libertins & des impies dans leur plus grande force, en priant les Sçavans de lui communiquer leurs lumieres, pour y répondre : cet écrit fit tant de bruit dans la République des Lettres, que les demi-Sçavans firent entendre au Pape, que cet homme étoit coupable, ayant mis les armes à la main des mal intentionnés.

Alexandre imbu de ces diſcours empoiſonnés, cita l'Evêque de Nôle à Rome, pour répondre de ſa conduite. Caramuël y vint, & fut d'abord ſaluer le Pape, qui voulut lui faire une reprimande dans ſa chambre; mais ce Prélat lui répondit hardiment qu'il étoit Evêque, & qu'en cette qualité, il ne lui étoit pas ſéant de ſe juſtifier de cette ſorte, & encore moins comme Caramuël, qu'il demandoit un Conſiſtoire public, dans lequel il ſe ſoumettoit de répondre. Alexandre le

lui accorda, & ce grand-homme y parla si résolument & si sçavamment sur son écrit, qu'il s'attira l'estime & la consideration de toute l'Assemblée, & que le Pape même en finissant le Consistoire, s'écria *nunquam sic locutus est homo*; paroles dites autrefois du Sauveur du monde dans une semblable occasion. Tout Rome parla du sçavoir & de l'éloquence de Caramuël, & tout Rome voulut le connoître : l'admiration alla si loin, que l'on conseilla au Pape d'en faire honneur au Sacré College, qui se trouva très-disposé à le recevoir. Alexandre ordonna qu'il fût mis sur la Liste de la prochaine promotion ; mais Caramuël qui n'étoit jamais venu à Rome, s'étant informé de la Cour, & de la conduite de quelques Cardinaux, étonné de tout ce qu'on lui en dit, s'écria, *isti sunt Cardinales Ecclesiæ ?* quoi ! ce sont-là les Colonnes de l'Eglise ? Ale-

xandre ſçut bien-tôt ce bon mot, & ſe ſentant offenſé de cette exclamation, le raya de la Liſte, & le laiſſa retourner à ſon Evêché avec tout ſon mérite.

Jugez à preſent de quel préjudice ſont les ſaillies vives & ſinceres; il eut mieux valu pour Caramuël de joindre à ſa ſcience & à ſon éloquence un peu de diſſimulation, que de faire profeſſion d'une franchiſe, qui, en offenſant, & ne corrigeant perſonne, lui fit perdre l'eſpoir d'être un jour Cardinal.

Cela prouve clairement, dit Orſame, qu'il ne ſuffit pas d'avoir beaucoup d'eſprit pour ſe conduire, & que la prudence y eſt ſouvent préferable.

L'exemple du fameux M. de Pibrac, reprit Uranie, certifie ce que dit Orſame. La Cour de France fut ſi contente de ſon Ambaſſade au Concile de Trente, où il avoit ſoutenu les interêts de la Couronne,

avec autant de gloire que d'esprit, que la Reine Catherine de Medicis, Regente du Royaume, lui donna des éloges éclatans, & le combla de bienfaits : son estime pour ce grand-homme ne se borna pas là ; le Chancelier de France étant mort pendant un voyage que Monsieur de Pibrac fit en Languedoc pour regler quelques affaires, & que la Reine lui avoit permis, cette Princesse jetta les yeux sur lui, pour occuper cette grande Charge, & lui fit ordonner par un Secretaire d'Etat de se rendre à la Cour, pour en être revêtu. Monsieur de Pibrac reçut cet ordre à Toulouse, ainsi que les félicitations du Parlement & de la Noblesse, & partit. Cependant un jaloux de sa gloire, dit à la Reine, qu'elle auroit un jour sujet de se répentir de l'élevation de Monsieur de Pibrac, qui, quoique sage & vertueux, étoit dans des principes entierement opposés au systê-

me du Gouvernement qu'elle avoit établi en France avec tant de soin & de peine.

La Reine qui aimoit Pibrac, surprise d'un discours si hardi, traita celui qui le lui faisoit d'envieux & de calomniateur, & lui soutint que tout ce qu'avoit fait Pibrac dans les differens postes qu'il avoit occupé, prouvoit que le Roi n'avoit pas un sujet plus habile, ni plus affectionné que lui.

Le Courtisan piqué jusqu'au fond de l'ame de la fermeté de la Reine, plus animé que jamais à perdre Pibrac, l'assûra qu'il lui étoit facile de prouver à Sa Majesté ce qu'il avoit eu l'honneur de lui dire; & dans ce même moment ayant tiré de ses tablettes, le cinquante-deuxiéme des Quatrains de Pibrac, il le présenta à la Reine qui y lut ces paroles.

Je hais ces mots de puissance absoluë,
De plein pouvoir, de propre mouvement,

Aux saints Decrets ils ont premierement,
Puis à nos Loix la puissance tolluë.

La Reine prit ce Quatrain, sur lequel ayant fait de sérieuses réflexions, il ne fut plus parlé de Pibrac, à qui on dit à son arrivée que la Reine avoit changé de sentimens. Voilà de quel danger il est d'avoir trop d'esprit & d'aimer à le faire briller, principalement lorsque l'on s'attaque aux Grands, & que nous mettons en lumiere la difference de nos sentimens avec les leurs.

Ce n'est pas seulement, dit Julie, par les malheurs que cela peut nous attirer, mais encore par la soumission que nous devons avoir pour nos Maîtres; nos réflexions sur leur conduite, ou sur la forme de leur gouvernement, ne les fait pas changer, & nous conduisent souvent à notre ruine.

Qui auroit dit à Mr de Pibrac, lorsqu'il composa ses Quatrains, que quatre de ses vers lui cause-

roient un jour une si grande perte ? Il lui étoit bien permis, dit Camille, de ne pas prévoir que ses vers lui attireroient cette espece de malheur, puisqu'en les composant tous, il n'avoit pas prévû que son mérite & son génie le conduiroient au dégré d'estime & de gloire auquel il étoit parvenu : mais, continua-t-elle, dans les évenemens imprévûs, il y en a un dont la source m'a toujours fait rire, lorsque le Duc de Guise eut formé cette fameuse & funeste Ligue, à laquelle on eut l'impieté de donner le nom de Sainte, quoique l'ambition & la politique des ennemis de l'Etat l'eussent fomentée, sous prétexte de Religion, & qui soutenuë de leurs Troupes & de leurs Tresors, ne tendoit qu'à la perte de la Monarchie Françoise. Cette nouvelle étant parvenuë jusqu'à la Porte, quelques Turcs ignorans qui n'avoient jamais entendu parler de Ligue,

gue, que lorſque le grand Capitaine Dom Juan d'Autriche gagna la fameuſe bataille de Lepante, dont la perte jetta l'effroi dans tout l'Empire Ottoman, crurent que c'étoit la même Armée, & confondant le nom avec la choſe, ſe demandoient les uns aux autres qui étoit donc ce Prince formidable, qui s'appelloit la Ligue, & qui prétendoit détruire l'Empire François; & quoique cette erreur ne fût que dans le Peuple, la terreur que le mot de Ligue inſpiroit à tous les Turcs en general, porta le Grand Seigneur à envoyer un Chiaoux à Henry IV. pour lui offrir cinquante mille hommes, afin de lui aider à détruire cette Ligue; ce que le Roi refuſa par pieté.

Le Duc de Guiſe auroit-il pû s'imaginer qu'en donnant le nom de Ligue à ſon parti, ce mot ſeul lui attireroit un ſi redoutable ennemi, & n'eſt-il pas plaiſant que

ce Peuple encore rempli de l'effroi que leur avoit causé l'Armée de la Ligue des Princes Chrétiens, que commandoit Dom Juan d'Autriche, près de 25 ans avant celle du Duc de Guise, les forçât à croire que le nom de Ligue étoit toujours celui d'un Héros dont on devoit redouter la valeur ?

Pendant cette conversation, on remarqua que Florinde qui avoit un Livre à la main, l'ouvroit & le refermoit selon qu'elle vouloit écouter ou dire ; cela obligea Uranie à lui demander si elle étoit tombée sur un endroit assez intéressant pour l'obliger à les priver de son entretien.

Je vous assure, répondit-elle, que je n'ai pas perdu un mot de tout ce qu'on a dit, & vous avez vû que j'y prenois interêt, en y mêlant quelquefois mon sentiment ; mais depuis un moment je n'ai pû me dispenser de donner mon attention à

une avanture extraordinaire que je viens de lire dans l'Hiſtoire de Portugal, & je vais vous la rapporter, pour vous faire juger ſi elle a dû m'intereſſer.

Dom Antonio Roi de Portugal, ayant eſſuyé une longue & cruelle Guerre contre Ferdinand & Iſabelle Rois de Caſtille, dans laquelle il avoit épuiſé ſes Tréſors & perdu ſes meilleures Troupes, ſe réſolut de venir en perſonne demander du ſecours à Loüis XI. Roi de France, eſperant que la politique de ce Prince lui feroit ſaiſir avec joye l'occaſion d'arrêter les conquêtes de Ferdinand. Il arriva à la Cour de France, où il fut reçû en Monarque, & Loüis XI. l'aſſura qu'il n'étoit pas venu inutilement implorer ſon aſſiſtance, dont il auroit bien-tôt tout ſujet d'être content.

Mais un aſſez long eſpace de tems s'étant écoulé ſans qu'il vît que Loüis XI. ſe preſſât d'effectuer ſes

promesses, il recommença ses demandes avec plus de force que jamais : le Roi, qui vouloit le ménager, sans lui donner le secours attendu, prétexta son retardement sur la Guerre qu'il avoit avec Charles le Hardy, Duc de Bourgogne.

Dom Antonio croyant alors que si cette Guerre pouvoit se terminer, ses affaires en iroient mieux, voulut être médiateur de la paix entre les deux Princes ; & pour cet effet, il se rendit auprès du Duc de Bourgogne qui étoit son cousin ; il employa toute sa politique & son éloquence pour réünir ces deux Princes ; mais n'ayant pû y parvenir, il revint avec la douleur de n'avoir fait que cimenter la Guerre, bien loin de la faire cesser. A son retour Loüis XI. lui apprit dans les termes les plus doux dont il put se servir, qu'il ne devoit rien attendre de lui, & qu'il lui étoit absolument impossible de lui donner le secours qu'il lui avoit promis.

Cette nouvelle jetta le déſeſpoir dans l'ame du Roi de Portugal, & trouvant un affront des plus ſenſibles à retourner dans ſes Etats, après un tel refus, il prit le parti le plus étonnant pour un Grand Prince.

Il écrivit deux Lettres, l'une au Prince de Portugal ſon fils, & l'autre à Loüis XI. Il donna celle du Roi de France à un Seigneur de la Cour, pour la remettre à ce Prince après ſon départ, & dépêcha un Gentilhomme de ſa ſuite avec l'autre pour le Portugal, & ſortit de France *incognito*, prenant ſa route vers Rome. Le Prince de Portugal n'eut pas plutôt lû cette Lettre, qu'il fit aſſembler les Grands auſquels il la communiqua. Dom Antonio y marquoit ſon extrême douleur de n'avoir pas réüſſi dans ſon projet, & ajoutoit que ſe voyant abandonné de tout ſecours, il ne pouvoit s'empêcher de croire que ce ne fuſſent

ſes crimes qui euſſent attiré contre lui la colere de Dieu ; que ſa préſence feroit retomber le courroux celeſte ſur ſes Sujets, & que pour éviter d'être la cauſe de leurs malheurs, il quittoit l'Empire pour aller en Pelerinage à Rome, & de-là à Jeruſalem, où il vouloit finir ſes jours dans la vie Religieuſe, pour tâcher par ſa Penitence & ſes ardentes prieres, de ramener ſûr ſes Sujets la bénédiction de Dieu, que ſes fautes en avoient ſans doute détournée.

Qu'il engageoit les Grands à reconnoître le Prince pour Roi, & à lui prêter le ſerment de fidelité ; que c'étoit la derniere preuve qu'il exigeoit de leur obéiſſance. Cette Lettre toucha vivement le Prince & le Conſeil ; mais on jugea à propos d'obéïr. Le Prince fut proclamé & couronné avec les cérémonies accoutumées.

Pendant que ces choſes ſe paſ-

ſoient en Portugal, & que Dom Antonio pourſuivoit ſa route, Loüis XI. qui avoit reçû ſa Lettre, envoya auſſi-tôt après lui, & le contraignit à retourner dans ſes Etats; ceux auſquels il avoit donné cette commiſſion, ayant ordre de ne le pas quitter qu'il n'y fût rétabli.

Le Roi de Portugal reçut cette marque d'eſtime de Louis XI. avec chagrin, ne doutant point qu'il ne lui fût plus difficile de remonter ſur le Trône, qu'il ne lui avoit été de le quitter. Il ſe rendit pourtant aux inſtances de ce Prince, quoique penetré de la crainte d'avoir à combattre un Fils qui pouvoit avoir profité de ſa foibleſſe avec joye, & qui voudroit peut-être conſerver l'Empire, au préjudice des Loix & de la Nature. Mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'étant débarqué à Caſcaës, Ville de Portugal, il vit le nouveau Roi avec une grande partie de ſa Cour, qui vint ſe jetter

à ſes pieds, y poſer le Sceptre & la Couronne, & le ſupplier de permettre qu'il reprît le titre du premier de ſes Sujets. Il y avoit quinze jours que ce grand Prince étoit proclamé Roi. Il ne fut pas plutôt averti par les Couriers qu'on lui dépêcha de tous les endroits où Dom Antonio avoit paſſé, que ce Prince revenoit en Portugal, qu'il ſe fit un plaiſir de Fils tendre & reſpectueux, d'aller au-devant de ſes pas, dépoſer entre ſes mains l'autorité ſuprême.

Et comme l'exemple des Souverains regle preſque toujours les actions de leurs Sujets, la magnanimité de celle-ci ranima la généroſité dans le cœur des Portugais; tous la loüerent, l'admirerent & la voulurent imiter, en ſe remettant ſous la domination de leur premier Maître. La ſurpriſe de Dom Antonio fut ſi grande de voir un jeune Prince né pour regner, & Maître de l'Empire

l'Empire, le ceder avec joye, & regretter d'en avoir tenu les rênes, dans le tems que l'ambition aveugle souvent ceux qui ne sont nez que pour obéïr au point de tout tenter pour commander; qu'il crut qu'il ne pouvoit mieux reconnoître le zele & la pieté de son Fils, qu'en lui laissant un Trône qu'il se montroit si digne d'occuper. Il se fit un combat alors entre le Pere & le Fils, qui, par sa singularité, tira les larmes de toute l'Assemblée, le Prince conjurant son Pere de remonter au Trône, & le Roi priant son Fils de n'en point descendre. Tous deux donnoient des raisons pour ne point regner, avec autant de vivacité que d'autres en auroient trouvé pour garder l'Empire; & telle étoit la source de ce combat, que quelque succès qu'il dût avoir, le vainqueur & le vaincu étoient également couverts de gloire. Mais enfin, Dom Antonio fut obligé de ceder aux

inſtances de ſon genereux fils ; il reprit le pouvoir ſouverain, & le jour qu'il rentra dans Liſbonne, parut être celui du triomphe du Prince. En effet, cette action magnanime lui attira plus de cœurs & d'eſtime, que le gain de pluſieurs Batailles.

Voilà, continua Florinde, le ſujet de mon attachement. J'ai trouvé ce trait ſi touchant & ſi beau, que j'ai crû devoir vous en faire ſouvenir, ne doutant pas que vous ne l'ayez déja lû ; mais il eſt des choſes qu'on ne ſe laſſe point de lire & d'entendre.

L'aimable Florinde a raiſon, dit Thelamon, & quoique j'aye lû pluſieurs fois ce qu'elle vient de nous rapporter, je n'en ai pas eu moins de plaiſir à l'écouter. Il eſt ſi difficile, repartit Uranie, de s'entretenir ſur des ſujets nouveaux, qu'on ne peut guere s'empêcher de tomber ſur ceux que l'on ſçait

déja. La façon de les redire, ajouta Orſame, & celle de les bien appliquer, les rendent toujours utiles & agréables. Il eſt vrai, dit Julie, & le trait que vient de rapporter Florinde, peut donner matiere à de belles reflexions. Quand ce ne ſeroit, reprit Orophane, que pour nous faire concevoir qu'un Monarque ne doit jamais quitter l'Empire legerement; les Rois étans regardez comme les Peres de leur Peuple, ils ne peuvent abandonner leurs Enfans ſans offenſer la Divinité qu'ils repreſentent ſur la terre.

Ces ſortes d'abdications ne trouvent qu'un très-petit nombre d'Admirateurs, & ſont generalement condamnées. Mais, *dit Corneille*, il eſt des Princes qui ont abdiqué l'Empire avec de ſi juſtes motifs, qu'on ne peut les en blâmer; les Rois ne peuvent-ils goûter les douceurs du repos comme les autres hommes? & parce qu'ils ſont nez

pour regner, y ſont-ils obligez, lorſqu'ils peuvent laiſſer le Trône à un digne Heritier?

Un Monarque qui laiſſe ſes Sujets dans une paix profonde, ſes Finances en bon état, & ſes Alliances bien cimentées, ne peut-il pas prévenir l'ouvrage de la mort, en remettant ſon Sceptre en d'autres mains? Charles-Quint n'a-t-il pas été autant admiré dans ſon abdication que dans ſes exploits, & ne l'a-t-il pas été par la ferveur avec laquelle il l'a ſoutenue? J'en conviens, reprit Orophane, mais il n'a pas laiſſé d'être ſoupçonné de s'en être repenti. Il ne faut pas croire toutes ſortes de témoignages, interrompit Thelamon, la Reine de Suede en eſt un exemple; quiconque ajoutera ceci à ce qu'en rapporte *Morery*, en jugera très-mal. Il eſt vrai, dit Uranie, qu'il parle de la Reine Chriſtine fort deſavantageuſement, & que je

ſerois charmée pour la gloire de cette Princeſſe, qu'on pût avoir des preuves du contraire pour le démenrir.

Je puis vous ſatisfaire en quelque ſorte, reprit Thelamon, & je me ferai un ſenſible plaiſir de vous donner des clartez ſur ce ſujet, ſi la Compagnie croit en pouvoir prendre dans le recit où cela m'engage.

N'en doutez point, répondit Julie, je répons pour toute la Compagnie, que nous n'avons point d'occupation qui nous ſoit plus agréable que celle de vous entendre. Après que Thelamon eut répondu à cet obligeant diſcours par une inclination reſpectueuſe, il prit ainſi la parole. Il eſt ſurprenant que *Morery* ait été ſi mal informé du caractere & des mœurs de la Reine Chriſtine, pour en parler avec ſi peu de reſpect, & en faire un portrait auſſi faux qu'il eſt défectueux.

Il faut ſans doute qu'il n'ait eu aucune connoiſſance de la régularité de la vie qu'elle mena à Rome, ainſi qu'ailleurs, ou que par des raiſons qu'on ignore, il ait voulu la noircir contre ſes propres connoiſſances, & l'évidence d'une verité dont il y a un million de témoignages; ce n'eſt pas à Rome où une Reine de ſon merite & de ſon ſçavoir eût pû vivre ſans Religion, & y être épargnée par la médiſance; & à moins que de vouloir pénétrer dans le fond de l'ame par un jugement tout-à-fait téméraire, on ne peut diſconvenir qu'elle n'ait pratiqué très-aſſidûëment, & même exemplairement, tous les devoirs d'une perſonne attachée à la Religion qu'elle profeſſoit. Si le départ, en quelque façon précipité qu'elle fit de Paris, donna occaſion de trouver quelque choſe à redire à ſa conduite, on ſçait que ce qui y donna lieu, ne fut que la vengeance qu'elle

prit de la médiſance d'un Domeſtique qui outrageoit ſon honneur, & que ſon indignation la porta à le faire mourir à Fontainebleau, lieu où elle n'avoit aucune Juriſdiction ni autorité ſuffiſante, pour ſe faire juſtice elle-même.

Si cette action a paru blâmable, le motif pouvoit la rendre excuſable ; les Rois étant plus expoſez à la vûe des Peuples, que les autres hommes, leur gloire leur en devient mille fois plus recommandable, & tout ce qui peut l'attaquer, eſt un crime digne de mort, principalement lorſqu'il part d'un Domeſtique inſolent ; mais ſans parler davantage de cette avanture, on ſçait que tout le tems que cette Princeſſe a vêcu à Rome, elle a été exempte de ſoupçon du côté des mœurs & de la Religion.

Ceux qui vont à Rome & qui n'y reſtent que dans la ſeule vûe d'épier les intrigues de cette grande

Ville qui eſt remplie & compoſée de toutes ſortes de Nations, n'ont pû fournir très-aſſurément des Memoires aſſez veritables pour autoriſer ce que dit *Morery ;* il eſt vrai que quelques Proteſtans ont écrit ſur la vie de cette illuſtre Reine, & qu'ils ſe ſont attachez à la noircir.

Mais les mêmes Memoires ont été refutez par d'autres Proteſtans habiles, ſans paſſion, & ſeulement amis de la verité, qui par leurs juſtes critiques ont rendu ces Ecrits & leurs Auteurs très-mépriſables. On voit à Rome dans les trois meilleures Bibliotheques de toute l'Italie, la vie de cette Reine en manuſcrit par le Pere Palaviciny, Jeſuite. Et je ne puis m'empêcher d'être ſurpris qu'un Ouvrage qui ne peut faire que beaucoup d'honneur à la Societé en général, & à l'Auteur en particulier, n'ait pas été donné au Public ; il eſt rempli d'évene-

mens singuliers que bien des gens ignorent, & principalement des motifs de la Conversion de cette Reine à la Religion Catholique Romaine, & de son abdication du Royaume de Suede.

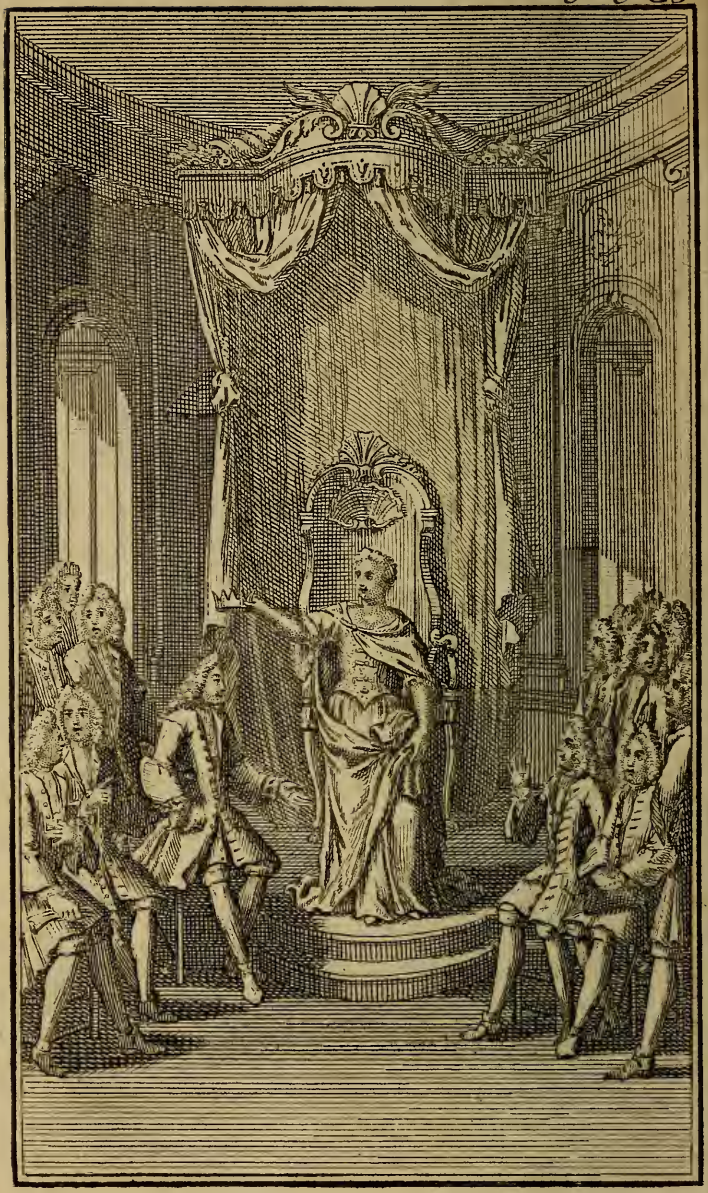
Et c'est de cet excellent Manuscrit que j'ai tiré la plûpart des choses que je vais vous dire, aussi-bien que des Anecdotes qui ont été faites par un homme d'esprit qui l'a toujours suivie.

Personne n'ignore que la Princesse Christine, Reine de Suede, étoit Fille du Grand Gustave, & qu'elle prit les rênes du Gouvernement après la mort de ce Heros, qui par son Testament appelloit à sa succession Charles Gustave, Prince des Deux-Ponts, son Neveu, & commandoit à la Princesse de l'épouser, pour mettre en même tems sur le Trône sa Fille & son Neveu.

Mais Charles Gustave se voyant appellé à la Couronne, se montra

bien plus amoureux de la Royauté que de la Reine qu'il devoit épouſer, qui veritablement n'étoit ornée que d'un merite éclatant, d'un profond ſçavoir & de grandes vertus. Comme elle étoit ſçavante dans toutes ſortes de Litteratures, elle attira à ſa Cour les plus habiles hommes de l'Europe, ſoit dans les Arts, ſoit même dans les Sciences les plus ſublimes.

Ainſi elle ſe trouva bien-tôt environnée d'un grand nombre de Sçavans, qui avoient leurs jours marquez pour toutes ſortes de matieres; & comme il étoit impoſſible que parmi de ſi beaux diſcours on ne touchât quelque point de Religion, d'autant plus que dans le nombre de ſes Courtiſans lettrez il y en avoit pluſieurs de Catholiques Romains, cette Princeſſe qui parloit & diſputoit avec eux, commença dans ſes entretiens à ſe former des doutes ſecrets ſur ſa Reli-



gion; mais la choſe étoit trop délicate pour s'en ouvrir indifferemment à tout le monde ; & comme elle penſoit ſerieuſement aux moyens de le faire avec des perſonnes dont l'intention ne pût être ſoupçonnée de rouler ſur de tels myſteres, il arriva un incident qui lui parut une occaſion favorable à ſon deſſein.

Il y avoit alors à la Cour de Suede un Ambaſſadeur du Roy de Portugal, qui ne ſçachant point la Langue Latine, ne pouvoit parler à la Reine que par Interprête ; ſon Secretaire le ſervoit ordinairement dans cette fonction ; mais étant tombé malade, l'Ambaſſadeur fut obligé d'avoir recours à ſon Confeſſeur qui étoit Jeſuite, & qui ſuivant la coutume des Cours Proteſtantes, y étoit habillé en Séculier, paroiſſant faire la figure d'un Gentilhomme à la ſuite de l'Ambaſſadeur.

La Reine qui n'ignoroit pas la qualité de ce nouvel Interpréte, faisit cette occasion pour parvenir, à ce qu'elle desiroit. Un jour qu'il l'entretenoit au nom & en presence de l'Ambassadeur, elle lui dit à demi mots Latins assez bas & cachez pour qu'on ne pût les deviner, qu'elle souhaiteroit parler avec liberté à quelqu'un de sa Profession, pourvû que cela se pût faire sans qu'il en écrivît, ne voulant point absolument qu'on pût sçavoir ni prouver par aucunes Lettres ni façon d'écrire, qu'elle eût desiré un pareil entretien.

Le Confesseur ravi de cette connoissance, feignit de ne pouvoir s'accoutumer à l'air de la Suede, pour avoir un prétexte de demander son congé; mais l'Ambassadeur lui ayant refusé, il prit la fuite.

L'Ambassadeur fut aussi-tôt prier la Reine de lui donner la permission de faire courir après lui & de l'ar-

rêter. Cette grande Princeſſe qui pénetra d'abord le motif de cette évaſion, s'excuſa ſur ce qu'elle ne pouvoit permettre qu'on forçât un homme à reſter dans ſes Etats lorſqu'il croyoit que l'interêt de ſa ſanté l'empêchoit d'y demeurer, pourvû que d'ailleurs il n'eût point commis de crimes.

Ce refus ayant donné le tems au Confeſſeur de ſortir de Suede, il ſe rendit à Rome, où ayant executé ſa commiſſion de bouche, le General de la Societé nomma le Pere Lâna & un autre Jeſuite, tous deux habiles & ſçavans; ils partirent de Rome bien munis d'argent & de Paſſeports neceſſaires, & ſur tout très-zelez pour travailler à la Converſion de cette grande Reine.

Ils arriverent en peu de tems à Stockolm, & ſe produiſirent à la Cour, ainſi que tous les gens d'eſprit qui y arrivoient chaque jour; mais comme le nombre en étoit

grand, & que la délicateſſe de la Reine étoit extrême, ils ne ſçavoient comment ſe faire diſtinguer de la foule, & l'inſtruire du ſujet de leur venue.

Cependant les converſations qu'ils eurent avec elle publiquement, lui parurent d'une ſcience ſi profonde, qu'elle eut quelque ſoupçon de la verité : pour en être mieux convaincue, elle affecta de leur parler ſur toutes ſortes de matieres ; & leurs réponſes la fortifiant dans l'idée qu'elle s'étoit formée, un jour qu'elle ſortoit de ſes Appartemens, & que ſelon la coutume, toute la Cour paſſoit devant elle, elle guida ſi bien ſes pas, qu'elle ſe trouva ſeule avec ces Miſſionnaires déguiſez, dans l'embraſure d'une porte, & prit cette occaſion de leur demander s'ils n'étoient pas ceux qu'elle attendoit ; ils répondirent ſans héſiter, que c'étoit eux-mêmes : Cette grande Reine ne fit rien paroître

pour lors ; mais dans la ſuite elle leur donna pluſieurs audiances particulieres, ſous prétexte de les entretenir des affaires d'Italie ; & le Pere Pallaviciny aſſure qu'elle ſe détermina ſur les motifs & les raiſons que lui donnerent ces deux ſçavans hommes.

Cependant l'Auteur des Anecdotes qui étoit bien verſé dans les manéges de la Cour, dit qu'elle ne ſe reſolut à quitter la Couronne qu'après avoir étudié avec ſoin l'eſprit & l'humeur de Guſtave, & qu'il y a eu des occaſions où elle parut extrêmement touchée des froideurs & du peu d'attention de ce Prince ; ainſi, jugeant de l'avenir par le preſent, elle prit ſon parti ſans balancer, prévoyant le peu d'égards qu'il auroit pour elle lorſqu'il ſeroit monté ſur le Trône, par tout ce qu'elle lui voyoit pratiquer dans un tems où il n'en avoit que l'eſperance qui auroit même pû lui man-

quer, ſi elle eût voulu, puiſqu'un ſeul mot ſuffiſoit pour l'en éloigner à jamais.

L'indifference de ce Prince attira la ſienne ; elle la lui marqua vivement à ſon tour, & dans la ſuite la haine s'étant emparée de ſon cœur, elle l'accompagna ſouvent du mépris ; mais ne voulant pas ſe montrer avec lui, elle joignit bien-tôt dans ſon ame la réſolution d'abandonner la Couronne, à celle qu'elle avoit faite interieurement de changer de Religion, ne pouvant ſe reſoudre à vivre avec un Prince qui n'auroit jamais conſideré autant qu'elle le prétendoit, d'avoir part à ſon Lit & à ſon Trône.

Toutes ces raiſons mûrement approfondies, elle fit aſſembler les Etats du Royaume, où elle parut ſuperbement habillée, la Couronne ſur ſa tête, & le Sceptre à la main ; & leur déclara : » Que ne ſe ſen» tant aucune inclination pour le » Mariage,

» Mariage, & voulant cependant sa-
» tisfaire en quelque sorte aux der-
» nieres volontez du Roy son pere,
» elle dépoſoit toute l'autorité Sou-
» veraine entre les mains de Char-
» les Guſtave, Prince des Deux-
» Ponts, ſon Couſin ; qu'elle diſ-
» penſoit les Etats du Serment de
» fidélité qu'ils lui avoient fait à ſon
» avenement à la Couronne. Que
» le Roy qu'elle donnoit, étoit un
» Prince ſage & genereux, qui ne
» démentiroit point l'illuſtre ſang
» dont il ſortoit, & qu'elle eſperoit
» que ſes Sujets ſeroient heureux
» ſous ſon Gouvernement.

Les Etats qui s'attendoient à entendre la propoſition de ſon Mariage avec ce Prince, furent d'autant plus ſurpris, qu'elle n'avoit communiqué ſon deſſein à perſonne ; il s'éleva un murmure dans l'Aſſemblée, accompagné de ſanglots & de larmes, qui auroient attendri les cœurs les plus endurcis ; tout le

monde se mit à genoux pour supplier la Reine de conserver la Couronne, & regner sur des Sujets qui l'adoroient : l'on pria, l'on gemit, mais tout fut inutile, elle demeura ferme dans son dessein, & descendant du Trône, elle y plaça le Prince elle-même, & lui mit sa propre Couronne sur la tête. Elle fit pourtant ses conventions, en se reservant des Pensions assez considerables pour soutenir la majesté de son Vœu.

Après que le nouveau Roy eut été reconnu dans tous les Etats du Royaume, & qu'il en eut reçû le Serment de fidélité, elle ne songea plus qu'à partir pour venir en France. En passant à Bruxelles, où elle séjourna quelque tems, elle y fit publiquement Profession de la Foi Catholique, Apostolique & Romaine.

De-là elle vint à Paris, & fut ensuite à Rome, où le Pape Alexandre VII. la reçut magnifique-

ment ; lui donna le Sacrement de Confirmation, & son nom d'Alexandre qu'elle porta avec celui de Christine ; il lui assigna aussi une pension de 12000 écus Romains ; croyant ne pouvoir faire un meilleur usage des revenus du Saint Siege qu'en en appliquant une partie à maintenir une Reine qui avoit quitté la suprême puissance pour embrasser & professer la Religion Romaine avec plus de liberté. Ce n'est pas que les pensions qu'elle s'étoit reservées ne fussent suffisantes pour soutenir l'éclat de son rang, mais le Pape voulut y ajouter ce surplus qui devint son necessaire dans quelques occasions, cette Princesse ayant eu de la peine à se faire payer des pensions de Suede, à cause des grandes Guerres dans lesquelles son Successeur s'embarrassa avec assez peu de necessité. Cependant elle vêcut à Rome d'une maniere exemplaire, sa pieté ne

s'étant pas démentie d'un seul moment jusqu'à sa mort.

Voilà, continua Thelamon, un abregé des principales actions de cette Reine; c'est à vous à juger si elles peuvent être noircies, & si on peut rien trouver en elles qui soit capable d'en ternir la memoire. Non sans doute, dit Uranie, & je suis persuadée qu'on ne peut soupçonner sans crime, la vertu de cette Reine, puisqu'il en faut avoir au suprême degré pour prendre son parti avec tant de courage.

En effet, ajouta Orophane, si quelque motif secret, ou quelque passion cachée eût donné occasion à cette Princesse de haïr le Prince Gustave, elle n'auroit eu que faire de quitter la Couronne pour ne le point épouser, puisqu'elle étoit assez aimée de ses Sujets, pour esperer d'eux la liberté de se choisir un Epoux; ainsi il n'y a point lieu de

douter que la seule indifference de ce Prince pour elle & le desir de changer de Religion, ne l'ayent portée à prendre cette resolution.

Et pour lors, dit Felicie, c'est une preuve indubitable de sa vertu. Comme elle avoit plus d'esprit & de grandeur d'ame que personne au monde, elle faisoit aussi des reflexions plus solides; elle ne pouvoit se resoudre à partager son Lit & sa Couronne avec un Prince qui ne l'aimoit pas; mais elle ne vouloit pas non plus commettre une injustice en le privant d'un Royaume dont le Testament du Roy son pere le rendoit heritier conjointement avec elle, & je trouve qu'elle ne pouvoit mieux remplir son devoir & son inclination, qu'en lui cedant l'Empire. Je pense de même, dit Julie; mais il faut aussi convenir que le motif de la Religion a eu beaucoup plus de part à son abdication que les mépris du Prin-

ce ; ſi elle n'eût point eu envie d'en changer, elle n'auroit peut-être pas fait tant d'attention à ſon indifference ; la Couronne a des charmes trop forts pour la ceder avec cette tranquillité, ſi quelque raiſon plus forte qu'elle encore ne s'y mêloit pas, & je trouve celle de la Religion aſſez grande pour l'y avoir obligée, d'autant plus que, ſçavante comme elle étoit, il eſt à préſumer qu'elle a ſçû en approfondir la verité beaucoup mieux qu'une autre.

C'eſt raiſonner fort juſte, ajouta Florinde, & je ſuis convaincue que ſans la Religion elle auroit gardé le Trône, & peut-être épouſé le Prince. Et moi, interrompit Camille, je la ſuis, qu'une femme qui prend & execute ces deux grandes reſolutions avec une ſemblable fermeté, doit être abſolument à l'abri de l'outrageante médiſance dont Thelamon nous vient de dire que ſa vie a eſſuyé les traits.

Oüi, dit Orſame, & ſur tout ayant choiſi Rome pour le lieu de ſa retraite ; les actions y ſont trop éclairées pour qu'on y puiſſe vivre d'une certaine façon, ſans que toute la Terre en ſoit inſtruite ; & puiſqu'il y a ſi peu de gens qui ayent voulu ternir la memoire de cette illuſtre Reine, il eſt à préſumer que tout ce qu'ils en ont écrit eſt abſolument faux.

Puiſque nous ſommes tombez ſur la maniere dont on vit à Rome, ajouta Orophane, il faut que je divertiſſe la Compagnie par le récit d'un fait qui m'a plû infiniment. La famille des Altiery eſt une des plus anciennes de Rome : Clement X. qui en étoit le dernier, la fit revivre dans la perſonne de Dom Gaſparo Paluzzi, auquel il avoit fait épouſer ſa niece, & qu'il déclara Neveu & Prince, conjointement avec ſon pere, Dom Angelo Paluzzi, à condition qu'ils pren-

droient le nom d'Altiery.

Et donna le Gouvernement des affaires au frere de Dom Angelo qu'il fit Cardinal du même nom d'Altiery, qui profita ſi bien de ce poſte avantageux, qu'il ſe fit un revenu annuel de ſoixante mille écus Romains, dont le jeune Prince Gaſparo ſçavoit parfaitement ſe ſervir, aimant extrêmement la dépenſe & le plaiſir, ſur tout ceux qui avoient un air d'éclat ; mais lorſque l'oncle Cardinal étoit informé de ſes divertiſſemens, il lui en faiſoit de fortes réprimandes, voyant qu'il diſſipoit des ſommes conſiderables, donnant cependant pour prétexte à ſes répréhenſions, les chagrins qu'il cauſoit à la Princeſſe ſon Epouſe, à laquelle il devoit la fortune & l'élevation de toute ſa Maiſon, & qui pouvoit lui attirer de grandes mortifications, ſi elle s'en plaignoit au Pape ; mais le jeune Prince alloit toujours ſon train

train, ſe contentant d'appaiſer la Princeſſe par les promeſſes qu'il lui faiſoit ſouvent de mener une conduite plus reglée.

Et comme c'étoit la perſonne du monde la plus aimable, la plus douce, & qu'elle l'aimoit veritablement, il étoit bien-tôt en ſûreté de ſon côté; cependant les réprimandes du Cardinal qui ſe repetoient ſouvent, & qu'il aſſaiſonnoit des exemples de la vie que menoient les perſonnes d'un rang diſtingué, qu'il diſoit être bien oppoſée à celle du jeune Prince, lui donnerent envie d'en ſçavoir la verité par lui-même.

La coutume eſt à Rome que pendant le peu de jours que le Carnaval y dure, de donner des bals, où les Maſques peuvent avoir un libre accès & s'y divertir, ſans être obligés de ſe faire connoître. Le jeune Prince Gaſparo prit ce tems pour exécuter ſon deſſein; il pro-

mit un de ces bals où il étoit permis d'entrer à tous les Masques, à condition que chacun d'eux y meneroit une femme masquée aussi.

Ce bal fut publié, & comme on sçavoit que le nom & l'autorité du Prince mettroit en toute sûreté ceux qui s'y trouveroient, & que l'on n'ignoroit pas son penchant à la joye, on se fit un plaisir extrême d'y contribuer.

Plusieurs de ceux que la crainte de s'attirer des affaires, & que leur état oblige à la mortification, chercherent à se dédommager de cette fâcheuse obligation, en profitant d'une conjoncture si favorable; la condition de n'y paroître qu'avec une femme, bien loin d'en éloigner ceux qui n'en avoient point, & qui n'en pouvoient avoir, fut ce qui y attira le plus de monde, puisque cela donnoit une entiere liberté aux personnes qui avoient ordinairement le chagrin d'être dans l'obli-

gation de faire toutes choſes en ſecret, & avec contrainte.

Le ſoir venu, la parole fut exactement tenuë; & quoique la porte du bal fût bien gardée, tous ceux qui s'y preſenterent avec une femme y furent reçûs : on y danſa, on y cauſa & l'on s'y divertit avec une confiance entiere; ſurtout les femmes dont la captivité eſt extrême par de-là les Monts, profiterent avec ſoin de cet heureux jour de liberté.

Mais Dom Gaſparo qui avoit reſolu de pouſſer ſon divertiſſement juſqu'au bout, voyant cette aſſemblée pleine d'une joye qui ſe répandoit ſur les moindres actions, fit ceſſer la danſe, & paroiſſant au milieu du bal avec un air d'anjouëment & de galanterie qui en inſpiroit à tout le monde, il commença à proteſter que perſonne ne devoit ſe ſcandaliſer de la demande qu'il alloit faire, mais qu'il prioit inſtami-

ment les Maſques de ſe faire connoître & leurs Compagnes auſſi.

Comme la plûpart de ces danſeurs étoient des perſonnes qui n'oſoient paroître à ces ſortes d'aſſemblées, & beaucoup moins encore en donnant la main à celles qui les accompagnoient, il s'éleva parmi eux un grand murmure contre le procedé du Prince, qui de ſon côté égaya ſa chagrinante propoſition de mille traits pleins d'eſprit, en ajoutant qu'il donnoit ſa parole de Prince, que ce qu'il éxigeoit ne porteroit aucun préjudice à perſonne, & voltigeant, pour ainſi dire, autour de la Compagnie d'une maniere vive & plaiſante, il en démaſqua pluſieurs lui-même, & le reſte en fit autant en s'éclatant de rire : pour lors il vit ce dont il s'étoit bien douté, c'eſt-à-dire, tout ce qu'il y avoit à Rome de plus illuſtre, de plus beau & de plus ſpirituel, dans l'un & l'autre ſexe.

Ce ſpectacle agréable & nouveau le réjoüit infiniment : il témoigna à chacun le plaiſir qu'il avoit de voir tout le monde ſi bien aſſorti ; & achevant de les raſſûrer par de ſétieuſes promeſſes que cette découverte ne leur feroit aucun tort, il leur donna une repas ſuperbe, & cette belle compagnie ayant pris ſon parti, tous ſe prêterent franchement à cette bonne fortune. Les plaiſirs dérobez étant pour les Romains d'un goût exquis, ils mirent celui-ci au rang des plus parfaits, & firent bien connoiſtre au jeune Prince Gaſparo, que malgré les beaux exemples que lui citoit tous les jours le Cardinal ſon oncle, que ce n'étoit que la crainte, le manque d'occaſion favorable, & un décorum forcé qui empêchoient que tant d'honnêtes gens ne menaſſent une vie auſſi délicieuſe que lui.

L'avanture eſt tout-à-fait plaiſante, dit Thelamon, mais mal-

gré le raisonnement du Prince Gasparo, cela fait bien voir que les personnes d'un certain état vivent à Rome avec beaucoup de retenuë; & quoique ce soit une opinion assez commune parmi les Etrangers que l'on vit dans cette Ville avec une licence incroyable, à cause que de certaines personnes y sont tolerées; puisque tous les Ecclesiastiques universellement qui en font la plus grande partie, & toutes les personnes qui ont un peu d'honneur, s'abstiennent très-exactement de ce qui donneroit atteinte à leur réputation, & pourroit porter préjudice à leur état ou à leur fortune; ce qui ne manqueroit pas d'arriver, s'ils étoient convaincus d'avoir pris ces sortes de plaisirs. Ceux qui demeurent à Rome sçavent que ces victimes de l'incontinence publique ne sont proprement que pour les Etrangers qui y abordent de tous côtez, &

qui n'y faisant quelque sejour que par curiosité ou par interêt, vont se dédommager chez elles de l'austerité de la Nation qui ne se familiarise point avec les personnes inconnuës, & que cette prudente tolerance met les femmes raisonnables à l'abri de l'insulte.

Il ne faut point douter, dit Uranie, que dans une Ville aussi grande, aussi peuplée & où les femmes sont aussi resserrées, il ne soit necessaire d'en permettre qui ne le soient pas, l'honneur des unes ne pouvant être une sûreté que par le vice des autres; c'est à la Police de l'Etat à regler si bien les choses, que cela n'apporte ni désordre ni scandale, & d'y tenir si severement la main, qu'on croye que l'on cherche plûtôt à les détruire qu'à les tolerer.

Mais, continua-t-elle en se levant, notre conversation a été poussée assez loin, & la beauté du jour

nous invite à changer de matiere ; en changeant de lieu.

Perſonne ne s'oppoſant aux deſirs d'Uranie, elle conduiſit cette aimable Compagnie ſur la Terraſſe qui donnoit ſur l'eau ; la converſation y reprit ſa vivacité ordinaire. Il faut convenir, dit Florinde, que cet élement donne de grands agrémens dans les endroits dont il baigne les bords. Il eſt vrai, pourſuivit Julie ; mais pour moi je l'aime & je le crains ; je ſuis charmée de le voir de loin, & j'avouë à ma honte, que je ne comprends pas comment l'avidité du gain ou l'eſpoir d'une grande fortune, peut faire tous les jours traverſer les mers à tant de gens. C'eſt ſe faire connoître poltronne fort agréablement, dit Camille en riant, & à ce que je vois, la charmante Julie auroit couru riſque de ne jamais voir Orſame, ſi le Ciel ne le lui eût envoyé.

Pour moi, repondit-il, si l'image de Julie me fût venuë trouver au Mexique, il n'y auroit point eu de péril que je n'eusse affronté pour me rendre auprès d'elle. Il n'est pas surprenant, interrompit Julie en rougissant, que ne vous connoissant pas, la foiblesse de mon sexe l'emportât sur l'envie de vous voir, & que la crainte de la Mer ne me fît entreprendre un semblable voyage; mais je puis vous protester aujourd'hui que malgré cette crainte, il n'est point de Pays, ni de Mer formidable, que je ne fusse capable de traverser pour vous suivre ou pour vous chercher.

Orsame aimoit trop tendrement Julie, pour ne pas paroître sensible à une assûrance si obligeante; & comme il sçavoit qu'il étoit devant des personnes de qui l'Hymen n'avoit fait qu'augmenter l'amour, il n'hesita point à suivre les mouvemens du sien; il prit la main de

Julie, & la lui baisant avec ardeur : & moi, lui dit-il, ma chere Julie, je vous jure par le plaisir extrême que j'ai d'être aimé de vous, de ne jamais mettre votre attachement pour moi à des épreuves contraires au moindre de vos vœux. En verité, dit Orophane, des unions telles que les nôtres devroient bien donner envie à Camille de faire le bonheur d'un honnête homme ; elle rêvoit tantôt d'une maniere à me faire croire qu'elle aimeroit peut-être plus qu'une autre, si l'amour s'emparoit un jour de son cœur.

Vous m'attaquez toujours, répondit cette aimable fille, & si je ne connoissois pas le merite de Felicie, & combien vos chaînes vous sont cheres, je croirois que vous portez envie à la liberté dont je joüis. Vous ne nous donnez pas de grandes preuves de cette liberté, dit Felicie en souriant, & votre rêverie aussi-bien que le discours

que nous a tenu Florinde, nous donnent un juſte ſujet de penſer que vous n'êtes pas éloigné des tendres ſentimens qui nous occupent.

En verité, interrompit Camille, je me trouvois beaucoup mieux dans le cabinet des Sciences que ſur cette terraſſe; les belles choſes qu'il inſpire vous empêchoient de ſonger à moi, & il ſemble que le chant des oiſeaux & la beauté de cette Riviere, mettent des bornes à votre converſation, pour ne la faire rouler que ſur moi; mais enfin je vous demande grace, & malgré la crainte que la belle Julie nous a fait voir pour la Mer, remettons-nous ſur l'onde, examinons cet élement, & de quelle utilité il eſt; c'eſt une matiere digne de vos lumieres, & moins ſterile que le ſujet d'une rêverie que mon amitié ne vous cachera pas long-tems.

Sur cette promeſſe, répondit Uranie en l'embraſſant, nous allons

vous laiſſer en repos; mais, ma chere Camille, faites-nous la juſtice de croire que notre curioſité ne vient que de l'interêt que nous prenons à ce qui peut vous toucher.

Puiſque Camille veut que l'on ſe remette ſur les flots, ajouta Thelamon, ſans nous engager dans la diſſertation qu'elle a paru nous preſcrire, puiſqu'elle nous meneroit trop loin, je vais vous redire une avanture aſſez ſinguliere que j'ai lûë dans le Journal d'un Vaiſſeau de la Compagnie des Indes de Hollande, certifiée par l'équipage devant les Juges de l'Amirauté d'Amſterdam. Ce Vaiſſeau ayant moüillé dans la Riviere du Gange, envoya ſa Chaloupe avec huit Matelots pour pêcher; comme ils jettoient leurs filets en remontant le Fleuve, un de ces Matelots ſortit de la Chaloupe, & monta ſur la Digue où il avoit affaire, n'étant qu'à vingt pieds de ſon monde,

lorſqu'il apperçut uu Crocodile qui venoit à lui.

Pour s'en garantir, il voulut paſſer de l'autre côté de la Digue ; mais il vit un Tigre qui dans le même moment s'élança ſur lui ; ſoit par crainte ou par prudence, il ſe jetta ventre à terre, & le Tigre qui avoit pris ſa ſecouſſe avec force, paſſa pardeſſus lui, & fut tomber au bord du Gange à la portée du Crocodile qui ſe lança ſur ce nouvel adverſaire, & l'entraîna dans le fond de la Riviere : le Matelot delivré par un ſi grand hazard de ces deux redoutables ennemis, rejoignit ſes camarades, à la vûë deſquels l'action s'étoit paſſée.

Voilà, dit Uranie, de ces coups du ſort qu'on peut appeller unique, mais qui nous apprennent qu'il ne faut jamais perdre le jugement dans les plus grands perils, & nous ſouvenir que l'eſperance n'eſt donnée à l'homme, que pour l'empêcher

de tomber dans le deſeſpoir, la Providence ayant toujours des moyens tout prêts pour nous tirer des dangers les plus évidens. La morale eſt belle & juſte, dit Florinde, mais je ne ſçai ſi on peut êrre capable de ces ſages reflexions dans l'occaſion; le péril trop preſent ôte la raiſon, le deſir de ſe ſauver avance quelquefois notre perte, & peut-être qu'un homme d'eſprit & de valeur eût péri ſans reſſource dans le danger, dont un ſimple Matelot a ſçû ſe garantir.

Il n'y a point à douter, reprit Orophane, que les plus fortes armes euſſent été inutiles en ce moment, puiſque la beauté que je mets aú nombre des plus offenſives n'y auroit de rien ſervi; du moins à ce que me fait voir la charmante Julie, elle auroit été ſans contredit la proye du Tigre ou du Crocodile, puiſque le ſeul recit de Thelamon l'a fait pâlir deux ou trois fois.

A peine Orophane ceſſoit de parler, que l'on entendit le bruit d'un Caroſſe qui entra dans la Cour : Thelamon ſortit pour s'inſtruire de ce que ce pouvoit être, & la Compagnie le vit revenir avec un Cavalier, dont l'air, le port & la phiſionomie firent naître l'eſtime & la curioſité dans le cœur & l'eſprit de cette aimable ſocieté. Voilà, dit Thelamon à Uranie, en lui preſentant l'Etranger, le fils du ſçavant Agenor ; vous ſçavez la parfaite amitié qui m'unit avec lui, & celle que je reſſens pour tout ce qui le touche ; ainſi je ſuis perſuadé que vous voudrez bien être de concert avec moi, pour en donner des marques au vaillant Cleodon. Tout ce que vous aimez, lui répondit-elle, me devient cher, & quand je pourrois ignorer l'eſtime que vous faites d'Agenor, il me ſuffit que vous vous intereſſiez à celui que vous nommez Cleodon, pour qu'il

me ſoit infiniment recommandable ; à ces mots elle s'avança à l'Etranger, & après l'avoir ſalué, elle le preſenta à la Compagnie.

Je ne ſçai, Madame, lui dit alors Cleodon, ſi je dois me hazarder à parler après le Titre que Thelamon vient de donner à Agenor ; le fils d'un homme ſçavant devroit s'énoncer avec facilité, cependant vous connoîtrez le contraire en m'écoutant ; mais pour m'excuſer en quelque ſorte, le récit de mes avantures vous inſtruira qu'il y a près de quinze ans que je vis dans des climats bien differens de celui-ci, & que j'y ai couru des perils qui ne m'ont pas laiſſé le tems de chercher la pureté du langage, ni la beauté des expreſſions.

Vous vous exprimez d'une façon, répondit Felicie en ſouriant, qui ne dément point ce qu'a dit Thelamon, & ſi l'on parle de cette ſorte dans les climats d'où vous venez,

nez, nous ne devons pas tirer beaucoup de vanité du nôtre.

Quoi qu'il en soit, interrompit Orophane, vous nous inspirez une forte envie de sçavoir quels sont les Pays qui vous ont dérobé si longtems au nôtre ; & comme rien ne lie mieux l'amitié que la confiance, permettez que je vous demande au nom de toute la Compagnie le récit d'une vie qui me paroît des plus intereſſantes.

Thelamon s'étant joint à Orophane pour engager Cleodon à ce que l'on souhaitoit de lui, il y consentit avec plaisir, voyant que cela leur en pouvoit faire.

Uranie remena tout le monde dans le Cabinet des Sciences pour être en liberté ; en y entrant, chacun en secret admiroit l'Etranger, & lui donnoit part dans son estime. En effet, on ne pouvoit gueres la lui refuser ; Cleodon paroissoit avoir trente-sept ans; il étoit

grand, il avoit la taille bien prise, la jambe belle, l'air extrêmement noble, les yeux noirs & touchans, le teint brun, le nez aquilin, la bouche belle, les dents très-blanches, la phisionomie ouverte, quoiqu'un peu mélancolique; avec cela, il regnoit dans toute sa personne un air de grandeur & de franchise, qui prévenoit les cœurs en sa faveur; pour de l'esprit, la façon dont il conta son Histoire, prouva à la Compagnie, qu'on ne pouvoit gueres en avoir davantage. Lorsqu'il vit que l'on se préparoit à l'entendre, il prit la parole en ces termes, en s'adressant à Uranie.

HISTOIRE DE CLEODON.

IL est nécessaire, Madame, pour l'intelligence de ce que j'ai à vous dire, que je vous parle de ma famille; quoique Thelamon la con-

noiſſe parfaitement, ce que vous pourriez en ignorer, jetteroit une obſcurité dans les accidens de ma vie, qui fatigueroit votre attention.

Je ſuis né de parens nobles & riches : mon Ayeul laiſſa pour heritiers deux fils, Agenor & Timante, tous deux plus étroitement unis par les nœuds de l'amitié, que par les liens du ſang. Comme ils croyoient avoir aſſez de bien pour vivre opulemment, ils reſolurent de ne ſe point quitter ; tous deux aimoient les plaiſirs & la depenſe, & quoiqu'Agenor aimât les Sciences & les belles-Lettres, la complaiſance qu'il avoit pour les volontez de Timante l'emportoit ſur ſa Philoſophie.

Cependant le bien ſe diſſipa, les maiſons ſe vendirent, les revenus diminuerent, & Agenor qui s'étoit marié par inclination, ſe trouva dans le cours de ſix à ſept ans avec une groſſe famille & très-peu de

bien. La Philosophie reprit son empire, l'amour des Sciences chassa celui des plaisirs ; mais les reflexions douloureuses suivirent de près ce retour à la sagesse. La tristesse d'Agenor s'augmentoit à proportion de sa famille ; jusqu'alors le Ciel ne lui avoit donné que des filles ; mais quand il m'eut vû naître, la joye d'avoir un fils ne put l'emporter sur le chagrin de n'avoir plus rien à lui laisser pour soutenir son nom.

Le changement de la fortune ne diminua rien cependant de la tendresse des deux freres ; jamais ils ne se firent de reproches, & jamais ne s'attribuerent les malheurs dans lesquels ils étoient tombez. Timante avoit trop d'esprit pour ne pas voir qu'il étoit la principale cause du dérangement de mon pere, & comme il étoit sans engagement, & que rien ne l'attachoit en ce Pays que son union avec Agenor, il prit

la réſolution d'aller mourir dans d'autres climats, ou de reparer le tort que ſes dépenſes exceſſives lui avoient fait. Un jour qu'Agenor s'étoit enfermé dans ſon Cabinet pour chercher dans l'étude les conſolations dont ſon ame avoit beſoin, Timante vint le trouver : comme le deſſein qu'il avoit formé avoit mis quelque alteration ſur ſon viſage, Agenor s'en apperçut, & crut qu'il lui étoit arrivé quelque choſe de fâcheux; mais Timante s'appercevant de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, lui dit en l'embraſſant, je n'ai rien de ſiniſtre à vous apprendre, mon cher Agenor; plût au Ciel que j'euſſe des nouvelles à vous dire, elles ne pourroient être qu'agréables, puiſque nôtre infortune eſt au plus haut point.

Mais, mon cher frere, continua-t-il, il eſt tems de finir notre commun malheur, l'amitié que vous avez euë pour moi vous a perdu, il

eſt juſte que celle que j'ai pour vous me donne les moyens de le faire ceſſer ; vous avez épouſé une femme dont la vertu s'eſt montrée avec éclat dans l'adverſité : attentive au ſeul bien de vous plaire, elle ne s'eſt occupée que du ſoin d'élever des enfans qui lui ſont d'autant plus chers, que vous en êtes le pere : elle vous aime juſqu'au point de ne pouvoir ſentir un mal qu'elle auroit pû éviter ne vous épouſant pas : aveugle ſur tout ce qui vous eſt cher, elle me marque autant d'amitié que ſi je la méritois ; elle me cache même ſes beſoins les plus preſſans, pour ne pas irriter ma douleur, ſçachant bien qu'elle cauſeroit la vôtre ; je connois votre amour pour elle, & celui que vous reſſentez l'un & l'autre pour vos enfans ; je ne ſuis point pere, mais j'en ai les entrailles.

Votre reſerve à mon égard, le procedé de votre vertueuſe épouſe,

& la naissance de Cleodon, m'ont appris mon devoir. Je pars, mon cher Agenor, je vais chercher dans d'autres climats cette fortune que mon imprudence vous a fait perdre. J'ai vendu la Terre qui me restoit pour tout bien, j'ai employé la moitié de l'argent qu'elle m'a rendu en Marchandises propres pour le lieu où j'ai dessein d'aller. De l'autre moitié, j'en reserve ce qu'il me faut simplement pour mon voyage, & je vous apporte le reste pour que vous vous en serviez jusques à mon retour, ou du moins jusqu'à ce que vous ayiez de mes nouvelles.

Agenor ne put entendre le discours de Timante, sans être vivement touché; il fit tous ses efforts pour le dissuader d'un voyage aussi perilleux, & voyant qu'il ne pouvoit l'en détourner, il employa toute son éloquence pour lui persuader de lui laisser courir les mêmes

riſques en permettant qu'il l'accompagnât. Mais quelques fuſſent ſes raiſons, Timante ne voulut jamais y conſentir, & ſes meſures étant priſes, il dit adieu à mon Pere, & fut prendre congé de ma Mere.

Le motif de ce départ avoit quelque choſe de ſi genereux, qu'il en parut mille fois plus cruel à Agenor & à ſon Epouſe, & ce ne fut pas ſans répandre bien des larmes, qu'ils le virent partir pour le Port-Loüis, où il s'embarqua dans le deſſein de paſſer aux Indes. Mon Pere ne ſe vit pas plûtôt privé de cette conſolation, qu'il reſolut de ſe retirer dans une Terre qu'il avoit, ſeul reſte de tant de richeſſes. Ma Mere étoit trop attachée aux ſentimens de ſon Epoux, pour s'oppoſer à cette retraite; uniquement occupée du ſoin de ſes enfans, elle eût été dans les deſerts les plus reculés, pourvû qu'elle y

eût

eût eu Agenor & sa Famille.

Ils partirent, & mon Pere ayant mis toute son attention à mon éducation, on peut dire qu'il partageoit ses jours entre l'étude, la Philosophie & moi. Quinze ans s'écoulerent de cette sorte sans que l'on reçût aucune nouvelle de Timante. Agenor m'en entretenoit sans cesse, & m'inspiroit une forte tendresse pour lui; il me recommandoit, sur toutes choses, de conserver dans mon cœur une éternelle reconnoissance de l'effort qu'il avoit fait en quittant sa Patrie, ses Parens, ses Amis & ce qu'il avoit de plus cher, pour aller chercher de quoi me rendre heureux.

Car enfin, me disoit-il, Timante pouvoit encore goûter une vie tranquille, quoiqu'elle ne fût pas opulente; il n'étoit point marié, il n'avoit pas le soin d'une Famille; & puisqu'en me retranchant, je vivois bien avec la mienne, il auroit

encore mieux fait que moi, étant seul. Cependant sa tendresse pour mes enfans lui a tout fait hazarder; l'ardeur de les voir comme ils auroient dû être, si nous n'eussions pas dissipé nos biens, l'a porté à entreprendre un Voyage dont la longueur auroit dû l'effrayer, s'il n'avoit pas eu une amitié à l'épreuve de tout.

De semblables conversations réïterées avec soin, m'inspirerent une forte envie de connoître cet Oncle genereux; je fis même entendre à mon Pere le désir que j'avois de l'aller chercher; mais quoiqu'il le souhaitât autant que moi, les moyens de nous satisfaire nous manquant absolument, il me détournoit de cette idée avec soin; & comme j'étois occupé par tous les exercices qui convenoient à un homme de ma condition & de mon âge, je n'avois d'empressement à chercher Timante, qu'autant que m'y por-

toit l'amitié que l'on m'avoit inſpirée pour lui. Je touchois à ma ſeiziéme année, & il y en avoit près de quinze qu'il étoit parti, lorſqu'Agenor reçut la nouvelle qu'un Vaiſſeau venant des Côtes de Coromandel, avoit abordé au Port-Louis, & qu'il lui apportoit de celles de Timante, avec des biens conſiderables. Vous pouvez aiſément juger de la joye d'Agenor; il prit la Poſte auſſi-tôt, & ſe rendit au Port-Louis, où il trouva veritablement ce que l'on lui avoit fait eſperer; le Capitaine du Vaiſſeau étoit un Ami de Timante, qui rendit à mon Pere un compte fidele des choſes qu'il étoit chargé de lui remettre.

Il lui apprit que ce Frere genereux s'étoit établi ſur les Côtes de Coromandel, qu'il y avoit amaſſé des biens conſiderables, qu'il s'y étoit marié avec une Angloiſe, & qu'ayant formé le deſſein de reve-

nir en France, il avoit chargé un Vaiſſeau de la plus grande partie de ſes richeſſes, qu'il y avoit fait embarquer ſa femme, quoiqu'elle fût groſſe, avec ordre de s'établir chez Agenor; mais après avoir été un très-loug-tems ſans avoir pû ſçavoir ſi elle étoit arrivée à bon port, il avoit enfin appris que ce Vaiſſeau avoit péri ſans qu'il s'en fût échappé que deux Matelots qui s'étoient ſauvés du naufrage, à la faveur de quelques débris du Vaiſſeau, qui profitant de la premiere occaſion, revinrent annoncer cette triſte nouvelle.

Le Capitaine ajouta que Timante penetré de la plus vive douleur, en avoit penſé mourir; mais que s'étant ſoumis aux decrets de la Providence, il avoit repris ſon commerce, & que s'étant vû après quatre ans de travail, depuis la perte du Vaiſſeau, auſſi riche que la premiere fois, il avoit encore hazar-

dé de faire paſſer ſes biens en France, & qu'étant ſon Ami depuis ſon arrivée aux Indes, & le ſçachant prêt à partir, il avoit confié à ſon zele les biens qu'il venoit de lui remettre, ayant été aſſez heureux pour avoir fait ſa Navigation ſans accidens ; qu'il repartiroit dans peu pour les Côtes de Coromandel, le deſſein de Timante étant d'y reſter juſqu'à ſon retour. Ce recit attendrit extremement Agenor, il reſſentit vivement le malheur de Timante en perdant ſa Femme, & l'enfant dont elle étoit enceinte, d'une façon ſi terrible. Il pria le Capitaine de ne point partir ſans le revoir, & ſe ſépara de lui, après avoir fait pluſieurs préſens à l'Equipage. Agenor chargé de biens & plein de reconnoiſſance, revint dans le ſein de ſa Famille épancher ſa joye ; ma Mere pleura beaucoup la perte de l'Epouſe de Timante, & ſes larmes ayant excité les

miennes, je parus si sensible à cet accident, qu'Agenor charmé de me trouver capable de sentimens, ne put s'empêcher de m'embrasser, & de m'ouvrir son cœur.

Mon Fils, me dit-il, votre tendresse pour un Frere que j'aime, me fait croire que vous ne vous opposerez point au dessein que j'ai fait. Votre oncle a tout hazardé & tout perdu pour moi, il est juste qu'à son exemple je hazarde pour lui le seul bien qui m'est cher; j'ai résolu de vous faire partir sur le Vaisseau qui doit rerourner aux Côtes de Coromandel; vous êtes en état de faire ce Voyage présentement, la generosité de Timante y ayant pourvû; il m'envoyoit sa Femme, je veux lui confier mon Fils; elle portoit dans ses flancs un gage qui lui étoit précieux, & je dois reparer cette perte en lui donnant ce qui m'attache le plus; vous partirez avec le Ca-

pitaine du Vaiſſeau ; je ne doute point que le Ciel ne favoriſe mes juſtes intentions, & ne vous faſſe arriver heureuſement ; témoignez à Timante une tendreſſe de Fils, regardez-le comme votre Pere, & par vos ſoins, votre ſoumiſſion & vos attentions, marquez-lui ma reconnoiſſance, & vous rendez digne des biens dont il vous a fait part.

Vous jugez bien, Madame, que quand même mon cœur ne m'auroit pas porté à faire ce que mon Pere exigeoit de moi, cela flattoit trop la curioſité inſéparable de l'âge où j'étois, pour ne pas approuver ſa réſolution. Je l'en remerciai dans les termes les plus vifs, & je lui fis connoître que malgré le chagrin que j'aurois de m'éloigner de lui, je ne pouvois me refuſer à la joye d'aller embraſſer un Oncle à qui j'avois de ſi grandes obligations.

Je ne vous entretiendrai point de

tout ce qui ſe paſſa juſques à mon départ, il ſuffit de vous dire que la ſaiſon ne fût pas plutôt favorable, que le Capitaine qui étoit venu à Paris preſque auſſi-tôt qu'Agenor, & avec lequel il avoit lié une étroite amitié, m'emmena au Port-Louis, & qu'ayant les vents propices, nous nous embarquâmes. Notre Navigation ne fut troublée d'aucun accident fâcheux ; j'étois parti ayant près de dix-ſept ans, & nous arrivâmes que j'en avois bien près de dix-neuf.

L'eſpace de deux années ſur mer ne laiſſe pas d'être aſſez conſiderable pour un jeune homme qui avoit eu d'ailleurs une éducation, & j'en appris aſſez dans un ſi long Voyage, pour me rendre digne de l'attention de Timante. Le Capitaine lui fit dire ſon arrivée, & qu'il lui amenoit une perſonne qui lui donneroit des nouvelles d'Agenor. Timante n'heſita pas à ſe rendre ſur

ſon Bord ; il y vint avec un empreſſement qui nous fit bien voir à quel point Agenor lui étoit cher. Le Capitaine & lui s'embraſſerent, & cet ami m'ayant fait approcher : Voilà, lui dit-il en me preſentant, celui qui doit être preſentement l'objet de toutes vos tendreſſes, puiſque vous voyez en lui ce Neveu, pour lequel vous m'avez dit tant de fois que vous cherchiez à fixer la fortune.

Quoi ! s'écria Timante en me recevant dans ſes bras ! c'eſt Cleodon ? c'eſt le Fils de mon cher Agenor ? les larmes que la joye lui firent répandre l'empêcherent d'en dire davantage, & il ne s'exprima long-tems que par des actions de tendreſſe & de ſurpriſe. Pour moi je ſentis une veritable ſatisfaction de me voir dans les bras d'un homme dont le caractere m'avoit déja donné de l'admiration. Je répondis à ſes tranſports avec l'amour

d'un Fils, & je fis enſorte de lui exprimer les ſentimens d'Agenor & les miens, d'une façon à lui en prouver la ſincerité. Lorſque ces premiers mouvemens furent paſſés, il m'examina avec attention, & mon bonheur ayant voulu que ma perſonne lui fût agréable, il prit pour moi une amitié qui fit dans la ſuite toute ma conſolation, & qui fait aujourd'hui tout le bonheur de ma vie.

Timante mettoit ſi fort au-deſſus de ce qu'il avoit fait pour Agenor, ce qu'Agenor faiſoit pour lui en me confiant à ſes ſoins, qu'il ne pouvoit ſe laſſer de m'en marquer ſa reconnoiſſance ; il me rendit le maître abſolu dans ſa maiſon, & ne voulant pas que je perdiſſe les fruits de mon éducation, il me fit continuer mes exercices ordinaires, ayant trouvé dans les François établis dans ce Pays, des perſonnes capables de mettre la derniere main à ce que je ſçavois déja.

Ma presence fit resoudre Timante à rester encore aux Indes deux ou trois ans, croyant ne pouvoir jamais être assez riche pour marquer à son Frere l'attachement qu'il avoit pour moi. Lorsque ce tems fut expiré, je l'exhortai à revenir en France; il y consentit, mais par une précaution qui sembla prédire ce qui nous arriva : il fit charger un Vaisseau de tout ce qu'il avoit, & voulut en attendre un autre pour nous y embarquer, disant qu'il ne falloit pas confier au même hazard, la vie & les biens; que si le Vaisseau qui portoit ses richesses perissoit, notre presence consoleroit Agenor de cette perte, & que si nous perissions & que les biens arrivassent à bon port, ils mettroient Agenor en état de n'être pas si fort à plaindre.

Cette idée fit que nous ne partîmes que six mois après qu'il eut embarqué tout ce qu'il pût faire

paſſer en France. Pendant les premiers jours de notre Navigation, nous eûmes un tems ſi favorable, que nous ne doutâmes point que nous reverrions notre Patrie ſans accidens : deux mois s'écoulerent dans cette douce eſperance, lorſque le tems changea tout à coup ; les vents devinrent contraires, & le Ciel & la Mer paroiſſant s'être unis pour nous faire perir, nous fûmes attaqués d'une ſi furieuſe tempête, que tout l'art du Pilote ne put nous garantir du naufrage. Après avoir été battus des vents, des flots, de la grêle & de la foudre pendant trois jours & trois nuits, le matin du quatriéme notre Vaiſſeau briſé, rompu & fracaſſé, s'ouvrit entierement, & rendit la Mer dépoſitaire de tout ce qu'il contenoit ; il eſt preſque impoſſible de vous inſtruire de ce que nous penſions en ce moment Timante & moi. La mort de l'un & de l'autre

fut notre unique objet ; & quoique la nature nous faſſe toujours ſonger à notre conſervation perſonnelle, je puis vous aſſurer, Madame, que par un mouvement d'amitié qui vous paroîtra extraordinaire, cherchant à nous ſauver mutuellement Timante & moi, ſans penſer à nous-mêmes, nos corps étant à la merci des flots, nos yeux cherchoienr à découvrir les moyens de nous ſecourir ; nous ne nous perdions point de vûë, & mes mains ayant rencontré un morceau du débris du Vaiſſeau, je le pouſſai à Timante dans le tems qu'il venoit à moi à la faveur d'une planche pour le même deſſein. Cette tendreſſe reciproque ne ſe put manifeſter par des paroles, on n'eſt pas en état d'en prononcer dans ces ſortes d'occaſions. Satisfaits de nous voir nager à côté l'un de l'autre, nous gagnâmes après bien de la peine & de la fatigue, le pied d'un ro-

cher qui étoit fort avant dans la Mer, & qui y faiſoit comme une eſpece de Table ſur laquelle nous abordâmes plus heureuſement que nous n'oſions l'eſperer. Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés que nous nous embraſſâmes, trop contens encore de n'être point ſéparés.

Notre naufrage ſembla avoir appaiſé la Mer, elle redevint calme, le Ciel s'éclaircit, & le Soleil parut plus brillant que jamais ; lorſque ſa chaleur nous eut un peu ſechés, je promenai mes regards ſur l'étenduë du rocher, & je m'apperçûs qu'on pouvoit y monter avec aſſez de facilité par des creux que la nature y avoit fait d'eſpace en eſpace en forme d'eſcalier ; je propoſai à Timante de monter au haut de cet écuëil pour découvrir ce qu'il nous cachoit derriere lui ; notre ſort ne pouvoit être plus malheureux, il y conſentit.

Nous montâmes & parvînmes à

la pointe du rocher ; mais, Madame, quelle fut notre surprise de voir que cette pointe s'élargissant de l'autre côté, ne formoit qu'un talu facile pour pouvoir descendre dans un valon qui nous parut enchanté de l'endroit où nous étions ! nous n'hesitâmes pas à y descendre, & lorsque nous fûmes en bas, il est impossible de vous exprimer notre étonnement, en voyant que le rocher que nous venions de quitter, étoit si large & si haut, qu'il suffisoit pour cacher cette terre à nos yeux.

Malgré notre curiosité, nous étions si fatigués, que nous prîmes la résolution de ne parcourir ce lieu que le lendemain. Comme il étoit entouré d'Arbres toufus & d'un feuillage qui nous étoit inconnu, nous choisîmes l'endroit le plus sombre pour nous reposer ; plusieurs de ces Arbres portoient des fruits d'une beauté qui nous for-

cerent d'en prendre pour ſubvenir aux beſoins de la nature. En effet, ils étancherent notre ſoif, & calmerent la faim qui commençoit à nous preſſer.

Le ſommeil vint à ſon tour, & malgré les triſtes idées qui nous travailloient, nous goutâmes un repos plus tranquille que nous n'aurions dû l'eſperer, puiſqu'à notre réveil il faiſoit grand jour, & que nous étions atrivés en ce lieu ſur le déclin de l'autre. Nos forces ſe trouvant entierement rétablies, nous nous déterminâmes à faire la viſite d'un ſéjour qui nous paroiſſoit ſi extraordinaire ; nous fûmes auſſi loin que nous pûmes ſans trouver la moindre habitation. Des oiſeaux d'une eſpece inconnuë, des bêtes fauves qui fuyoient devant nous ; des Etangs, des Fontaines, & des Fruits de mille ſortes, furenr les ſeules découvertes que nous fîmes.

Timante regardoit & examinoit toutes

toutes ces choſes avec un profond ſilence, & mon étonnement aidoit à ne le pas rompre : enfin Timante ſe ſouvenant qu'il avoit ſur lui une bouſſole & quelques inſtrumens neceſſaires dans les Vaiſſeaux, chercha ſi le mouvement qu'il s'étoit donné en nageant ne les lui avoit point fait perdre ; mais les ayant trouvés, il fit à l'inſtant ſes obſervations, & levant les mains au Ciel, comme pour implorer ſon ſecours : Mon cher Cleodon, me dit-il, nous ſommes dans un coin de la terre Auſtrale, & notre ſort n'en eſt que plus à plaindre, puiſque ſelon les apparences, ces lieux ſont inhabités & de plus inacceſſibles, & que nous devons nous préparer à y voir terminer nos jours ; cependant pour ſuivre les Loix de la Divinité, faiſons tout ce qui ſera neceſſaire pour les prolonger, & remettons le reſte à la Providence, en lui rendant graces de nous avoir ſauvés

d'un peril qui nous auroit privés de la satisfaction de refléchir sur nous-mêmes. Après cette pieuse exhortation, nous nous occupâmes à chercher un endroit propre à nous établir. Nous trouvâmes dans le sable des pierres aiguës qui nous servirent à couper des branches d'Arbres, dont nous construisîmes une large feüillée ; nous trouvâmes des Fruits dont la peau presque semblable au Coco nous servit de cruches, & avec l'eau que nous allions puiser, de la terre & du sable, nous fîmes deux lits que nous couvrîmes de mousse : lorsque nous eûmes fait notre logement rustique, nous songeâmes à la vie ; pour cet effet nous fîmes des arcs & des fléches avec lesquels nous faisions la guerre aux animaux qui pouvoient tomber sous nos coups. Nous faisions aisément du feu, le caillou ne nous manquoit pas, & les feüilles des Arbres formoient

la flâme qui cuiſoit nos viandes.

Enfin, vous n'ignorez pas que l'induſtrie ne manque point dans de pareilles occaſions ; les vêtemens ſeuls pouvoient nous devenir neceſſaires, mais le climat nous parut ſi temperé, que n'ayant que nous pour témoins, nous nous conſolâmes de courir le riſque d'être bien-tôt nuds.

Il y avoit bien-tôt trois mois que nous étions dans cette terre ſans y avoir vû nulle marque d'habitation, lorſqu'un jour m'étant éloigné de la nôtre, dans le deſſein de chaſſer comme à l'ordinaire, ma rêverie me conduiſit ſi loin, que je me trouvai dans un endroit que nous n'avions point découvert. La ſituation m'en parut plus ſauvage que la nôtre, mais elle n'en étoit pas moins belle. Je me préparois à pouſſer ma curioſité plus avant, quand mes yeux furent frappés d'un nouvel objet. Je vis ſortir d'en-

tre les Rochers, dont ce lieu étoit rempli, une jeune Fille vêtue d'une robe de coton garnie de plumes de differentes couleurs; les deux côtés de cet habillement étoient relevés sur les genoux; ses bras étoient nuds; ses cheveux noirs, longs & bouclés, flotans sur ses épaules; un carquois sur son dos, & l'arc & la fléche à la main.

Si je fus surpris de cette rencontre, je le fus encore davantage, lorsque je fus à une distance qui me put faire remarquer toutes ses beautés; elles m'ébloüirent, je crus rêver, je la pris pour une Divinité, & plus je me rappellois à moi-même, & moins j'ajoûtois foi à ce que je voyois: de grands yeux noirs, vifs & touchans, le nez le mieux fait, la bouche petite & vermeille, le visage ovale, une taille fine, noble, aisée, & mille graces qu'on ne peut bien peindre, m'inspirerent une espece d'admiration dont je ne

fus pas le maître, & voyant qu'elle s'avançoit à moi avec surprise, mais sans marquer nulle crainte, je me mis à genoux, & l'attendis dans cette posture.

Lorsqu'elle fut à dix pas de moi, elle m'examina avec une attention extrême, & s'étant tournée plusieurs fois pour regarder derriere elle, elle s'approcha tout-à-fait en mettant la pointe de la fléche vers la terre, comme en signe de paix; j'en fis autant, & la regardant avec une admiration qui l'assûroit de mon respect : Quelle avanture, lui dis-je, peut avoir rendu ces sauvages lieux dépositaires de tout ce que le Ciel a formé de plus beau? j'allois continuer, lorsqu'elle ouvrit la bouche pour m'interrompre, en me faisant entendre un son de voix charmant, mais en même tems un langage qui m'étoit entierement inconnu; je jugeai bien que le mien ne lui étoit pas plus intelligi-

ble, & je vous avoue que je sentis en ce moment une espece de plaisir en voyant que je pouvois m'exprimer sans craindre d'en être rebuté, ni de l'offenser. Pour elle, elle me fit voir dans ses yeux quelques marques de chagrin de ne me pas entendre ; elle cessa de parler, & mit une main sur ma bouche pour m'obliger d'en faire autant.

Dans un autre tems, cette action eût passé pour une faveur ; mais je connus trop bien son intention & son innocence pour m'en pouvoir flatter ; je ne pus cependant me défendre de baiser cette belle main avec une ardeur dont elle me parut surprise, sans pourtant en marquer de colere ; elle prit mon arc & mes fléches, & les ayant regardés de tous côtés, elle soûrit, & détachant son Carquois, elle me l'attacha sur l'épaule, ensuite elle me donna l'arc & la fléche qu'elle tenoit à sa main, & prit le mien en

échange. Après cette céremonie que j'aurois voulu ne voir jamais finir, elle me fit signe de me relever, j'obéis ; elle me considera encore quelque tems en arrêtant souvent ses yeux sur les miens ; je ne sçai si elle entendit mieux leur langage que celui que je parlois ; mais je crûs voir dans les siens de la joye & de la tendresse.

Enfin elle me fit signe de m'en aller ; je lui témoignai par mes actions que j'avois envie de la suivre ; elle m'en parut effrayée, & par une action toute de feu, me fit connoître qu'il y alloit de sa vie en tournant sa fléche sur son sein ; ce mouvement me fit pâlir : j'arrêtai sa main, croyant qu'elle vouloit s'en frapper ; mais cherchant à se faire mieux entendre, elle me montra l'endroit d'où je l'avois vû sortir, & me fit comprendre que ce seroit là qu'on lui donneroit la mort si je la suivois. Je ne fis plus de resistance,

& je me préparois à la quitter, lorſqu'avec un air rempli de charmes, elle éleva une main au Ciel, & de l'autre me marqua le lieu où nous étions pour me faire entendre, que je m'y rendiſſe quand le jour ſeroit au même point qu'il étoit alors.

Je ne négligeai pas les ſignes qui pouvoient l'aſſûrer de mon obéiſſance, & le dernier qu'elle me fit m'ayant congedié, ja m'en ſeparai penetré d'amour, d'étonnement & d'admiration. Je repris le chemin de notre habitation, non ſans me tourner pluſieurs fois du côté du charmant objet que je venois de quitter, & j'eus la ſatisfaction de la voir me conduire des yeux autant qu'elle le put. Je trouvai Timante dans une inquiétude extrême de ma longue abſence, & malgré mon reſpect & ma tendreſſe pour lui, par un mouvement dont je ne fus pas le maître, je lui cachai mon avanture, dans la crainte qu'il

qu'il ne me permît pas de revoir la belle Sauvage, & m'excusai sur ce que la chasse m'avoit conduit plus loin qu'à l'ordinaire.

Ce mystere eût été bien-tôt découvert s'il se fût apperçû du changement de l'arc & du carquois; mais il étoit trop occupé du plaisir de me revoir pour y faire attention. Nous nous couchâmes avec nos reflexions accoutumées, mais l'amour naissant qui me faisoit sentir sa puissance, ne me permit pas de goûter les douceurs du repos. La jeune Sauvage revenoit sans cesse à mon imagination avec tous ses attraits; je cherchois à penetrer pourquoi elle habitoit un semblable Desert, comment il se pouvoit qu'elle y eût été élevée, & surtout quel étoit le péril qu'elle m'avoit fait envisager lorsque je l'avois voulu suivre.

Je résolus de m'éclaircir de toutes ces choses à notre entrevûë; mais me souvenant que nous ne nous

entendions pas, ce qui m'avoit fait plaiſir dans le premier moment, me cauſa une douleur extrême; cependant je me conſolai par l'eſperance de lui pouvoir apprendre ma Langue, puiſqu'elle étoit née & formée comme le reſte des humains. Je paſſai la nuit dans ces penſées tumultueuſes, & m'étant levé de grand matin, je quittai Timante ſans lui donner le tems d'examiner mes nouvelles armes. Depuis que nous étions en ce lieu, je m'étois occupé à ſurprendre quelques-uns des oiſeaux dont le plumage m'avoit paru extraordinaire, & j'étois parvenu à en inſtruire un, comme on fait ſouvent en France. Cette petite bête s'étoit apprivoiſée avec tant de facilité, que je parcourois quelquefois ce Deſert l'ayant ſur le poing; je le pris ce jour-là dans le deſſein d'en faire préſent à ma belle Sauvage.

Je chaſſai juſqu'au moment de

mon rendez-vous, j'apperçûs cette belle Fille assise au pied d'un Arbre : d'abord qu'elle me vit, elle se leva avec précipitation, & s'avançant à moi, elle me présenta la main, & me conduisant du côté de notre habitation, elle me fit signe de m'asseoir auprès d'elle dans un endroit qu'elle choisit, où s'étant assise, je me mis à genoux devant elle ; alors articulant quelques mots que je ne pus comprendre, elle me parut étonnée en appercevant l'aimable oiseau qui voltigeoit sur moi, & me tendit la main comme pour me le demander ; je lui fis faire les petits tours que je lui avois appris, & le lui donnai ensuite ; elle avoit été si fort attentive à ce qu'elle venoit de voir, qu'elle fit faire à cet animal les mêmes choses. Cet amusement la divertit beaucoup, ce qu'elle témoignoit par d'aimables souris ; je lui fis signe que je lui en faisois present, elle en parut char-

mée, & mit la main sur son cœur pour marque de sa reconnoissance. Toutes ses actions pleines d'esprit & de feu, me fortifierent dans la pensée qu'il ne seroit pas impossible de l'instruire.

Pour y parvenir & qu'elle m'avoit mené assez près de notre demeure, je lui fis entendre que je la suppliois d'y venir avec moi; elle refusa quelque tems, puis se levant tout à-coup, elle m'exprima par ses gestes & le ton de sa voix, qu'elle m'y suivroit le lendemain; après cela elle baisa l'oiseau que je lui avois donné, mit une main sur ma bouche, & de l'autre me marqua le lieu de ma retraite, en me faisant connoître qu'il étoit tems de nous quitter. Ce moment me paroissoit être la séparation de l'ame avec le corps; ceux que je passois avec elle, me paroissoient les plus doux de ma vie. J'oubliois ma Patrie, mon naufrage, Timante & mon Pere, en

la regardant ; mais lorſque je m'en ſéparois, mille triſtes réflexions s'offroient à ma penſée ; je la quittai cependant comme la veille à l'ordre qu'elle m'en donna ; à peine étois-je à cent pas de ce charmant objet, qu'elle diſparut à mes yeux, & que je trouvai Timante qui me cherchoit : le jour étoit encore grand, & l'air embarraſſé que je montrai à ſon abord, le carquois & les nouvelles fléches qu'il apperçut, ainſi que l'oiſeau qu'il ne me vit point, lui donnerent des ſoupçons confus de quelque avanture extraordinaire.

D'où venez-vous, Cleodon, me dit-il d'un ton grave ? quels ſont ces Traits, cet Arc & ce carquois ? & pourquoi n'avez-vous plus votre oiſeau ? comme je ne ſçavois que lui répondre, Ah ! mon Fils, me dit-il, que dois-je croire de tout ce que je vois, vous n'avez fait que ſoupirer pendant la nuit, dès le

point du jour vous m'avez quitté avec un empreſſement que je ne vous ai jamais remarqué ; vous aviez avec vous un animal qui faiſoit tous vos plaiſirs, & vous revenez ſans lui, rêveur, diſtrait, & vous portez des traits qui me ſont inconnus : parlez, mon fils, expliquez-moi cette avanture, & calmez mon inquiétude & le trouble dont je me ſens agité.

Ce diſcours me toucha & me détermina à lui tout découvrir. Ce qui ſe paſſe dans mon cœur, lui dis-je, Seigneur, n'eſt dangereux que pour moi, & puiſqu'il faut vous le dire, ces Lieux ſont habitez, mais j'ignore par qui ; une ſeule Fille s'eſt offerte à mes yeux ; mais quelle Fille, grand Dieu ! vous n'avez jamais rien vû de ſi beau. Elle parle une Langue que je n'entends point, la mienne lui eſt inconnuë ; c'eſt elle qui m'a donné les armes que vous voyez, c'eſt à elle que j'ai

fait preſent de l'oiſeau dont vous êtes en peine, & c'eſt à elle enfin, Seigneur, que je me ſuis donné moi-même pour le reſte de ma vie.

Alors profitant de ſon étonnement, je lui racontai ce qui m'étoit arrivé; & les termes dont je me ſervis pour lui peindre l'inconnuë, lui prouverent aſſez la violence de ma paſſion, ſans qu'il lui en fallût d'autres témoignages. Je vois bien, me répondit-il, qu'il n'eſt point de malheurs de tems, de lieux, ni d'âge à l'abri de l'amour, on porte partout ſon cœur; mais j'avouë que je ne m'attendois pas que dans un Deſert auſſi ſauvage, j'euſſe à craindre plûtôt pour votre repos que pour votre vie. Cependant, continua-t-il, faites-moi voir cet objet qui par des charmes ſi dangereux a ſçû vous faire oublier que nous ne ſommes pas ici pour aimer, mais ſeulement pour mourir.

Je lui promis de le lui faire voir

le lendemain, & quelqu'envie qu'il eût de me faire retourner sur mes pas, il se rendit à la priere que je lui fis d'attendre le moment de notre entrevûe. J'éprouvai alors que dans l'état où j'étois, un Confident tel qu'il puisse être, est d'un grand secours ; je découvris à Timante tout ce qui se passoit dans mon cœur, je lui repetai les actions spirituelles de la belle Sauvage, & il convint avec moi qu'il falloit qu'elle sentît les mêmes mouvemens, quoiqu'elle n'en eût pas la même connoissance. Mais, me disoit-il, puisque ces lieux sont habitez, pourquoi ne voyons-nous point le Peuple qui l'habite, où se cache-t-il? & d'où vient que nous n'appercevons nulle trace d'hommes, & si ce n'en sont pas, comment l'Inconnuë a-t-elle pû naître aussi belle que vous le dites?

Je ne puis répondre, lui dis-je, aux objections que vous me faites,

j'ignore absolument ce que vous me demandez, je n'ai sçû qu'obéïr à celle que j'ai vûë; elle m'a éloigné avec soin du lieu de sa retraite, en me faisant entendre que sa vie seroit en danger si je l'y suivois; ce m'eût été assez pour arrêter ma curiosité; je me suis contenté de la voir, de l'admirer & de l'aimer, sans chercher au-delà d'elle la cause de mon amour & de mon admiration. Timante ne m'en demanda pas davantage, & attendit le lendemain avec autant d'impatience que moi, quoique ce fût avec des sentimens bien differens. L'heure ne fut pas plûtôt venuë que nous prîmes le chemin du rendez-vous; la jeune Sauvage y arriva en même-tems que nous; mais me voyant avec un autre, elle s'arrêta, & fit des actions qui marquoient une étrange surprise: je priai Timante de ne s'avancer que lorsque je lui dirois, & m'approchant de cette

belle Fille, je mis un genou en terre, & lui fis comprendre par mes signes, que celui qu'elle voyoit avec moi, venoit pour lui rendre le même hommage.

Soit qu'elle m'entendît, ou qu'elle eût pris sa resolution, elle me tendit la main, & fut au devant de Timante : Quoiqu'il fût préparé par mes discours à ce qu'il voyoit, il y avoit ajouté si peu de foi, que son étonnement parut dans toutes ses actions. Pour elle, l'âge de Timante, sa phisionomie venerable & son port majestueux lui inspirerent un respect qu'elle témoigna d'abord en fléchissant les genoux devant lui; cette action à laquelle nous ne nous attendions pas, fit répandre des larmes à Timante; il la releva, & quelque chose de suprême le faisant agir, il l'embrassa avec une tendresse dont je ne pus m'empêcher de m'alarmer.

La jeune Sauvage reçut ses ca-

reſſes avec une innocence qui relevoit le prix des ſiennes; mais, Madame, il ſe paſſoit en ce moment de terribles choſes dans mon cœur; j'oubliai ce qu'étoit Timante; je ne me ſouvins plus que la belle Sauvage étoit un enfant qui joignoit à la ſimplicité de ſon âge & de ſon éducation, une parfaite ignorance des regles que l'on preſcrit aux perſonnes de ſon ſexe.

Ma jalouſie devint auſſi forte que mon amour, & ne pouvant faire tomber mon deſeſpoir ſur des perſonnes auſſi cheres, je le tournai entierement ſur moi, & j'allois me percer de ma fléche, lorſque Timante jettant les yeux ſur moi, fit un cri qui contraignit la belle Sauvage d'en faire autant; elle ne vit pas plûtôt mon deſſein, qu'elle ſe jetta ſur moi, & m'arrachant la fléche, elle en porta la pointe ſur ſon cœur, voulant m'exprimer par-là, que le même coup la feroit mourir avec moi.

» Que faites-vous ? me dit alors » Timante, & quel indigne soup- » çon a frappé votre esprit? reve- » nez à vous, Cleodon, je vous inf- » truirai de mes sentimens, & soyez » assuré qu'ils n'ont rien qui puisse » faire tort aux vôtres. Honteux de mon transport, je me jettai aux pieds de ces deux maîtres de mon sort ; je demandai pardon à Timante, & fis signe à l'Inconnuë qu'elle étoit toute-puissante sur ma vie. Comme mon injuste violence avoit troublé la douceur de cet entretien, & que la belle Sauvage étoit sujette à l'heure, elle nous fit entendre qu'il falloit la quitter, & qu'elle reviendroit le lendemain ; mais avant que de nous séparer, elle me fit present de Tablettes d'écorces d'arbres, où il paroissoit quelques chiffres gravez avec un poinçon ; tout ce qui venoit de sa main m'étoit précieux, & j'acceptai cet innocent present avec mille

marques d'amour & de reconnoiſſance; il fallut enfin nous ſéparer; elle s'approcha de Timante, elle l'embraſſa avec reſpect, & revenant à moi, elle me donna ſa main, ayant vû que c'étoit l'unique témoignage de tendreſſe que j'exigeois d'elle ordinairement, & s'éloigna de nous avec une vîteſſe extrême. Nous ne l'eûmes pas plûtôt perduë de vûë, que nous rentrâmes dans notre Cabane, où Timante me regardant attentivement: » Quoi! me dit-il, mon cher » Cleodon, ſe peut-il que vous » ayez crû que j'étois votre Rival? » connoiſſez mieux Timante, ſon » cœur eſt à l'abri des impreſſions » dont le vôtre eſt ſuſceptible; je » ne puis nier que la jeune Sauva- » ge n'ait excité dans mon ame des » mouvemens que je n'ai jamais reſ- » ſentis: ſa jeuneſſe, ſon innocen- » ce, & l'action ſoumiſe avec la- » quelle elle m'a abordé, m'ont

« attendri, mes entrailles ſe ſont
» émuës : je l'aime, mon cher Cleo-
» don, mais je l'aime comme ma
» Fille, & c'eſt en qualité de Pere
» que je ſuis ſenſible à ſon ſort ; &
» quoique je ſente qu'elle m'eſt ex-
» trêmement chere par elle-même,
» je puis vous aſſûrer qu'elle me l'eſt
» encore davantage par l'amour que
» vous avez pour elle, & l'inno-
» cente tendreſſe que je vois bien
» qu'elle a pris pour vous. Cepen-
» dant, continua-t-il, comment la
» tirer de ces lieux, & comment
» nous en tirer nous-mêmes ?

Cette réflexion lui fit répandre des larmes, & pour diſſiper la melancolie où je le vis tomber, je lui preſentai les Tablettes que la jeune Sauvage m'avoit données ; il les prit, & ayant remarqué que les chiffres qui étoient deſſus avoient quelque rapport à ſon nom, il les ouvrit : ce qui en formoit le papier étoit décorces d'arbres très-fines,

qui étoient écrites de caracteres assez lisibles ; mais quelle fut la surprise de Timante, lorsqu'il vit que c'étoit de l'Anglois ! Comme il sçavoit parfaitement cette Langue, il reprit le commencement de ces Tablettes, & y lut avec un étonnement sans égal les paroles suivantes.

» Quoique je ne parle presente-
» ment qu'aux Rochers, & que,
» selon les apparences, cet Ecrit
» doit y être enseveli, comme il est
» plus d'un malheureux dans ce vaste
» Univers, & que dans ce nombre
» il s'en peut trouver qui aborde-
» ront ces sauvages lieux, je ha-
» zarde le récit de mes infortunes
» sur ces feuilles pour les en instrui-
» re, si elles peuvent tomber entre
» leurs mains, ou pour soulager ma
» douleur, si elles ne parviennent
» aux yeux de personne : Je me
» nomme LEONIDE, le nom de
» mon Epoux est TIMANTE : Oh
Ciel ! nous écriâmes-nous à la fois !

Achevons, reprit Timante en eſſuyant ſes larmes, & voyons la ſuite d'une Avanture ſi néceſſaire à notte repos. » Ce cher Epoux, con-
» tinua-t-il, me fit embarquer des
» Côtes de Coromandel pour paſſer
» en France; mais notre Vaiſſeau
» périt par une tempête furieuſe,
» laquelle après l'avoir mis en piéces, en fit échouer les reſtes mal-
» heureux ſur des terres inconnues.
» Je ne ſçai ce que je devins; mais
» après un long évanouiſſement, je
» me trouvai entre pluſieurs fem-
» mes d'une figure extraordinaire,
» & dont je n'entendois point le
» langage : elles s'empreſſoient de
» me ſecourir avec un ſoin qui me
» fit croire que j'étois tombée dans
» des mains hoſpitalieres; mais
» quand je fus entierement remiſe
» de ma foibleſſe, les objets qui ſe
» preſenterent à moi, me convain-
» quirent que je n'avois trouvé que
» des barbares. L'endroit où l'on
m'avoit

» m'avoit mise étoit sous terre en
» forme de Caverne ; il y en avoit
» plusieurs qui entroient les unes
» dans les autres, & toutes ne re-
» cevoient de jour que par quelques
» lucarnes taillées dans le Roc.

» Cette habitation me troubla :
» j'envisageai alors les femmes qui
» étoient autour de moi, & je com-
» pris que j'étois avec des Sauvages ;
» elles me firent lever pour me pro-
» mener dans ces tristes Apparte-
» mens, & me conduisirent dans
» une Caverne, où je vis plusieurs
» hommes Sauvages autour de deux
» Matelots de mon Vaisseau que je
» reconnus ; cette vûë me donna
» de la joye, je m'avançai à eux :
» ces malheureux étoient liez aux
» piliers qui soutenoient la voûte
» du Rocher : comme j'étois as-
» sûrée que les Sauvages n'enten-
» doient pas ma Langue, je de-
» mandai à ces hommes pourquoi
» on les traitoit ainsi ; & dans

» quels lieux nous étions.

» Ils me répondirent, qu'ayant vû » briſer notre Vaiſſeau, ils avoient » mis toute leur attention à me ſau- » ver ; qu'ils m'avoient pris chacun » par un bras, & m'avoient fait abor- » der la terre ; mais que par l'expe- » rience qu'ils avoient de la Navi- » gation, & la connoiſſance des » Mers & des hauteurs, ils ſçavoient » que nous étions tombez chez des » peuples ſauvages & barbares, » qu'ils faiſoient mourir les hommes » pour les manger, & que leur per- » te étoit certaine. Ce diſcours me » fit répandre des larmes ; les Sau- » vages s'en apperçûrent, & pour » me faire connoître que je n'avois » rien à craindre pour moi, ils ſe » mirent tous à genoux, & avec des » heurlemens où je ne comprenois » rien, me témoignerent des reſ- » pects qui m'enhardirent de leur » faire ſigne de délier mes Compa- » gnons, & pour qu'ils m'entendiſ-

» sent mieux, je m'approchai d'eux
» pour le faire moi même ; mais les
» femmes sauvages se jetterent en
» foule au devant de moi, en faisant
» des cris effroyables.

» Elles me ramenerent de force
» dant ma Caverne, où je m'aban-
» donnai à ma douleur. Je fus bien-
» tôt tirée de cette espece de soula-
» gement au bruit d'un certain signal;
» les Sauvages me prirent sous les
» bras, & me conduisirent dans une
» vaste Prairie, dans le milieu de
» laquelle on voyoit deux gros Ar-
» bres où mes malheureux Com-
» pagnons étoient attachez ; on
» voyoit les hommes sauvages ran-
» gez en rond autour d'eux, &
» sur une hauteur étoit assis un des
» leurs, auquel ils paroissoient obéir.
« Les femmes étoient debout, der-
» riere les hommes, & tous gar-
» doient un profond silence ; mais
» il fut bien-tôt rompu par mille
» cris terribles, quoiqu'ils fussent

» de joye de ce que le Sauvage qui
» étoit ſur l'éminence, avoit tiré
» une fléche droit au cœur d'un de
» ces miſerables Matelots; à ce ſi-
» gnal, tous les Sauvages tirerent
» leurs fléches, & ſon corps fut cou-
» vert de traits dans un inſtant.

» Cette ceremonie me fit horreur,
» je tombai évanoüie, & cette foi-
» bleſſe me délivra de la douleur
» de voir ſon Camarade traité de la
» même ſorte. Les femmes qui m'a-
» voient amenée, me ramenerent,
» & me firent revenir à moi; com-
» me je ne les entendois pas, je ne
» pus ſçavoir d'où leur venoit cette
» cruauté; j'attendois la même deſ-
» tinée que les deux Matelots, mais
» mon attente fut trompée, je ne
» reçûs que reſpects & qu'adora-
» tions de ce Peuple barbare, &
» leurs ſoins me firent paſſer ma vie
» ſans péril. Au terme où je devois
» accoucher, ils s'aſſemblerent tous
» dans ma Caverne pour être té-

» moins de ma délivrance, & je
» mis au jour une fille que les fem-
» mes sauvages m'apporterent, avec
» des marques de joye qui me sur-
» prirent; je ne sçavois que juger
» de tout ce que je voyois; mais
» au bout de quelques mois, des
» Etrangers ayant fait naufrage
» comme moi, & étant abordez en
» ces funestes lieux, ils y furent sa-
» crifiez comme les Matelots, à la
» réserve d'une femme qui s'étoit
» échappée de la fureur des flots,
» que les Sauvages respecterent ain-
» si que moi.

» Ce qui me donna lieu de ne plus
» douter que ces Barbares n'en vou-
» loient qu'aux hommes, qu'ils
» mangeoient après les avoir tuez,
» & que mon sexe avoit un privi-
« lege particulier dans ce Pays, &
» que c'étoit cela qui avoit porté les
» femmes sauvages à me témoigner
» tant de joye en me voyant mere
» d'une fille plûtôt que d'un gar-

» çon, qu'ils auroient certainement » sacrifié. Cette conjecture me fit » benir le Ciel de ne m'avoir don- » né que cette innocente créature » sur laquelle ils ne pouvoient exer- » cer leur barbarie ; la femme que » son malheur avoit renduë Com- » pagne de mon infortune, mourut » très-peu de tems après son arri- » vée ; pour moi il y a un an que » j'y suis, élevant ma fille à la ma- » niere des Sauvages, y étant forcée » par le pouvoir qu'ils ont sur moi. » Ses graces enfantines . . . .

Timante s'arrêta à cet endroit, la feuille n'ayant plus rien d'écrit ; il chercha dans le reste des Tablettes s'il ne trouveroit pas encore quelque éclairciſſement ; en effet il vit sur la derniere écorce des lettres qui paroiſſoient partir d'une main mal assûrée, & ce fut avec bien de la peine qu'il y lut ces paroles.

» Après un an de peines, je meurs.

» Maître de l'Univers, Souverain
» Arbitre des humains, que je n'ai
» point ceſſé d'adorer, prenez ſoin
» de l'innocente FELIDE.

Après cette priere, on voyoit en chiffres romains l'année où Leonide avoit écrit; ce qui nous inſtruiſit que Felide pouvoit avoir quinze à ſeize ans; ces dernieres paroles ne donnerent point lieu de douter à Timante, que la belle Sauvage ne fût ſa Fille; les mouvemens qu'il avoit ſentis à ſa vûë l'en avoient averti, & cet Ecrit l'en convainquit.

Pour moi, j'en eus une joye que je ne pus lui cacher; j'embraſſai ſes genoux, & le nommant cent fois mon Pere, je le priois d'être favorable à mon amour, ſans faire réflexion que nous étions dans un lieu peu propice à de ſemblables feux. Timante me fit revenir de mon erreur, en me promettant que ſi par un bonheur qu'il n'oſoit eſ-

perer, nous pouvions tirer Felide de ce Desert & revoir d'autres climats, il n'auroit point de plus grande satisfaction que celle de nous unir.

Toute cette avanture nous occupa jusqu'au lendemain que nous ne manquâmes pas de nous trouver à notre rendez-vous ordinaire: nous vîmes la belle Felide qui venoit au-devant de nous; Timante ne put retenir ses larmes, & courut à elle pour l'embrasser; mais cette charmante Fille se souvenant de ce que j'avois fait la veille, lui fit signe qu'elle craignoit de me fâcher: je m'approchai d'elle, & lui fis entendre que ces caresses, loin de me faire de la peine, me donneroient un plaisir extrême; elle en marqua de la joye, & se rapprochant de Timante, elle lui témoigna tant de respect & d'amitié, qu'il sembloit qu'elle le connût pour son Pere; il nous conduisit dans notre Cabane;

ne, que Felide examina avec beaucoup d'étonnement. Lorsqu'elle eut tout visité, Timante la fit asseoir, & prenant la pointe d'un Javelot, il écrivit quelques lettres sur une large écorce d'Arbre dont il s'étoit muni pour ce dessein, & les articulant à haute voix, il fit comprendre à Felide qu'il souhaitoit qu'elle en fît de même : lorsqu'il les eut repetés plusieurs fois, elle les redit après lui avec une facilité qui nous surprit. Ils passerent presque tout le jour dans cette occupation, pendant lequel il lui fit connoître presque toutes les lettres de notre Alphabet, que l'innocente Felide qui l'écoutoit avec attention, scandoit après lui : il tenta de les lui faire assembler, mais il ne put y parvenir.

Cependant l'heure de sa retraite étant venue, elle nous fit signe qu'elle viendroit le lendemain, n'osant rester davantage ; les droits

que nous sentions avoir sur elle, nous firent sentir cette séparation plus vivement que les autres fois; mais la raison nous ayant fait vaincre notre répugnance, nous la conduisîmes aussi loin qu'elle nous le permit. Nous passâmes ainsi quinze jours, pendant lesquels Felide s'attacha si fortement aux leçons de Timante, qu'en moins d'un mois elle en sçut assez pour nous entendre & s'expliquer un peu.

Cette facilité d'apprendre charma Timante, il ne se lassoit point de l'admirer; en effet elle avoit un fond d'esprit si surprenant & une pénétration si vive, que les premiers jours passés, il ne lui falloit plus repeter les choses pour qu'elle les retînt; cela mit Timante en état de lui apprendre sa naissance, & par quelle avanture elle avoit été élevée en ces lieux: elle versa beaucoup de larmes en écoutant l'Histoire de Leonide sa Mere; & toutes

ſes actions, & le peu de mots qu'elle pouvoit encore prononcer, marquoit tant de douceur & de vertu, que Timante n'auroit pû lui refuſer toute ſa tendreſſe, quand même elle n'eût pas été ſa fille.

Comme elle devenoit chaque jour plus en état de nous entendre & de nous répondre, il la queſtionna ſur les Loix de ces peuples, & pourquoi ils ſacrifient les hommes & reſpectent les femmes; elle nous dit qu'elle étoit très-peu inſtruite de la plûpart de ces choſes; qu'elle ſçavoit ſeulement qu'il y avoit chez ces Sauvages une ancienne Tradition, qu'il étoit abordé chez eux une troupe de gens qui leur étoient inconnus; qu'ils avoient fait cette deſcente dans le tems qu'il n'y avoit que leurs femmes & leurs filles dans leur Habitation, les Sauvages étant occupés à ce qu'ils appellent le Grand Conſeil pour s'élire un Chef, cérémonie qui ſe paſſe-

dans une Plaine très-éloignée de leurs Cavernes où les femmes ne ſont point admiſes.

Que ces femmes étant toutes inſtruites à tirer de l'Arc, & voyant des hommes inconnus, avoient voulu fondre ſur eux, mais qu'avec des armes extraordinaires, & dont elles ignoroient l'uſage, ces Etrangers avoient fait un ſi grand déſordre, qu'ils en tuerent pluſieurs d'entre elles, & que le reſte fuyant avec de grands cris juſqu'au lieu du Grand Conſeil, avoient averti les Sauvages de ce qui ſe paſſoit.

Qu'ils étoient accourus armés de Pieux, de Maſſuës & de Fleches; & que comme ils étoient un nombre conſiderable, ils eurent bientôt accablé leurs ennemis; qu'ils les maſſacrerent tous, les firent rôtir, & les mangerent; que cependant la plûpart de leurs femmes ayant péri dans la mêlée, ils jugerent de faire le même traitement à

ceux qui reſſembleroient à ces inconnus qui auroient la témerité d'aborder dans leur Païs, attribuant cette avanture à la fureur d'un eſprit malin, qu'ils diſoient vouloir les perſecuter de pluſieurs manieres.

Que cependant, la vigoureuſe défenſe que leurs femmes avoient faite en cette occaſion, les avoient renduës reſpectables de génération en génération, & que c'étoit par-là qu'ils conſideroient généralement tout ce qui étoit de leur eſpece.

Que ce n'étoit que parce qu'elle étoit inſtruite de tout cela; qu'elle n'avoit pas voulu permettre que nous la ſuiviſſions, & qu'elle nous ſupplioit par toute la tendreſſe que nous avions pour elle, de ne la pas expoſer à un ſpectacle dont la ſeule idée étoit capable de la faire mourir. Timante l'en aſſûra, & lui promit d'attendre du Ciel les moyens de nous délivrer les uns &

les autres, sans chercher une mort où il y auroit moins de valeur que de témerité, & qui ne la rendroit que plus à plaindre.

Nous avions passé quelques jours de cette sorte, lorsque Felide nous fit connoître la crainte qu'elle avoit, que les Sauvages ne vinssent à découvrir notre Retraite, qu'ils devoient faire incessamment une grande Chasse, & qu'elle trembloit que leurs pas ne se portassent de notre côté : remplie de cette frayeur, elle nous pria de démolir notre Cabane, de façon qu'il n'en restât aucune marque, & qu'elle nous conduiroit dans un endroit qui étoit respectable à ces Sauvages, & dont ils n'osoient approcher, depuis qu'un orage & des vents affreux avoient inondé & fait périr une partie de leur Nation qui habitoit en ce tems-là dans cet endroit.

Que les Sauvages pleins de su-

perſtitions trembloient d'en aborder, & même de prononcer le nom du lieu, dans la crainte que l'Eſprit malin qu'ils accuſoient d'avoir fait périr leurs freres, ne les exterminât.

Ce diſcours nous parut trop ſenſé pour n'y pas ſouſcrire ; ſur le champ nous démolîmes notre Cabanne, & Felide nous ayant joint le lendemain de meilleure heure qu'à l'ordinaire, elle nous conduiſit dans l'endroit dont elle nous avoit parlé : c'étoit un Valon, dans lequel couloit une Riviere qui ſe jettoit dans la Mer entre deux Montagnes eſcarpées, au pied deſquelles il y avoit pluſieurs Cavernes qui nous ſervirent de logement : la charmante Felide, ſatisfaite de nous avoir mis en ſûreté, ſe trouva plus tranquille, & venoit regulierement tous les jours charmer les ennuis de notre Retraite. Les miens étoient extrêmes ; mon

amour s'étoit augmenté de façon à me faire sentir dans toute son étenduë, la rigueur de mon sort ; Timante même m'avoit ôté une partie de ma consolation, ayant fait entendre à Felide dans ses leçons, cette pudeur severe qu'une fille doit conserver avec tant d'attention; & sans lui défendre de m'aimer, il avoit si bien reglé ses actions & ses paroles, qu'elle n'agissoit plus avec moi qu'avec une reserve qui me desesperoit. Je n'osois m'en plaindre à Timante ; mais un jour qu'il s'éloigna de nous pour quelques momens, je me jettai aux pieds de Felide, & la regardant avec tout l'amour que je ressentois : d'où vient, belle Felide, lui dis-je, me traitez-vous avec tant de froideur ? la science que vous avez acquise vous a-t-elle fait oublier que je suis le premier homme qui vous ait adoré, ou vous a-t-elle fait entrevoir en moi quelques défauts.

qui me rendent indigne de l'amitié que vous me témoigniez lorsque vous ne pouviez vous expliquer ?

Helas ! me répondit-elle avec une douceur charmante, que je mérite peu vos reproches ; la premiere chose que j'ai apprise, a été de vous aimer, & Timante me dit chaque jour que les premieres impressions ne s'effacent jamais ; jugez donc si celle-là qui m'a été inspirée par la nature, & qui flate si bien mon cœur, peut se détruire ; bien loin que la science m'ait changée, elle m'a fait découvrir en vous mille qualités que je n'y voyois pas, & qui m'attachent à vous pour toute ma vie.

Mais en me faisant connoître ce que vous valez, elle m'a appris aussi à me connoître moi-même ; elle m'a fait voir que ce qui étoit innocent dans la Sauvage Felide, deviendroit criminel dans Felide éclairée. Ces noms de pudeur, de

gloire & de vertu dont j'ignorois la force, m'ont ouvert les yeux sur le peril de se livrer à sa tendresse dans un lieu tel que celui-ci ; la facilité d'y succomber a fait naître ma crainte, sans pourtant diminuer mon amour. Timante même m'a appris que je ne dois pas prononcer ce mot, mais je le dis avec ma premiere innocence, & s'il est plus fort dans ma bouche que dans celle des femmes des autres Mondes, il est aussi plus foible par le peu de connoissance que j'ai de tout ce qu'il peut exprimer.

Quoique Felide s'énonçât encore difficilement, elle mêloit tant de graces à sa façon de parler, que le discours prononcé dans le langage le plus pur n'auroit pas eu le prix du sien. Je la remerciai de l'éclaircissement qu'elle venoit de me donner ; & pour lui faire connoître le caractere de ma passion : si la premiere chose que vous avez

apprise, lui dis-je, a été de m'aimer, vous devez vous souvenir, adorable Felide, que la premiere que je vous ai témoignée a été un respect qui ne s'est point démenti. Si je vous l'ai conservé quand vous ne sçaviez pas démêler le bien d'avec le mal, & si je n'en suis point sorti dans un desert où votre innocence vous laissoit en proye à l'amour le plus ardent, que ne devez-vous pas attendre d'un homme qui vous regarde comme la fille de son bienfaicteur, & comme une personne que je dois unir pour jamais à mon sort, si le Ciel nous ouvre des voyes pour sortir d'ici ? Ne craignez donc rien, ma chere Felide, de l'homme du monde qui vous respecte le plus, quoiqu'il soit le plus amoureux. Je ne pûs en dire davantage, Timante nous étant venu rejoindre : mais son aimable fille ne me quitta point sans m'assûrer d'une tendresse inviolable. Il y avoit près de six mois

que nous étions dans cette triſte ſolitude, & juſques-là Timante n'avoit penſé qu'à y mourir ; mais ſa charmante fille lui donna une forte envie d'en ſortir, il n'y avoit point de jour qu'il ne montât ou qu'il ne me fît monter ſur les Montagnes qui nous faiſoient découvrir bien avant dans la Mer ſans que nous y euſſions encore rien apperçû ; mais un jour que je vis Felide occupée aux inſtructions de Timante, ma rêverie m'ayant conduit au ſommet d'une de ces Montagnes, comme je promenois mes regards auſſi loin que la vûe puiſſe s'étendre, je crûs voir un Vaiſſeau.

La Mer étoit calme, le Ciel étoit ſerein, & les objets pouvoient ſe diſtinguer facilement ; je pris des branches d'arbres, je fis deſſignes, on les entendit, & je crûs voir qu'on détachoit une Chaloupe pour venir à moi. Je ne perdis point de tems, l'eſpoir, la joye & l'amour

conduisant mes pas, je courus à notre Caverne où j'instruisis Felide & Timante de ma découverte ; & sans leur donner le tems de me répondre, je les conduisis au bord de la Riviere qui separoit les deux Montagnes: Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés qu'ils apperçûtent la Chaloupe ; nous recommençâmes nos signes, & ceux de dedans nous ayant vûs, la Chaloupe gagna la place avec facilité, & vint aborder où nous étions. Nous n'hésitâmes pas à y entrer, on nous y reçut avec des démonstrations de joye que nous prîmes à bon augure, & nous rejoignîmes le Vaisseau.

Tous ceux qui étoient dedans, vinrent sur la prouë pour nous voir, leur étonnement fut sans égal à la vûë de Felide ; sa beauté, sa jeunesse & son habillement extraordinaire attirerent leurs regards & leur admiration : Timante entra le premier, je le suivois avec sa

charmante fille ; le Capitaine du Vaiſſeau s'avança à Nous, mais avec les marques de la plus grande ſurpriſe : Que vois-je ! s'écria-t-il en nous abordant, Timante ! Cleodon ! Ce ſon de voix nous étoit trop familier pour le méconnoître, & ce fut avec une joye bien ſenſible que nous nous trouvâmes dans les bras d'Agenor : jamais ſurpriſe n'égala la nôtre, & jamais tendreſſe ne s'exprima avec de ſemblables tranſports. Le Vaiſſeau retentiſſoit des tendres noms de Frere, de Fils, & de Pere, ſans pouvoir prononcer d'autres paroles ; nous fûmes long-tems à ne témoigner notre ſatisfaction que par nos actions.

Mais enfin, Agenor nous ayant fait paſſer dans la Chambre de Poupe, après avoir ordonné que l'on fît voile vers la France, il nous embraſſa encore, & ne pouvant ôter ſes regards de deſſus Felide, il pria Timante de lui apprendre quelle

avanture l'avoit rendu dépositaire du charmant objet qu'il voyoit ; ce genereux frere l'instruisit de tout ce qui lui étoit arrivé : & lorsqu'il eut achevé son recit, & qu'il eut appris que celle qui causoit son admiration étoit fille de Timante, il lui tendit les bras, & rendit graces au Ciel de ce qu'il lui faisoit trouver dans cette admirable personne, les moyens de s'unir encore plus étroitement avec un Frere si cher.

Timante ayant satisfait la curiosité d'Agenor ; pour moi, lui dit-il, vous pouvez aisément juger, mon cher Timante, que la seule amitié m'a fait être ce que vous me voyez aujourd'hui ; l'arrivée du second Vaisseau que votre tendresse généreuse avoit chargé de ce que vous aviez de plus précieux, m'ayant annoncé votre retour, je l'attendois avec une impatience qu'il m'est difficile de vous exprimer ; mais n'entendant point parler de vous,

& ſçachant que vous n'étiez plus ſur les Côtes de Coromandel, je formai le deſſein d'acheter un Vaiſſeau, & de parcourir les Mers, juſqu'à ce que je vous euſſe trouvé, ou que je ſçûſſe de vos nouvelles.

Je vous avoüerai que Cleodon partageoit vivement l'inquiétude que j'avois de votre ſort, & ce Fils que je m'étois fait un devoir de ſacrifier à la reconnoiſſance que je vous devois, me revenoit ſans ceſſe à la mémoire, & je ne pouvois m'empêcher de me reprochet de l'avoir expoſé aux périls d'un Voyage ſi dangereux.

Votre ami qui étoit pour lors au Port-Loüis, me facilita les moyens de réuſſir dans mon entrepriſe : vos bienfaits m'ayant mis en état d'acheter un Vaiſſeau, je le munis de tout ce qui eſt néceſſaire pour un Voyage de long cours, & je m'embarquai ſuivi de beaucoup de perſonnes qui vouloient paſſer aux Indes;

Indes; mais comme ils y avoient déja été, & que la seule envie d'être témoins de mes Avantures, les portoit à me suivre, je leur fis promettre qu'ils ne s'opposeroient point à mon retour en France, en cas que je vous trouvasse avant que d'arriver aux Indes; ils y consentirent tous, & jurerent de ne me point abandonner: nous prîmes la route des Côtes de Coromandel.

Il y a quatre à cinq ans que nous sommes sur Mer, dans l'espace desquels nous avons rencontré plusieurs Vaisseaux qui en revenoient, & qui m'ont appris que vous n'y étiez point de retour, & que n'ayant eu nulle de vos nouvelles, on ne doutoit pas que vous n'eussiez peri; ces discours qui me furent réïterés, me mirent dans le dernier desespoir; je ne voulus plus aller aux Indes, j'ordonnai qu'on fît voile au hazard en parcourant la Mer çà & là, sans dessein pré-

medité, eſperant toujours, & me flattant que je vous rencontrerois ou périrois dans ma triſte recherche : il n'y a point d'écueils depuis cinq mois, que je n'aye fait examiner le plus près qu'il a été poſſible, & point d'Iſles abordables dans cette Mer, où je n'aye deſcendu pour voir ſi vous n'y attendiez pas du ſecours.

Un mois s'eſt écoulé encore depuis ce tems, & je commençois à perdre l'eſpoir, lorſqu'il y a quatre jours que nous fûmes aſſaillis d'une tempête ſi furieuſe, qu'elle nous porta, malgré nous, dans cette Mer : l'Orage & les vents ayant ceſſé, je remarquai hier matin les hautes Montagnes que vous venez de quitter ; elles exciterent ma curioſité : je conſultai le Pilote de mon Vaiſſeau, dont l'habileté m'eſt connuë ; il m'aſſûra que ces Rochers ſéparoient de la Mer une terre inconnuë dont il ignoroit l'en-

trée ; je fis sur le champ détacher une Chaloupe avec trois hommes qui me sont dévoués, & leur recommandai de chercher l'abord de cette terre : je fus obéi, & ils revinrent me rendre compte qu'une riviere dans laquelle on pouvoit entrer facilement, séparoit les deux hautes Montagnes que j'avois vû, & que si je voulois détacher encore quelques Chaloupes avec du monde pour les secourir en cas de péril, ils se faisoient fort d'entrer dans ce Pays par cette riviere ; nous tînmes conseil, & l'on osa hazarder la chose. Cependant un mouvement secret me portant à ne vouloir pas m'éloigner de ce lieu, je fis tourner la prouë vis-à-vis ces Montagnes, & ne pouvant en ôter mes regards, comme je les examinois ce matin, j'ai crû voir quelque chose sur le sommet de l'une des deux ; j'ai fait prendre les lunettes, & m'aïant certifié qu'on voyoit quelqu'un qui fai-

ſoit des ſignes, j'ai fait repartir la Chaloupe, avec ordre de ne point revenir ſans m'avoir amené ceux qui imploroient notre aſſiſtance.

Vous ſçavez le reſte, mon cher Timante, continua Agenor, mais vous ne pouvez concevoir l'excès de ma joye, en voyant que le Ciel ne m'a conduit ici que pour ſauver la vie à tout ce que j'ai de plus cher, & vous rendre par-là une partie de ce que je vous dois. Agenor ceſſa de parler, & nos embraſſemens recommencerent.

La charmante Felide inſtruite que mon Pere étoit le frere du ſien, lui témoignoit ſa joye & ſa tendreſſe avec des graces qui le charmoient. Après que nous eûmes donné tout le tems néceſſaire à cette heureuſe reconnoiſſance, ceux du Vaiſſeau vinrent feliciter Agenor, & l'aſſûrer qu'ils retourneroient en France, bien moins par la force de l'engagement qu'il avoit exigé d'eux, que

par le désir de partager son bonheur ; tout sembloit favoriser notre retour, le tems, les vents & la mer ; nous promettoient une Navigation tranquille, lorsque nous entendîmes crier aux armes par tout l'Equipage.

Nous courûmes sur le tillac, & nous vîmes un Vaisseau Corsaire Arabe qui venoit à nous à force de voiles : nous étions dans l'impossibilité de l'éviter, ainsi il fallut se résoudre à combattre. Vous jugez bien, Madame, qu'Agenor, Timante & moi, sentîmes en ce moment, tout ce que l'amour, l'amitié & la tendresse paternelle peuvent inspirer. Agenor étoit résolu de périr plûtôt que de perdre ce qu'il venoit de recouvrer ; Timante auroit sacrifié mille vies pour garantir sa fille de l'esclavage, & ces trois personnes m'étoient trop cheres pour que je pûsse connoître aucuns dangers que le leur ; des

motifs ſi preſſans donnent de la valeur aux moins courageux : ainſi, je crois que je puis vous aſſûrer ſans bleſſer la modeſtie, que la ſituation de nos cœurs nous rendoit capables d'affronter une Armée.

Agenor & Timante donnerent les ordres neceſſaires, & nous attendîmes l'Ennemi avec une aſſûrance qui auroit fait trembler tout autre qu'un Corſaire : le feu qui ſe fit d'un Bord à l'autre, du Canon & de la Mouſqueterie, annonça le Combat. Les Vaiſſeaux s'accrocherent ; & ce fut alors que les ſentimens qui nous occupoient, ſe firent voir dans toute leur étenduë ; il n'y eut pas un des nôtres qui n'eût un ennemi redoutable en tête.

Pour moi je m'attachai au Capitaine du Vaiſſeau ennemi, qui ſe faiſoit déja jour pour paſſer au nôtre ; je le joignis, & me trouvant apparemment digne de ſon cou-

roux, il se fit entre nous un Combat dont je pourrois tirer quelque gloire, si la seule valeur eût animé mon bras; mais les passions dont mon cœur étoit agité par les objets que j'avois à défendre, eurent sans doute plus de part à ma victoire, que mon propre courage. Nous nous blessâmes en plusieurs endroits l'un & l'autre; mais le dernier des coups que je lui portai, marqua le dernier instant de sa vie. Il tomba noyé dans son sang : alors je m'élançai dans son Vaisseau, dont il m'avoit si long-tems défendu l'entrée; j'y fus suivi de Timante & d'Agenor, qui de leur côté avoient donné la mort à tous ceux qui s'étoient presentés à eux; nos gens firent aussi tout ce que l'on peut attendre d'Amis bons & pleins de zele.

Nous criâmes main basse en entrant dans le Vaisseau; mais la mort du Corsaire ayant ôté le courage aux siens, & la plûpart étant morts ou

bleſſés, nous ne vîmes que des gens tremblans & ſoûmis qui nous demandoient la vie en embraſſant nos genoux. Comme la ſeule neceſſité de ſe défendre avoit armé notre bras, & que l'avidité du gain ne l'avoit point conduit, ce ſpectacle n'eut pas de peine à le déſarmer; ainſi ayant arrêté la fureur des nôtres, nous accordâmes la vie & la liberté à tout l'Equipage, & rendîmes la derniere à pluſieurs Eſclaves que le Corſaire avoit fait dans ſes courſes.

Nous viſitâmes le Vaiſſeau, & nous le trouvâmes chargé d'un riche butin. Agenor en diſtribua une partie aux Captifs Chrétiens qu'il fit paſſer dans notre Bord; il en donna auſſi aux gens du Corſaire, leur laſſant avec le Vaiſſeau, la liberté de prendre la route qu'ils voudroient. Nous rentrâmes dans le nôtre avec le reſte du butin; il fut aſſez conſiderable pour donner à

nos

nos Amis des marques essentielles de la generosité de Timante & d'Agenor, & pour les dédommager des frais d'un penible Voyage. Tandis que mon Pere s'occupoit de ce soin genereux, & que Timante prenoit celui de faire décharger le Vaisseau des morts & des mourans, je courus à la chambre de Poupe où l'on avoit contraint Felide à rester pendant le combat. L'état où je trouvai cette charmante Fille, ne se peut bien representer. Elle faisoit ses efforts pour s'arracher des mains de ceux que l'on avoit commis à sa garde; lorsque j'entrai, Ah! mon cher Cleodon, me dit-elle, aussitôt qu'elle me vit, est-il possible que vous ayez souffert que votre Felide fût enfermée pendant qu'on attaquoit vos jours! Agenor & Timante ont-ils si mauvaise opinion de mon courage pour croire que je n'eusse pas combattu comme eux pour défendre leur vie & la vôtre?

& ces fléches que j'ai ſi ſouvent lancées ſur les Animaux des ſauvages lieux où j'ai reçû le jour, m'auroient-elles moins ſervi dans une occaſion où il s'agiſſoit de ſauver tout ce que j'ai de plus cher ?

Felide parloit avec tant de vehemence que je ne pûs l'interrompre, & le plaiſir de découvrir dans cet emportement, ſa tendreſſe pour moi, joint à tout l'amour qu'elle m'inſpira dans ce moment, me cauſa une ſi grande émotion, que le ſang des bleſſures que la chaleur du Combat m'avoient fait négliger, ſortir avec impetuoſité, & me fit tomber évanoui aux pieds de cette Fille incomparable : les cris qu'elle fit à cet accident ayant attiré Agenor & Timante, ils me firent revenir, & m'ayant fait panſer, ils eurent la ſatisfaction d'apprendre qu'aucune de mes bleſſures n'étoit mortelle ; cependant ils inſtruiſirent Felide du ſuccès du Combat, & lui

firent entendre que l'usage & leur tendresse pour elle, ne leur avoient pas permis qu'elle y fût exposée. Agenor fit aborder au Port le plus proche pour me donner le tems de me remettre; je ne fus pas plûtôt rétabli, que nous nous rembarquâmes. Le reste de notre Voyage n'a rien eu de fâcheux & d'extraordinaire; il y a trois mois que nous arrivâmes à la Rochelle, où Agenor ayant débarqué tout ce que nous avions gagné sur le Corsaire, il trouva à se défaire du Vaisseau sans beaucoup de peine. Après nous être reposés quelques jours, nous en partîmes, & vînmes rendre à ma Mere la tranquillité qu'elle avoit perdue depuis mon absence & le départ d'Agenor.

La vûë de Felide fit sur son cœur les impressions qui lui sont ordinaires; & pour avancer mon bonheur, elle a pris soin de la faire instruire avec tant d'exactitude,

qu'elle ſera baptiſée dans quatre jours, & que notre union doit ſe faire immédiatement après cete cérémonie. Agenor voulant ſe montrer auſſi exact que Timante, s'eſt fait voir genereux, lui a rendu un compte fidele des biens qu'il lui avoit envoyés, en le priant d'en faire l'uſage qu'il deſireroit. Timante n'en a voulu qu'une très-petite partie, en a donné une très-forte pour la dote de Felide, & a contraint Agenor de jouir du reſte pour en avantager ſa famille, n'ayant point d'autre ambition que de paſſer ſa vie avec nous. Lorſque toutes ces choſes ont été reglées, Agenor & moi ſommes allés ce matin pour en inſtruire Thelamon; mais ayant appris qu'il venoit de partir avec vous, Madame, pour cet aimable ſéjour, j'ai laiſſé Agenor & Timante accablés d'affaires, & me ſuis chargé de la commiſſion qu'ils m'ont donnée de venir vous joindre ici pour vous

assûrer de leurs respects, & renouveller avec Thelamon leur ancienne amitié. Comme il ne m'a jamais vû, j'ai été obligé en le saluant, de lui apprendre qui j'étois, & sa reception n'a point démenti l'opinion qu'a eu Agenor du plaisir que lui feroit ma presence.

Quoique je ne vous eusse jamais vû, dit Thelamon, aussi-tôt que Cleodon eut fini son récit, je vous connoissois beaucoup, & le Combat dont vous venez de parler si modestement, a fait assez de bruit pour que j'en fusse instruit, & pour m'apprendre que vous joignez une valeur éclatante à mille autres belles qualités. Pour moi, dit Uranie, l'Histoire de Cleodon, & la maniere dont il l'a dite, m'a charmée, & je brûle du desir de connoître & d'embrasser la charmante Felide. En verité, ajoûta Felicie, il faut convenir que rien au monde n'est plus extraordinaire que les Avan-

tures de cette belle fille, & que Cleodon ne peut trop aimer une perſonne que le Ciel ſemble avoir fait naître pour lui. Chacun convint de ce que dit Felicie, & s'étendit ſur la tendreſſe & la generoſité de Timante & d'Agenor, dont les procedés attirerent les louanges de toute la Compagnie. Uranie preſſa fort Cleodon de reſter; mais il s'en excuſa, n'étant venu ſimplement que pour lui rendre ſes devoirs, & lui apprendre ce qu'il venoit de dire; ainſi quelques inſtances qu'on lui fît, l'Amour le rappellant auprès de Felide, il remonta en Carroſſe à l'inſtant. Thelamon le vit partir avec chagrin, & lui fit promettte qu'il reviendroit lorſqu'il ſeroit entierement heureux.

Comme le récit de Cleodon avoit été long, il ne fut pas plûtôt parti qu'on vint avertir qu'on avoit ſervi.

On ſe mit à table, & le ſoupé ſe paſſa avec l'aiſance & la noble li-

berté qu'on avoit coûtume de reſſentir par tout où commandoit Uranie. Comme les ſoirées n'étoient pas encore des plus chaudes, la Compagnie ſe rendit au ſortir de Table dans l'Appartement de Florinde & de Camille; cette aimable fille qui craignoit que la converſation ne tournât encore ſur elle, s'empreſſa d'y donner un ſujet; l'Avanture du Matelot avec le Crocodile & le Tigre, dit-elle, m'a fait ſouvenir d'un trait de jugement, qui, je crois, vous plaira autant qu'à moi.

On commença, continua-t-elle, ſous le Miniſtere du Cardinal de Richelieu à tenir la main à faire ſéverement obſerver les Edits de nos Rois qui défendent les Duels.

Un Particulier nommé Bonneval, fut accuſé & convaincu à Lyon de s'être battu en Duel, & le Grand Prevôt l'ayant condamné à être pendu, on le conduiſit à la Place

de Belle-Cour, où l'exécution devoit se faire : il étoit prêt de subir la peine, lorsqu'il vit passer un Courier du Cardinal; le malheureux Bonneval dit aux Officiers de Justice qui le conduisoient, qu'il avoit un secret de la derniere importance à reveler à ce Courier ; qu'il prioit qu'on le fit approcher ; qu'il s'agissoit de l'interêt de l'Etat en general, & de la sûreté de son Eminence en particulier : on fit venir le Courier, il lui repeta la même chose ; mais il lui dit qu'il ne pouvoit rien déclarer de ce qu'il sçavoit qu'à son Eminence

Le Courier lui parla en particulier, & paroissant entrer dans ses raisons, il dit au Grand Prevôt que cet homme avoit de si grandes choses à reveler, qu'il seroit blâmé s'il le faisoit exécuter sans avoir reçû les Ordres du Premier Ministre, & fit si bien par ses representations, que l'exécution fut suspenduë.

Le Courier ne fut pas plûtôt arrivé à la Cour, qu'il informa le Cardinal de ſon Avanture ; ce Grand Miniſtre qui ne négligeoit rien, donna ſes Ordres pour faire conduire Bonneval avec ſoin à Paris.

Il fut mené au Cardinal, qui lui demanda ce qu'il avoit à lui dire : Monſeigneur, lui répondit-il, pardonnez ma témerité, & ſi dans le moment qu'on me menoit à la Potence j'ai eu la penſée en voyant votre Courier, d'en impoſer au Grand Prevôt, comptant bien que ſi je pouvois venir devant Votre Eminence, elle obtiendroit ma Grace.

Le Cardinal ne put s'empêcher d'admirer la fermeté de cet homme, & jugeant du caractere de ſon eſprit par le jugement qu'il avoit conſervé dans le peril qu'il avoit couru, il ſe fit inſtruire de ſon affaire, en parla à Louis XIII. &

obtint ſa Grace. Bonneval en liberté, fut remercier le Miniſtre, & lui dit, que lui étant redevable de la vie, il vouloit la conſacrer à ſon ſervice; le Cardinal qui ſe connoiſſoit en gens, l'éprouva, & s'en ſervit utilement en pluſieurs occaſions.

Il faut convenir, dit Uranie, lorſque Camille eut ceſſé de parler, que voilà un chemin bien extraordinaire pour faire ſa fortune, & cela prouve bien de quelle conſequence il eſt de conſerver le jugement & du ſang-froid dans tous les tems de la vie.

Cela eſt ſans contredit, ajoûta Thelamon, & pour vous convaincre encore plus à quel point la prudence eſt neceſſaire à l'homme, en voici un trait qui a toujours fait mon admiration. Monſieur de la Tremoille étant General de l'Armée que Charles VIII. envoya en Bretagne contre le Duc d'Orleans, qui regna depuis ſous le nom de

Louis XII. surnommé le Pere de la Patrie, & qui pour lors s'étoit retiré en Bretagne avec plusieurs Seigneurs de son parti qui s'étoient soulevés, pour s'opposer au Gouvernement de Madame de Bourbon, fut obligé d'en venir avec ce Prince à une affaire décisive.

La bataille se donna à S. Aubin, la Tremoille fut le Victorieux, & le Duc d'Orleans fait prisonnier; mais conservant dans sa Victoire la prudence qui ne doit jamais abandonner les Grands-Hommes, il eut tant d'égards pour le Duc d'Orleans, qu'il le traita toujours avec un respect infini, lui faisant rendre tous les honneurs dûs à un si grand Prince : il fut envoyé au Château de Loches, où il fut conduit par son Vainqueur, qui ne cessa point d'interceder pour lui auprès du Roy, & fit si bien qu'il obtint sa liberté, & qu'il commanda dans la Guerre de Lombardie.

Il sembloit que cet habile Guerrier prévoyoit qu'il deviendroit Sujet de celui qu'il venoit de combattre & de vaincre, & que la memoire du jeune Roi qui mourut quelque tems après sans enfans, ne le garantiroit pas de son ressentiment, ainsi que se l'imaginerent tous les Courtisans qui le crurent perdu sans ressource à l'avenement du Duc d'Orleans; mais ce Prince devenu Roi, récompensa la moderation de la Tremoille par des honneurs & des bienfaits, qui tromperent l'attente de ceux qui en avoient jugé autrement; & lorsqu'on voulut representer à ce bon Roi ce qui s'étoit passé entre la Tremoille & lui, il fit cette sage & memorable réponse, *que la moderation du Vainqueur avoit effacé & mis dans l'oubli les chagrins du Vaincu, & que ce n'étoit point au Roi de France à vanger les querelles du Duc d'Orleans.* Quelle leçon pour les

Rois, les Princes, les Miniſtres, & generalement pour tous les hommes ! Louis XII. fut toujours bon, ſage, vaillant ; & pendant les douze années de ſon Regne, il ne ſe démentit jamais, ſoit dans la proſperité ou dans l'adverſité, & mourut adoré de ſes Sujets & des Etrangers.

Si Louis XII. dit alors Uranie, nous donne par ſes bienfaits envers la Tremoille, l'idée d'un Prince veritablement ſage, la moderation de la Tremoille nous apprend qu'on ne doit jamais abuſer du pouvoir & du crédit que donnent les grands Noms & les grandes Actions.

Il eſt vrai, dit Orſame ; mais tous les hommes ne ſont pas fermes de même ; il eſt peu de Vainqueurs qui euſſent gardé la moderation de la Tremoille, & bien des Rois n'auroient peut-être pas été du ſentiment de Louis XII.

Les grandes ames penſent de même, reprit Julie; celles qui ſont formées pour être juſtes, ſuïvent les traces les unes des autres; & quoiqu'il y ait ſouvent de la difference dans la façon de bien faire, il n'y en a point dans les effets.

Mais, continua-t-elle, comme je crois que nous ne pouvons finir notre converſation par un plus beau ſujet, je ſuis d'avis que nous laiſſions Florinde & Camille dans la liberté de faire leurs réflexions, non ſeulement ſur ce que nous avons dit, mais encore ſur ce que nous autions à dire.

A ces mots la Compagnie prit congé des deux belles Couſines, & nos Couples heureux furent jouir dans les bras du ſommeil, des douceurs d'un repos dont leur tendreſſe mutüelle leur faiſoit goûter les charmes ſans troubles & ſans amertumes.

Fin de la ſeptiéme Journée.

HUITIE'ME JOURNE'E.

URANIE ne fut pas plûtôt levée, qu'elle passa à l'Appartement de Camille & de Florinde: elle trouva ces deux belles Filles avec Julie qui se préparoient à se rendre dans le sien: Thelamon, Orsame & Orophane parurent presque dans le même instant; Uranie ne voyant point Felicie, engagea la Compagnie à lui aller reprocher sa paresse.

Orophane leur dit qu'elle écrivoit, & les joindroit incessamment: la crainte de l'embarrasser détermina cette aimable Societé à faire un tour de promenade en l'attendant: on se rendit dans le Jardin, c'étoit le commencement du mois de Mai, & jamais le Printems n'avoit paru si beau; on fut assez longtems à vanter les charmes de cette

Saiſon, enſuite la converſation tourna ſur la grandeur de l'Auteur de la Nature, ne pouvant admirer les effets & les cauſes ſans remonter à leur ſource Divine : Si on faiſoit ſouvent ces ſortes de réflexions, dit Uranie, les hommes ne tomberoient jamais daus l'erreur; la juſtice & l'équité les guideroient éternellement. Quoi ! reprit Orophane, croyez-vous que pour être équitable & juſte il faille reprendre les choſes de ſi haut ?

N'en doutez point, répondit Thelamon, tous les hommes naiſſent avec le deſir de paſſer pour juſtes ; ce titre qui nous acquiert celui d'homme de bien, eſt d'un ſi grand prix, qu'il n'en eſt point qui n'en ſoient jaloux; cependant la corruption du cœur humain nous éloigne tous les jours par nos actions de cet illuſtre avantage ; celui qui veut y parvenir doit faire une exacte attention ſur lui-même, en cherchant

chant en soi ce germe de justice que la Providence a mis en nous, & qui se trouve étouffé par nos passions.

Celui qui n'entreprend rien sur autrui, qui rend à chacun l'honneur qui lui appartient, qui pese bien les deg,ez & le merite des personnes, qui reconnoît avec exactitude un service ou un plaisir reçû, & qui marque dans sa conduite une profession de verité & de bonne foi, se peut dire juste.

Au contraire, celui, qui sous quelque couleur que ce puisse être, dépouille son ami ou son adversaire de ces facultés, qui nuit malicieusement aux commodités ou à la réputation d'autrui, qui ne donne que par passion, ou qui refuse par ingratitude, & qui peint & donne les couleurs du vice aux choses les plus innocentes, empoisonne les actions & les paroles les plus pures: quelque merite qu'il puisse avoir

d'ailleurs, ne peut jamais passer pour un homme juste : vainement il voudroit se parer du titre de sincere, il est bien-tôt démasqué, haï, mépriſé, & tout-à-fait délaiſſé.

Je ne vous fais ici le contraste des vertus & des vices, que pour vous prouver qu'on ne peut acquerir les unes qu'en remontant à la Divinité, & que nous ne tombons dans les autres, que par le penchant que nous avons à nous en détourner ; la vertu doit paroître volontairement dans toutes nos actions, regler & façonner nos intentions ; de maniere qu'il ne puiſſe jamais nous être reproché d'avoir fait ni voulu faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît ; cette regle ancienne qui a été dans la bouche des Chrétiens, des Juifs & des Païens, est la premiere forme & le modele de la droiture & de la bonté.

Les Rois, les Princes, les Sujets, les Grands & les Petits, peu-

vent prendre de-là les veritables preceptes & les enſeignemens néceſſaires pour devenir ou perſeverer dans la juſtice. Lorſque les Hébreux vouloient décrire un homme de bien, éloigné de tout vice, ils diſoient, *un tel eſt juſte*, & y ajoûtoient, *& craignant Dieu*, comme voulant ſignifier que de nous-mêmes nous ne pouvons être ſi parfaitement juſtes, mais que nous élevant à notre premier être, & nous échauffant des choſes Divines, ce rayon de notre ame ayant penetré juſqu'à lui, ſe réflechit ſur nous-mêmes, & y apporte une impreſſion de l'Image celeſte, qui n'eſt autre choſe que la juſtice & la bonté.

Le Payen qui le premier aſſit Themis auprès de Jupiter, a voulu nous figurer par là que la ſource de cette vertu eſt dans le Ciel, d'où elle découle en nous lorſque nous ſommes religieux admira-

teurs de ſon eſſence ; ainſi donc, je ſoûtiens que le premier point de la juſtice, conſiſte dans la Religion, qui eſt une façon de rendre à Dieu les hommages que nous lui devons, en lui faiſant un humble ſacrifice de nos vœux & de nos prieres, & que ſans la Religion nous ſommes incapables de nous élever à ce premier Moteur, qui ſeul doit être le centre où nous devons adreſſer nos vœux & le motif de toutes nos réflexions.

Je n'aurois jamais crû, dit alors Orophane, que les obſervations que nous venons de faire ſur les effets & la beauté de la Nature, nous euſſent procuré un diſcours ſi éloquent & ſi ſenſé ; & j'avouë que je ſerois curieux de pouvoir trouver une matiere ſur laquelle Thelamon pût avoir occaſion de dire de ſi belles choſes. Il ſeroit difficile, répondit Julie en riant de l'idée d'Orophane, de le mettre en

défaut, & je crois que sur le sujet le plus simple, il trouveroit le moyen de nous instruire & de nous amuser.

Voilà justement celui de me faire taire, répondit-il sur le même ton, & si vous continuez, je ne parlerai plus que vous ne m'en prïez bien fort. Nous y perdrions trop, dit Orsame, & sans vouloir continuer les louanges qui vous blessent, je vous prie, au nom de toute la Compagnie, de nous faire toujours part de vos idées.

Pour moi, dit Florinde, qui me contente du plaïsir que je sens sans l'exhaler en paroles, je ne m'expliquerai sur celui que Thelamon m'a fait, qu'en disant que je suis de son sentiment, & que je trouve que la Religion est absolument nécessaire pour former & perfectionner l'homme.

Cependant, dit Camille, les diverses Ordonnances que font les

hommes pour ſervir Dieu en telle ou telle maniere, ne produiſent pas toujours l'effet qu'on en devroit eſperer, & ſont ſouvenr une occaſion à la dépravation, parce qu'il ſemble qu'ayant ſatisfait à l'apparence exterieure, ils ſe ſont bien acquittez de leur devoir. C'eſt une erreur, dit Uranie, des plus dangereuſes, & qui nous conduit abſolument dans le déſordre, Dieu voulant que nous imitions ſa juſtice & ſa bonté, & qu'à ſon exemple la miſericorde précede toujours nos actions; car, enfin, ſi nous nous écartons de cette voye, & ne faiſons notre devoir que par les humiliations humaines, nous tombons dans la ſuperſtition, & faiſons abſolument le contraire de notre confeſſion de foi; & il arrive par là, qu'avec une grande devotion en apparence, nous ne ſommes rien moins que devots, & qu'en penſant faire & ſoûtenir le bien, nous fai-

ſons le mal. Cela ne ſeroit pas ainſi, reprit Thelamon, ſi nos penſées étoient veritablement religieuſes, ce qui ſeroit facile à voir, en réflechiſſant ſur nous-mêmes, où nous trouverions, comme je vous l'ai déja dit, ce principe de juſtice & de bonté qui doit guider toutes nos actions; mais il eſt vrai que les hommes font une eſpece de métier de la Religion, & une coûtume de ne s'examiner que par les ſeuls termes des Loix humaines; & je vais vous prouver cela par un exemple ſingulier.

L'Empereur Charles-Quint fit tuer ſur le Pô, les Seigneurs de Fregoſe & Rangon, parce qu'ils alloient négocier une Alliance contre lui à la Porte, de la part de François I. Roi de France : on a dit pour juſtifier cette cruelle action, que les Canons & les Decrets défendent aux Chrétiens toutes ſortes d'Alliances avec les Infideles,

& qu'ainſi l'on ne devoit pas garder à de tels Ambaſſadeurs le reſpect & le droit des gens attachés à leur caractere.

Si Charles-Quint en ce moment eût élevé ſes penſées juſqu'à la Divinité, il eût retrouvé en lui des raiſons aſſez fortes pour ne point commettre un pareil homicide, & une ſemblable trahiſon contre des perſonnes revêtuës d'un caractere ſacré, même parmi les Nations les plus barbares; & ſi le Pape Alexandre VI. eut fait les mêmes attentions, on n'auroit pas traité ſi cruellement le malheureux Zizim frere de Bajazet, qui fuyant la fureur d'un Barbare Mahometan, ne trouva au milieu des premieres perſonnes de la Chrétienté, rien moins que le Chriſtianiſme. Je pourrois vous donner mille autres exemples pour vous prouver que ce n'eſt que faute de ſonger à Dieu, & de réflechir ſur ſoi-même, que l'homme

me tombe dans l'erreur, dans la cruauté, & de-là dans toutes sortes de vices.

A peine Thelamon eut-il cessé de parler, que Felicie parut : vous venez très-à propos, ma chere Felicie, lui dit Orophane, pour empêcher les louanges que nous étions tous prêts à donner à Thelamon, & sa modestie vous doit quelque reconnoissance.

Il pourroit bien ne m'être pas si obligé que vous le pensez, répondit-elle, après avoir reçû les amitiés de la Compagnie, & je me veux tant de mal de n'avoir pas été témoin de ce qu'il a dit, que je ne sçai ce qui me tient de ne le pas faire recommencer ; mais comme je veux ménager la peine que vous lui donnez de vous instruire, j'aime mieux vous laisser suivre votre conversation, & prendre part, en l'écoutant, à l'admiration qu'il vous donne.

Les Juges de nos entretiens font des récits si suivis, dit Uranie, qu'il seroit sans doute difficile de les continuer sur la même matiere. La diversité, répondit Camille, en fait l'agrément, & donne à connoître l'étenduë du genie de ceux qui parlent, & je crois que l'on courreroit risque de s'ennuyer, s'il ne falloit jamais quitter son sujet de vûë, & ne terminer la conversation que parce qu'on l'auroit épuisée.

Ah ! dit Florinde, ne craignez pas qu'elle tarisse ici, tout nous sert de Bibliotheque ; & quoique je ne prétende pas approcher de l'esprit qui regne dans cette compagnie, je ne puis me dispenser de remarquer qu'une bagatelle qui nous occupe un moment, nous en fournit mille autres de réflexions morales & solides. Pour moi, continua Orsame, je ne me lasse point de ces sortes d'entretiens, ils satisfont mon cœur & mon esprit ; mais

je trouve Thelamon si fort universel, que je regrette souvent, en l'écoutant, qu'il ne soit pas à la tête de quelque Republique ; & il me semble qu'un merite comme le sien ne devroit pas être enseveli dans les voiles d'une vie unie & philosophe.

Ce ne sont pas toujours les plus grands esprits qui sont les plus propres au Gouvernement, dit Orophane ; Thucidides est de l'opinion que ceux qui nous paroissent les plus pesans, qui vont pied à pied sans s'écarter du sentier que la raison leur trace, administrent mieux les affaires de la Republique, que les esprits aigus qui veulent briller par tout, aiment qu'on les écoute, & se laissent pénétrer facilement ; foiblesse dont leurs ennemis profitent infailliblement à leur préjudice ; c'est ce qui a donné lieu à cet ancien proverbe, *que le trop d'esprit est à charge.*

Les hommes de ce caractere ne ſont jamais en repos ; toujours agités de leurs idées, ils ne regardent qu'avec mépris les choſes communes, & ne peuvent preſcrire de bornes à leurs vaſtes projets ; ils veulent ſçavoir la raiſon de la raiſon, ils cherchent le plus & le mieux, & il arrive ſouvent qu'en faiſant toutes ces recherches, ils renverſent les Etats, & les ruinent de fond en comble.

Au lieu qu'un genie moins ſubtil ſe contente qu'un autre invente pour lui, & n'a point d'autre ambition que de ſuivre & imiter les regles que les Anciens lui ont preſcrites ſans rien innover, & négliger, menent les affaires à bon port : les eſprits vifs & boüillans n'ont pas plûtôt conçu un deſſein, qu'ils ne ceſſent point de le pourſuivre ; les difficultés ne font que les irriter ; la raiſon leur devient inutile, & ils ne s'apperçoivent de

leur erreur que dans le moment qu'ils se précipitent, ou qu'ils échouent; ils ne sont pas propres aux expeditions hazardeuses; ils se précipitent avant d'examiner l'état des choses; ils ne sçavent rien ceder, & par consequent incapables d'exercer des commissions délicates, où il est question d'excuser ou de réparer, de gagner ou de temporiser, ni de traiter avec une Puissance qui tient le haut bout; encore moins propres à être envoyés pour appaiser un Pays troublé par quelque sedition, ou nouvellement conquis, attendu que ce qui n'est pas encore bien assûré est facilement émû, & que les choses émûës sont bien-tôt dans une agitation terrible, qui peut faire tomber un Etat dans les derniers malheurs.

Combien de Ministres de ce caractere ont-ils engagé leurs Maîtres dans des affaires qui leur pa-

roiſſoient aiſées, & dont l'execution s'eſt trouvée impoſſible? témoins celles du dernier Roi de Suede : les Eſpagnols traitant avec les Hollandois, ne pouvoient ſouffrir leur lenteur, ces gens peſants ne parlant que par monoſyllabes ; mais ils alloient à leurs fins, & ils y parvinrent ſi bien dans la ſuite, qu'ils obtinrent toutes les conditions avantageuſes qu'ils deſiroient pour l'établiſſement de leur Republique.

Les Atheniens & les Florentins par vivacité, & par leur peu de réflexion, ont changé leur Gouvernement, ce qui les a entraînés dans la ruine ; au contraire examinons la Republique des Suiſſes & des Venitiens, & nous verrons un Gouvernement fondé ſur des principes certains qui les ont maintenus dans la grandeur & la ſûreté dont ils jouiſſent depuis tant de ſiecles.

Voilà, dit alors Thelamon, m'ôter très-ſpirituellement le Gouvernement qu'Orſame vouloit me donner. Comme les fleurs, les fruits, & les productions de la terre, répondit Orophane, vous donnent occaſion de débiter la plus belle morale du monde, le diſcours d'Orſame a fait naître ce que je viens de dire, ſans avoir nul deſſein d'attaquer qui que ce ſoit en particulier, mais tous les hommes en general, puiſque perſonne ne les connoît mieux que moi.

Ah! mon cher Orophane, interrompit Thelamon, ne vous juſtifiez point; tout ce que vous venez de dire eſt juſte, & je vous avoue que je préfere avec joye ma Philophie à ces Emplois brillans & flatteurs qui nous portent ſouvent à méconnoître les autres, en nous méconnoiſſant nous-même. Il eſt fort aiſé, dit Camille, avec ſon enjoüement ordinaire, d'être Phi-

loſophe & content de ſon état ; quand on poſſede Uranie, & je ne vois pas que ce ſoit un grand effort à quiconque peut paſſer ſes jours tranquillement avec ce qu'on aime.

Je vous aſſure, charmante Camille, répondit-il, que j'en fais auſſi tout mon bonheur, & qu'Uranie me tient lieu de ce que les hommes cheriſſent le plus. Pour moi, dit Uranie, je me trouve très-heureuſe que Thelamon ſoit né ſans ambition, puiſque s'il eût monté aux choſes où ſon genie l'eût pû conduire, le Ciel ne m'eût peut-être pas deſtinée pour lui. Mais depuis quand, dit Julie, l'aimable Camille eſt-elle perſuadée de la parfaite felicité que l'on goûte avec ce qu'on aime ? Vous allez le ſçavoir, interrompit Florinde, & j'apperçois des objets qui vont malgré elle vous découvrir les ſecrets de ſon cœur : ce diſcours fit tourner la Compagnie du côté où Florinde

avoit les yeux attachés, en parlant ainſi, & elle vit que Celimène s'avançoit à elle, ſuivie d'une Dame & d'un Cavalier qui lui étoient inconnus; mais que la joye qui ſe repandit ſur le viſage de Camille, lui découvrit qu'elle les connoiſſoit. Uranie & Thelamon furent au-devant de Celimene, qui après les premieres civilités, leur preſenta la Dame & le Cavalier: voilà, leur dit-elle, deux perſonnes qui meritent d'être admiſes dans votre aimable Societé, & vous aimez trop Camille, ajoûta-t-elle en la voyant s'avancer, pour refuſer votre amitié à des objets qui lui ſont chers. Ces paroles furent interrompuës par des marques de tendreſſe que ſe donnerent réciproquement la Dame, le Cavalier, Florinde & Camille. Je veux bien du mal à Camille, dit alors Uranie, de ne m'avoir pas prévenue ſur le plaiſir que je reçois, & je lis dans ſes yeux des

choſes qui me font croire qu'elle m'en a caché de très-intereſſantes. Elle n'eſt peut-être pas ſi coupable que vous penſez, reprit Celimene, elle ignoroit que je fuſſe amie d'Arphiſe, & que je connuſſe Alphonſe ſon fils, dit-elle, en les montrant l'un & l'autre; ainſi elle doit être auſſi ſurpriſe que vous de nous voir enſemble.

Pour Alphonſe, je ſçai qu'elle ne l'attendoit pas ſi-tôt, & de l'humeur dont vous la connoiſſez, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle vous ait caché juſques à ſon retour, que vous voyez en lui le Vainqueur de cette liberté dont elle faiſoit tant de cas.

C'eſt nous apprendre beaucoup de choſes en peu de mots, dit Orophane, & je ſens que l'eſtime que la vûë d'Alphonſe m'a d'abord inſpirée, s'augmente de la moitié, par le plaiſir que me donne la défaite de l'aimable Camille.

Si pour acquerir l'eſtime dont vous me flattez, répondit Alphonſe, il ne faut avoir que beaucoup d'amour, je puis me vanter de la meriter; mais ſouffrez que je m'oppoſe au titre qu'on me donne de Vainqueur.

De l'adorable Camille je ſuis le ſeul vaincu, & ſi j'ai quelque droit ſur la liberté qu'elle a défendue ſi long-tems, je ne le dois qu'à la victoire, que ſes charmes ont remporté ſur moi. Il prononça ces paroles avec tant de grace, que la Compagnie ne put lui refuſer ſon admiration; ſa perſonne l'avoit d'abord attirée, & ſon eſprit l'augmenta. Alphonſe étoit grand, bien fait, la taille libre & fine, la jambe très-belle, les yeux bleus, vifs & tendres, la phyſionomie ſpirituelle; & les plus beaux cheveux du monde de couleur cendrée, & dont les boucles flottoient juſques au défaut de ſa taille, achevoient de le ren-

dre un vrai aimable Cavalier.

Comme la converſation avoit été pouſſée loin avant l'arrivée de Celimene, le dîné fut ſervi preſque auſſi-tôt; on ſe mit à table; le repas fut long & agréable; Camille & Alphonſe firent une bonne partie de l'agrément qu'on y vit briller; Alphonſe y fit paroître tant d'eſprit & de ſageſſe, qu'Uranie prit pour elle le tems qu'on ne peut refuſer à la vertu.

Au ſortir de table, on paſſa dans le Cabinet des Livres, où chacun ayant pris ſa place, Uranie pria Camille de ſouffrir qu'Orphiſe apprît à la Compagnie par quel bonheur Alphonſe avoit été connu d'elle.

Ce n'eſt pas à moi, répondit Orphiſe, à vous faire ce récit; les avantures de Camille ont trop intereſſé Florinde, pour la priver du plaiſir de vous les raconter; perſonne ne peut vous dire mieux qu'elle

les sentimens de Camille, & en son particulier elle en a eu de si extraordinaires sur tout ce qui s'est passé, que nous serions fort embarrassés à vous les expliquer.

Je consens, dit Camille, que Florinde fasse part à la Compagnie de tout ce qui me regarde, mais je le conjure de permettre que je n'en sois pas témoin, & si j'ai quelque pouvoir sur Alphonse, il nous suivra Celimene & moi pour admirer avec Orphise la retraite d'Uranie.

Je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre, répondit Alphonse; & quoique vous vouliez me priver du plaisir de connoître vos plus secretes pensées en écoutant le récit de Florinde, je veux vous témoigner par ce sacrifice le respect que je conserverai éternellement pour vos moindres desirs. Il faut, dit alors Celimene, que Camille me croye bien instruite de ses affaires, puisqu'elle m'exclut de la Compa-

gnie. Elle ne doit point en douter, reprit Thelamon, puiſque vous étiez amie d'Orphiſe, & qu'elle eſt mere d'Alphonſe.

En verité, dit Julie, nous paſſons le tems en paroles inutiles, & je conçois la curioſité de tout le monde par la mienne. J'avouë, ajoûta Felicie, que voici la premiere fois que j'ai ſouhaité l'abſence de Camille. Il faut vous ſatisfaire, dit Orphiſe en ſe levant, & j'ai trop d'interêt à voir Uranie approuver le choix de Camille, pour retarder l'envie qu'elle a d'apprendre ſon ſort : à ces mots ayant pris Celimene ſous les bras, elle fit ſigne à ſon fils de la ſuivre ; Alphonſe donna la main à Camille, qui pria Florinde en ſortant de la ménager, en cachant une partie de ſes foibleſſes : cette belle fille ne put s'empêcher de ſoûrire de la crainte de ſon amie, qui ne fut pas plûtôt éloignée qu'on la preſſa de prendre la parole, ſur

tout Uranie, qui brûloit d'apprendre de quelle façon Camille avoit laissé toucher son cœur, jugeant bien qu'il falloit qu'il y eût eu quelque chose d'extraordinaire pour l'avoir engagée à se lier d'une chaîne qu'elle n'avoit jamais trouvée aimable que pour les autres. Floride ayant vû que la compagnie lui prêtoit un silence qui marquoit l'envie qu'on avoit de l'entendre, prit la parole en ces termes, en s'arrêtant à Uranie.

HISTOIRE DE CAMILLE.

QUoique l'Histoire de Camille ne soit pas remplie de ces évenemens extraordinaires, qui tiennent l'esprit & le cœur dans une continuelle attention, elle ne laisse pas d'en avoir d'assez singuliers pour intereſſer l'un & l'autre. Personne de la compagnie n'ignore le caracte-

re de cette aimable fille, & vous connoiſſez parfaitement qu'elle joint à un eſprit vif, brillant, orné & délicat, un enjouëment qui paroît lui ôter la ſolidité que demande un veritable engagement; l'amitié qui m'unit avec elle m'a ſouvent fait trouver étrange qu'elle voulût paſſer ſa vie dans une liberté qui ne laiſſe pas de devenir à charge dans la ſuite des tems; mais lorſque je la mettois ſur cet article, & que je la preſſois de choiſir un époux dans un grand nombre de prétendans qui ſe préſentoient chaque jour, elle ne me répondit qu'en me reprochant le deſir que je paroiſſois lui montrer de me ſéparer d'elle; & comme je remarquai qu'elle prenoit veritablement mes conſeils ſur ce ton-là, je réſolus de ne lui en plus parler. Ce fut avec ces ſentimens, & après avoir pris cette réſolution, que vous nous amenâtes ici l'Eté paſſé; les plaiſirs que nous goûtâmes avec

vous

vous dans cet aimable lieu, firent encore plus cherir à Camille les douceurs de la liberté dont elle joüiſſoit.

Je lui faiſois quelquefois enviſager les charmes de notre union avec Thelamon ; celles de Felicie & d'Orophane; & les Avantures d'Orſame & de Julie me fournirent auſſi de quoi lui exagerer la ſatisfaction de ſe voir tendrement aimée de ce qu'on aime ; mais toutes mes reflexions ne frappoient que l'amitié qu'elle avoit pour eux, ſans lui faire concevoir rien au-de-là qui la pût toucher particulierement.

Nous partîmes & nous revînmes à Paris pour être témoins de votre felicité ; mais les ſérieuſes affaires qui vous occuperent une partie de l'hyver nous ayant privés du plaiſir de vous voir auſſi ſouvent qu'à l'ordinaire, & l'humeur de Camille ne lui permettant pas de donner ſon attention à rien de trop grave, je

fus obligé de la ſuivre dans les divertiſſemens qu'elle cherchoit à ſe procurer ; nous avions ſouvent pour compagne de nos amuſemens, une veuve d'un merite diſtingué, nommée Orphiſe, belle, riche, & d'une grande vertu ; je dis belle, parce qu'elle conſerve la fraicheur de la jeuneſſe dans un âge qui ne laiſſe pas que d'être avancé.

Cette Dame n'a pour toute famille & pour heritiers d'un grand bien, qu'un fils & une fille qu'elle aime d'une tendreſſe extrême : ſon fils étoit alors en Italie, où la curioſité & le deſir de voyager l'avoient conduit après avoir fait la plus belle partie de l'Europe ; & ſa fille étoit dans un Convent, dont elle devoit la faire ſortir, pour prendre ſa part des plaiſirs que l'Hyver amene dans notre grande & belle Ville.

Je m'étois ſouvent entretenu avec Orphiſe de l'indifference de Camille, étant extrêmement touchée

qu'elle ne voulût point entendre à nul établiſſement ; ſi ſon cœur étoit touché, me diſoit Orphiſe, elle penſeroit bien-tôt differemment, & je ſuis perſuadée que ce n'eſt point un effet de ſon temperament ni de l'amour qu'elle a pour la liberté, & que cela ne vient que parce qu'elle n'a pas encore trouvé d'objet qui ſympathiſe avec elle.

Nous recommencions quelquefois cette converſation devant Camille, qui traitoit nos idées d'erreurs, & qui faiſoit gloire de ſon inſenſibilité; nous avions paſſé quelques jours dans cette diſpute, lorſqu'Orphiſe nous dit que ſa fille arriveroit le lendemain, & qu'elle nous prioit de la mettre de toutes nos parties, n'ayant envie de la produire dans le monde qu'avec la réſerve que demande la veritable ſageſſe ; & que n'étant plus d'un âge à prendre de certains amuſemens, elle ne pouvoit confier Alphonſine

ſa fille à des perſonnes qui ſçuſſent mieux accorder le monde & la vertu ; nous reçûmes ce compliment comme nous le devions, & l'aſſurâmes du ſoin extrême que nous prendrions de divertir ſon aimable fille; mais au moins, charmante Camille, dit Orphiſe, n'allez pas garder votre inſenſibilité pour Alphonſine; elle eſt gaye, mais elle eſt tendre, & comme je ſuis très-aſſurée qu'elle vous aimera, je ſerois vivement touchée que vous euſſiez de l'indifference pour elle. Ah! répondit Camille en riant, ne doutez point que je ne l'aime; je ne garde mon cœur que des embûches de l'amour, mais pour l'amitié, je l'y livre tout entier.

Nous verrons cela, dit Orphiſe; ma fille arrive demain, & lorſqu'elle ſera en état de paroître, j'irai l'expoſer aux traits de cette amitié que vous vous vantez de ſi bien reſſentir. Nous attendîmes avec impa-

tience l'arrivée d'Alphonſine ; mais particulierement Camille, qui pendant trois jours que nous fûmes ſans voir Orphiſe, ne ceſſoit de me dire qu'elle ſouhaitoit, & en même tems craignoit la vûë de cette nouvelle amie.

Je ne ſçai, me diſoit-elle plaiſamment, ce qui ſe paſſe dans mon cœur ; mais il ſemble que cette Alphonſine me préſage quelque grand malheur ou quelque grand plaiſir ; je deſire la connoître, & cependant je l'apprehende ; cette contrarieté de ſentimens me fait croire qu'elle eſt belle, & que ne pouvant m'empêcher de lui rendre juſtice, je ne laiſſerai pas d'en être jalouſe. Votre caractere, lui répondis-je, ne vous porte pas à envier les charmes de perſonne, & je ſerois extrêmement ſurpriſe ſi vous veniez à changer ; de plus, de quoi pourriez-vous être jalouſe, vous ne devez pas ignorer que vos attraits

ne peuvent gueres être effacés ; & comme vous n'avez point le cœur d'un Amant à conserver, vous ne devez pas craindre non plus qu'Alphonsine vous enleve celui dont vous avez fait choix.

Vous me reprochez sans cesse mon indifference, me répondit-elle ; mais, ma chere Florinde, il n'est pas nécessaire à une femme d'avoir un objet aimé pour chercher à plaire, & l'on peut être jalouse d'une autre sans avoir de l'amour. La préference des appas nous pique toujours, & j'avouë que je serois fâchée qu'Alphonsine me fît remarquer en moi un défaut que je blâme dans toutes les femmes.

C'etoit dans de semblables entretiens que nous coulions le tems où nous devions voir la fille d'Orphise. Nous passâmes ainsi quatre jours, & nous commencions à nous plaindre d'elle, lorsque nous la vîmes arriver avec une personne dont l'air, la

taille & la beauté attirerent toute notre attention. Voilà, nous dit Orphiſe en nous embraſſant, cette fille ſi long-tems attendue; je vous la preſente, & vous la livre, dit-elle à Camille, & j'eſpere que vous ne la trouverez pas indigne de votre tendreſſe. A ces mots Camille s'avançant la premiere, embraſſe Alphonſine; je l'embraſſai à mon tour, & me tournant devers Camille pour lui faire la guerre ſur ſon empreſſement, je remarquai ſur ſon viſage un trouble qui me parut extraordinaire, ce qui m'empêcha de ſuivre mon intention. Je ne ſçai, dit alors Alphonſine, de quelle façon la tendreſſe maternelle s'eſt expliquée avec vous ſur mon chapitre; mais je puis vous aſſûrer que Madame, dit-elle en parlant d'Orphiſe, m'a fait un portrait ſi avantageux de l'aimable Florinde & de la charmante Camille, que je n'ai pû leur refuſer mon cœur avant que de les avoir

vûës; jugez si en les voyant il peut être en mon pouvoir de démentir la prévention. En prononçant ces paroles, Alphonsine attacha ses yeux sur Camille, qui se croyant dans l'obligation de répondre, le fit avec tout l'esprit dont elle est capable; mais avec une certaine contrainte, qui malgré mon humeur sérieuse, me divertit au point d'en rire avec éclat.

Camille comprit aisément le sujet de cette saillie, & ne voulant pas en faire un mystere à Orphise, elle l'instruisit de la conversation que nous avions euë la veille. Vous voyez bien, ajoûta-t-elle, que j'avois raison de craindre la vûë d'Alphonsine, puisque sa beauté m'a causé un embarras dont Florinde s'est apperçûë : cependant je puis vous assûrer que je sens parfaitement que ce n'est point une jalousie de beauté qui trouble mon ame, quoique celle d'Alphonsine soit très-

très-capable d'en donner.

Comme je connois le peu que valent mes charmes, répondit Alphonſine, & que mon cœur ſent tout le pouvoir des vôtres, je ſuis fort aſſurée que vous ne me porterez jamais d'envie. Mais, charmante Camille, continua-t-elle avec un ſoûris qui ſembloit cacher quelque myſtere, s'il m'eſt permis de vous dire mon ſentiment ſur l'embarras que ma vûë vous a cauſé, je crois qu'il n'eſt qu'un preſſentiment de l'amitié que vous aurez pour moi, & que votre cœur peu accoutumé à reſſentir une forte tendreſſe, ſe trouble par avance de la vivacité de celle que vous m'inſpirerez, & que vous partagerez certainement.

Cela pourroit être, dit Camille, & je trouve un tel rapport de votre eſprit au mien, que je commence à croire que vous me deviendrez infiniment chere. Enfin, continua Florinde, cette premiere entrevûë

fut ſoutenuë de mille traits pleins d'eſprit & de feu. Orphiſe nous pria d'être quelques jours ſans mener Alphonſine nulle part, pour des raiſons qu'elle nous promit de nous dire inceſſamment ; mais qu'il lui étoit de conſequence qu'elle ne fût vûë de perſonne pendant quelque tems.

Après cela elle prit congé de nous, ayant des affaires qui l'appelloient ailleurs, & nous laiſſa Alphonſine. Nous paſſâmes la journée avec cette belle fille, qui, malgré l'eſtime qu'elle me faiſoit paroître, témoignoit un attachement particulier à Camille ; & quoiqu'elle affectât un grand air de modeſtie, elle tenoit des diſcours ſi tendres, que je ne pouvois m'empêcher d'être ſurpriſe qu'une perſonne qu'on diſoit élevée dans un Cloître, expliquât ſi facilement & ſi vivement ſes ſentimens.

Pendant que je m'occupois de

ces refléxions, Camille & elle se faisoient mille protestations d'amitié, & l'on n'en vit jamais une si tendre, & formée en si peu de tems. Alphonsine nous dit que sa mere ne l'avoit fait revenir que dans le dessein de la marier ; qu'elle n'avoit point eu d'abord répugnance à cet engagement ; mais, continua-t'elle, j'ai bien changé de sentimens depuis deux heures, la charmante Camille me rend odieux tout ce qui n'est point elle ; & je sens qu'Orphise me fera mourir, si elle me contraint à un Hymen qui doit m'éloigner d'elle pour jamais. Comment ! s'écria Camille, quitteriez-vous ce Pays par ce mariage ? Sans doute, répondit Alphonsine ; celui qu'elle me destine est obligé de rester en Province, & par conséquent j'y serois contrainte aussi ; & je vous conjure, lui dit-elle, en se mettant à ses genoux, & en lui baisant les mains, de détourner Orphise d'un dessein.

qui eſt ſi contraire à l'extrême tendreſſe que je ſens pour vous.

Camille la releva, l'embraſſa cent fois, & l'aſſura qu'elle n'y épargneroit rien, y étant auſſi intereſſée qu'elle. Je vous avouë que tous ces diſcours m'étonnoient, & me mettoient hors de moi. Orphiſe nous vint rejoindre ſur le ſoir, & trouva encore les deux nouvelles amies dans l'enthouſiaſme de leur tendreſſe : & après être reſtée quelque tems avec nous, elle nous pria d'aller ſouper chez elle ; nous y conſentîmes avec plaiſir. Dans l'intervalle qu'il y avoit pour ſe mettre à table, Orphiſe commanda à ſa fille de prendre une Baſſe de viole ; elle le fit. On ne fut jamais plus ſurpris que nous le fûmes Camille & moi, d'entendre chanter Alphonſine en s'accompagnant avec une grace & une netteté merveilleuſe.

Elle ne chanta que des airs extrêmement tendres, & ſes yeux &

toutes ſes actions exprimoient ſi parfaitement ce qu'elle diſoit, que Camille en fut preſque ſaiſie, & ſentit pour la premiere fois de ſa vie, que s'il y avoit eu un homme du mérite d'Alphonſine, ſon cœur n'auroit pas conſervé ſi longtems ſa liberté. Orphiſe étoit fortement attentive au langage muet qui ſe faiſoit entre Camille & ſa fille, & je l'étois à toutes les actions d'Orphiſe, cherchant à y démêler ce que je ne pouvois comprendre.

Les deux amies étoient ſi occupées d'elles-mêmes qu'elles ne s'appercevoient pas de notre attention, & qu'il ſembloit qu'elles ſe crûſſent ſeules dans l'Univers. Enfin laſſe de mes obſervations, je réſolus de prendre ma part du plaiſir que nous procuroient les talens d'Alphonſine, remettant à m'éclaircir dans un autre tems. Je lui donnai les louanges qu'elle méritoit : & Camille croyant que les paroles n'étoient

pas assez fortes pour exprimer ce qu'elle lui avoit inspiré, les accompagnoit des caresses les plus tendres, auxquelles la belle Alphonsine répondoit avec des transports de reconnoissance qui me firent croire malgré moi qu'elle n'imiteroit pas la vertu de sa mere.

On se mit à table ; Alphonsine rendit le repas des plus agréables par la vivacité de son esprit, & par mille choses fines & délicates qu'elle dit à Camille. Orphise lui marqua plusieurs fois la joye qu'elle avoit de voir l'amitié qu'elle prenoit pour sa fille. Camille saisit cette occasion pour lui parler du peu de goût qu'Alphonsine paroissoit avoir pour l'hymen qu'elle lui préparoit, & lui fit sentir agréablement qu'il étoit bien inutile de les engager à s'aimer l'une & l'autre si elle avoit dessein de les séparer.

Orphise reçut ce petit reproche avec plaisir. Alphonsine, lui dit-

elle, m'eſt trop chere pour la contraindre, ma parole n'eſt point donnée, ce n'eſt qu'une idée qui m'étoit venuë en cas qu'elle y conſentît; & elle me doit la juſtice de croire que je n'uſerai jamais de mon autorité pour la marier, puiſque je ne l'ai ſeulement pas voulu gêner ſur la ſimple amitié. Et pour vous prouver cette vérité, je vous avouërai ingenuëment que lorſqu'elle arriva je lui déclarai que ne pouvant entierement me charger de ſa conduite, j'avois réſolu de la mettre près de vous; & comme elle me parut affligée de mon deſſein, je lui peignis avec ſoin l'agrément qu'elle auroit avec vous deux, & la priai de ſe conformer quelques jours à ma volonté, & que je lui promettois de ne la point contraindre, ſi elle éroit aſſez déraiſonnable pour ne ſe pas plaire avec des perſonnes ſi dignes d'être aimées. Il n'eſt pas neceſſaire qu'el-

le m'assure de m'obéir, puisque je vois que son cœur est pris, & que la belle Camille lui est peut-être dès à present plus chere que moi.

Alphonsine rougit un peu à ce discours, & prenant les mains d'Orphise : Je vous proteste, lui dit-elle, Madame, qu'il n'y a rien dans le monde qui puisse jamais me détourner du respect & de la tendresse que je vous dois ; mais je ne puis nier que l'incomparable Camille a pris sur mon ame un empire absolu, & que je l'aime dès ce jour, aussi parfaitement que s'il y avoit plusieurs années que j'eusse le bonheur de la connoître. Orphise sourit, & regardant Camille, lui demanda si sa fille avoit fait sur elle la même impression. Elle n'hésita point à l'en assurer, & la soirée s'étant passée en mutuelles protestations, nous prîmes congé d'Alphonsine & d'Orphise, qui ne voulut pas permettre qu'elle prît un appartement dans

notre maiſon, craignant, diſoit-elle, de nous cauſer trop d'incommodité, mais qu'elle ne paſſeroit point de jours ſans être avec nous. Alphonſine & Camille ſe ſéparerent avec regret; & lorſque je me vis en liberté avec elle : Ce n'étoit qu'à moi, lui dis-je en badinant, à craindre la vûë d'Alphonſine, car je vois qu'elle m'enleve abſolument votre cœur.

Ma chere Florinde, me répondit Camille en m'embraſſant, je ne puis blâmer le reproche que vous me faites; je ſens que je ſuis confuſe du progrès que cette Etrangere a fait ſur mon ame en un ſeul jour; je ne ſai quel charme m'attire vers elle; un mouvement ſecret dont je n'ai pas été maîtreſſe, me l'a fait aimer auſſi-tôt que je l'ai vûë; ſes diſcours, ſes qualités m'ont ſéduite, & je ne ſai que penſer du chagrin que je ſens en ce moment de n'être plus avec elle. Du moins, ajouta-

t-elle en soûriant un peu, ma sincerité doit avoir quelque mérite près de vous : je ne cesserai jamais de vous aimer ; mais je sens que j'aime Alphonsine au-delà de toute expression. Je ne voulus pas pousser plus loin cet entretien, trouvant Camille véritablement changée : je l'assurai seulement que tout ce qu'elle aimeroit me seroit cher, & que je ne serois jamais jalouse de ce qui pourroit lui faire plaisir.

Nous nous retirâmes, & nous passâmes la nuit bien differemment, du moins à ce que j'en pûs juger, par ce que Camille m'envoya dire dès le matin. Elle me fit prier de passer dans sa chambre, j'y fus. Elle ne me vit pas plutôt, que me faisant asseoir sur son lit : qui croiroit, ma chere Florinde, me dit-elle, que l'amitié eût besoin d'une Confidente ? cependant cela est très-certain ; je ne me sens pas la hardiesse de dire à Alphonsine

tout ce qui s'eſt paſſé dans mon eſprit cette nuit, & je ne puis me diſpenſer de ſoulager mon cœur en vous le diſant ; l'image de cette Fille ne m'a pas quittée un ſeul inſtant ; tous ſes diſcours & toutes ſes actions m'ont été preſentes ; je me ſuis repeté cent fois les aſſurances qu'elle m'a données de ſa tendreſſe, je n'y ai réfléchi qu'avec un plaiſir extrême ; & mon imagination trop prompte à me tourmenter, m'a repreſenté avec la plus vive douleur, la ſeule idée de n'en être plus aimée. S'eſt-il jamais rien vû de pareil, ma chere Florinde ? & ſe peut-il que l'on puiſſe aimer une femme d'une façon ſi extraordinaire ? Ha ! continua-t'elle en ſoupirant, ſi cela eſt ainſi, que je dois me trouver heureuſe de n'avoir jamais connu l'amour, puiſqu'il doit être encore bien plus dangereux !

Ce que vous m'apprenez, lui dis-je, étrangement ſurpriſe, ne me

prouve point que vous ſoyiez heureuſe de n'avoir rien aimé ; au contraire ſi votre cœur eût été ſenſible, il ſe ſeroit garanti de l'état où il ſe trouve preſentement, & une fille n'eût point excité en lui tous les mouvemens que l'homme du monde le plus aimable pourroit à peine inſpirer. Ne vous y trompez pas, ma chere Camille, la ſimple amitié ne s'exprime point ainſi, & vous me paroiſſez dans un deſordre qui me fait trembler. Comment, reprit-elle avec effroi, vous me croyez donc amoureuſe d'une fille ? Je ne puis ni ne veux nommer amour ce que vous ſentez, lui répondis-je ; mais il n'eſt pas en mon pouvoir de vous cacher que cela paſſe les bornes de l'amitié.

Que me faites-vous enviſager, interrompit-elle ? ſi vous ſaviez tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur en ce moment, vous auriez pitié de moi. Comme elle finiſſoit ces

mots, on annonça Alphonſine plus belle & plus brillante qu'elle ne l'étoit la veille. Camille ne la put voir ſans une émotion qui parut ſur ſon viſage d'une maniere à la changer ſi fort, qu'Alphonſine la crut malade. Qu'avez-vous, ma chere Camille, lui dit-elle en l'embraſſant? ſerois-je aſſez malheureuſe pour qu'il vous fût arrivé quelque accident, ou pour que ma vûë vous eût déplû?

Non, charmante Alphonſine, lui répondit-elle, votre preſence a mille charmes pour moi, & peut ſeule rétablir dans mon cœur la tranquillité que votre abſence en a bannie pendant la nuit. Vous avez tort, lui dis-je alors, de vous faire trop aimer, Camille n'a ſongé qu'à vous, & l'amitié qu'elle ſent pour vous, a trouvé le moyen de troubler un repos que l'amour avoit reſpecté.

Je vous jure, aimable Florinde,

me dit Alphonſine, avec un ſérieux qui marquoit la ſincerité de ſes paroles, que je ſacrifierois ma vie avec joye pour le repos de Camille ; mais ſi la conformité de nos ſentimens pouvoit la ſatisfaire, elle auroit tout ſujet d'être contente. Oui, ma chere Camille, continua-t-elle, avec une action toute paſſionnée, je n'ai pas fermé l'œil, vos appas ne m'ont point abandonnée, j'ai paſſé la nuit à vous aſſurer de ma tendreſſe extrême, & à me plaindre de ce que l'habit que je porte me défend d'exprimer ce que je ſens par des termes qui y conviendroient mieux. Cette amitié eſt à un tel degré, que je tremble que la vôtre ne ſoit pas égale ; je crains que quelqu'un ne m'enleve votre cœur, je crains juſques aux nœuds les plus ſacrez. Je viens d'obtenir d'Orphiſe qu'elle ne ſongera plus à me marier : ſi vous m'aimez, ma chere Camille, autant que je vous aime,

jurez-moi que vous ne formerez jamais de liens qui puiſſent nous ſéparer. Je vous le promets, lui dit Camille, en lui prenant la main ; j'abandonnerois toute la terre pour ne jamais quitter ma chere Alphonſine.

Je vous avouë, belle Uranie, que ces proteſtations de part & d'autre, me cauſoient une ſurpriſe dont je ne revenois point; je croyois rêver, & jamais il ne me vint en penſée que tout ce que je voyois, pût devenir un jour une choſe des plus ſérieuſes. Enfin ſans vous fatiguer davantage des entretiens de ces deux ſurprenantes perſonnes, il ſuffit de vous dire qu'elles ſe jurerent la même fidelité qu'auroient pû faire deux Amans bien paſſionnez. Nous paſſâmes enſemble la journée entiere ; Camille voulut retenir Alphonſine pendant la nuit ; mais elle ne put l'y faire reſoudre, dans la crainte, diſoit-elle, d'offen-

ſer Orphiſe, qui le lui avoit expreſſément défendu. Chacun ſe retira chez ſoi. Camille n'eut pas un ſommeil plus tranquille : l'impatience de revoir Alphonſine la fit lever beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, & m'ayant prié de l'accompagner, nous fûmes chez Orphiſe. Nous la trouvâmes à ſa toilette, qui nous dit qu'elle auroit envoyé nous avertir d'une partie de plaiſir que ſa fille avoit imaginée. J'ai, continua-t-elle, une Terre auprès de Fontainebleau, Alphonſine m'a engagée de vous y mener paſſer huit jours, quoique la ſaiſon ne ſoit pas des plus belles : comme c'eſt celle des Vendanges, elle autoriſe notre voyage.

Camille charmée d'imaginer qu'elle ne ceſſeroit point d'être avec Alphonſine, ne balança pas un moment. Cette dangereuſe Amie qu'on avoit avertie de notre arrivée, parut dans le moment. Après qu'elle

qu'elle m'eut fait honnêteté, elle courut à Camille avec un empreſſement qui partoit du cœur ; elle apprit avec joye que nous voulions bien aller à la Terre d'Orphiſe. On ordonna ce qu'il falloit pour ce petit voyage, & lorſque tout fut prêt, nous montâmes dans le Carroſſe d'Orphiſe. Il eſt inutile de vous repeter ce qui ſe dit pendant le chemin. Alphonſine & Camille ne ſe contraignant pas, ne ceſſerent point de parler de leur tendreſſe. Tout ce qui me deſeſperoit, c'étoit de voir Orphiſe qui n'y faiſoit pas la moindre attention, & qui m'entretenoit de choſes indifferentes, tandis qu'il s'en paſſoit d'auſſi intereſſantes devant ſes yeux. Nous arrivâmes aſſez tard, & la façon dont nous fûmes reçûës, me fit bien juger que les ordres d'Orphiſe avoient devancé notre arrivée.

Comme la nuit étoit avancée, on ſe mit à table en arrivant. Or-

phiſe nous régala avec une nobleſſe ſans égale, & j'aurois goûté un plaiſir parfait, ſans l'inquietude que me donnoit l'ardeur de l'amitié d'Alphonſine & de Camille. Et comme il ſemble que la campagne donne plus de liberté, je réſolus d'en profiter pour engager Orphiſe à faire plus d'attention à une choſe qui me paroiſſoit des plus dangereuſes. Lorſqu'il fut queſtion de s'aller coucher, Orphiſe nous conduiſit, Camille & moi dans le même appartement, & ſe retira dans le ſien, à côté duquel étoit celui d'Alphonſine. Je remarquai que cette cérémonie faiſoit de la peine à Camille; mais je ne lui en témoignai rien, bien déterminée à parler à Orphiſe auſſi-tôt que l'occaſion me paroîtroit favorable.

Camille paſſa la nuit dans une agitation continuelle, & quand elle auroit voulu cacher le trouble de ſon ame, ſes ſoupirs réïterez ne

l'auroient que trop découverte. La pitié s'empara de la mienne, & je souffrois par compassion la moitié de ses maux. L'heure de se lever étant venuë, Orphise & la belle Alphonsine entrerent dans notre appartement, & nous proposerent d'aller nous promener dans la forêt que Camille n'avoit jamais vûë. Elle étoit dans une si grande mélancolie, que cherchant dans la nouveauté des objets de quoi se dissiper, elle ne se fit pas prier pour partir. Nous montâmes toutes quatre dans une Caleche d'Orphise, qu'Alphonsine menoit elle-même avec une grace admirable; car il faut convenir que la Nature sembloit l'avoir formée exprès pour plaire. Lorsque nous fûmes assez avancées dans la forêt, nous mîmes pied à terre; & le hazard paroissant me seconder dans mon dessein, Orphise me prit sous le bras, laissant Alphonsine donner le sien à

Camille; comme leur converſation avoit une vivacité que celle d'Orphiſe & la mienne ne pouvoit avoir, elles marchoient auſſi beaucoup plus vîte; ce qui les éloigna de nous aſſez conſiderablement pour ne les pouvoir atteindre ſans doubler le pas.

Je pris cette occaſion, & regardant Orphiſe attentivement : Je vous connois ſi vertueuſe, lui dis-je, que je ne ſaurois douter que la ſeule pureté de votre cœur ne ſoit cauſe du peu d'attention que vous faites aux actions de Camille & d'Alphonſine; mais, ſage Orphiſe, vous ſavez mieux que moi, qu'il ne ſuffit pas d'avoir de la vertu, & qu'il eſt eſſentiel de l'inſpirer encore à ceux dont la conduite nous eſt commiſe.

Comment ! me répondit-elle, Alphonſine a-t-elle fait quelque action qui vous ait déplû?

Alphonſine, lui répondis-je, ne

fait rien qui me déplaiſe, que Camille n'en ſoit de moitié. Cette fille m'eſt chere par le ſang & l'amitié; je lui ai toujours vû une ſageſſe qui ſans être affectée, n'a jamais ceſſé d'être ſolide; cependant je ne puis vous cacher que depuis l'arrivée d'Alphonſine, cette ſageſſe eſt bien alterée; j'entends des diſcours qui m'alarment; je vois un empreſſement qui me trouble, & je trouve enfin tous les traits de la paſſion la plus ardente ſous le voile de l'amitié. Je vous avouë que cela me fait trembler, & je crois qu'il eſt de votre prudence, vertueuſe Orphiſe, de moderer la vivacité des ſentimens d'Alphonſine, pour obliger Camille d'en prendre de plus raiſonnables. Comme je parlois avec un ſérieux que m'inſpiroit la matiere que je traitois, je ne prenois pas garde aux mouvemens du viſage d'Orphiſe; mais lorſque j'eus ceſſé de parler, y ayant attaché

mes yeux, j'y vis une joye répandue qui me déconcerta : elle n'y put tenir, & s'éclatant de rire, elle alloit me répondre, lorſqu'elle en fut détournée par des cris perçans, qui nous faiſant tourner du côté d'où ils partoient, nous rendirent témoins du plus effroyable ſpectacle qu'on eût jamais vû. Nous apperçûmes Alphonſine aux priſes avec un Sanglier des plus terribles, & Camille tombée aux pieds d'un arbre, qui faiſoit des cris dont toute la forêt retentiſſoit.

Que devins-je à cette vûë ! mais quel fut mon étonnement aux violens tranſports de douleur & d'effroi, que fit éclater Orphiſe. Mon fils ! s'écria-t'elle, Alphonſe ! mon cher Alphonſe ! Elle n'en put dire davantage ; ſon ſaiſiſſement la fit tomber évanouie dans mes bras. Ce peu de paroles me déſillerent les yeux, & malgré mon trouble, j'entrevis tout le myſtere de l'intrigue ;

& prenant un nouvel interêt aux jours de la fauſſe Alphonſine, j'appellai à haute voix tous les gens d'Orphiſe au ſecours du véritable Alphonſe.

Mais il n'en fut pas beſoin, & malgré l'embarras que devoit lui cauſer un habit ſi peu propre à ce combat, ſon bras armé d'une longue baïonnette qu'il cachoit à nos yeux, il ſe défit d'un ennemi ſi dangereux : & conſervant ſa prudence dans un combat auſſi inégal, il défendit aux ſiens de s'approcher, jugeant qu'ils ne feroient qu'irriter le Sanglier, & je les vis cent fois l'un & l'autre corps à corps renverſez & relevez : Alponſe évitant avec adreſſe la rencontre des deffenſes de ce furieux animal ; & le Sanglier cherchant à s'en ſervir utilement. Il étoit déja percé de pluſieurs coups ; mais la vaillante Alphonſine prit ſi bien ſon tems, que lui enfonçant ſa baïonnetre au

défaut de l'épaule jusques au poignet, elle le fit tomber mort sur la place.

Orphise qui avoit repris ses sens sur la fin du combat, s'approcha d'Alphonse, tandis que je courus à Camille, qui dans la force de son effroi, avoit gardé assez de jugement pour être terriblement surprise de tout ce qu'elle avoit vû faire à Alphonsine. Elle commençoit à pénétrer le secret d'Orphise, lorsqu'elle en fut entierement éclaircie, quand elle m'entendit lui dire de venir remercier son vaillant Liberateur. La joye, la crainte & la pudeur, firent alors un combat singulier dans son cœur. Quoi! me dit-elle, en s'appuyant sur moi, ma chere Florinde, Alphonsine est un homme, & c'est l'amour qui trouble mon repos: Ah c'est une trahison! Elle n'eut pas le tems d'achever, Orphise étant trop proche de nous. Pardonnez-la-moi cette trahison,

trahiſon, dit-elle à Camille, en l'embraſſant, je vous aime comme ma fille; je ſouhaitois que vous la puiſſiez devenir, & votre répugnance pour les nœuds dont il falloit vous lier pour l'être, m'a forcée à ce ſtratagême pour y parvenir.

Pendant qu'elle parloit, Alphonſe s'étoit mis à genoux, & ſembloit par cette action reſpectueuſe & ſoumiſe, demander grace à Camille, de la tromperie qu'il lui avoit faite. Ce n'étoit plus cette fille vive & hardie, qui trouvoit ſi facilement des expreſſions pour exagerer ſa tendreſſe.

Ce n'étoit pas non plus cet homme animé, furieux, qui venoit de triompher d'un Animal feroce & formidable; c'étoit un Amant poſſedé de la crainte d'avoir offenſé l'objet de ſon amour.

Pour moi, Madame, s'écria-t-il, j'attends mon Arrêt, & je le ſubirai ſans murmurer. Je ſuis per-

ſuadé que la tendreſſe que vous aviez pour Alphonſine va s'évanoüir à la vuë d'Alphonſe. Ainſi je ne demande point un pardon qui me deviendroit inutile, ſi vous ne me l'accordiez qu'en ceſſant de m'aimer. Mais ſi votre colere vous laiſſe aſſez de ſang froid pour examiner ma conduite, vous devez vous ſouvenir, adorable Camille, qu'Alphonſine n'eſt jamais ſortie du reſpect que vous devoit l'amoureux Alphonſe.

Je ne veux me ſouvenir de rien, lui répondit-elle, en rougiſſant, que de vous avoir vû expoſer votre vie pour garantir la mienne. Ce ſervice eſt trop grand pour ne pas effacer ce qui pourroit me déplaire dans cette avanture; & le motif qui a contraint Orphiſe à me tromper, me fait aſſez d'honneur pour m'obliger à lui pardonner. A ces mots, elle lui tendit la main, & lui ordonnant de ſe lever: C'eſt ici,

me dit-elle, une affaire d'Etoile, & vous voyez que je me rends de bonne grace à la force de mon ascendant.

Il ne m'eſt pas poſſible de vous exprimer la joye d'Alphonſe, d'Orphiſe & la mienne. Cette tendre Mere embraſſa cent fois Camille; & comme Alphonſe n'étoit pas trop en état de reſter en ce lieu, ſes habits étant déchirés & tout enſanglantés, ayant lui-même quelques legeres bleſſures, nous remontâmes en Calêche pour nous rendre au Château d'Orphiſe. Pendant le chemin, elle nous inſtruiſit qu'ayant pris une forte eſtime pour Camille, & ſçachant qu'Alphonſe devoit arriver, elle avoit formé le deſſein de les unir enſemble; mais que nos converſations ſur la crainte que donnoit à Camille l'ombre d'un attachement, l'avoient empêchée de s'en ouvrir avec elle; qu'elle étoit dans l'embarras de ſavoir comment

elle s'y perndroit, lorſqu'elle reçu une Lettre d'Alphonſe, qui lui apprenoit qu'il étoit arrivé à la Terre où nous étions alors, & qu'il ſe rendroit près d'elle le lendemain, qu'elle n'avoit point héſité à le prévenir, qu'elle étoit allée le joindre, & qu'après les premiers tranſports que la joye de ſe revoir après ſix ans d'abſence, leur avoit inſpirée, elle avoit voulu ſonder ſon cœur, & que l'ayant trouvé libre, elle lui avoit parlé de Camille d'une façon à lui donner beaucoup d'envie de la connoître : Que là-deſſus il lui étoit venu en penſée de faire paſſer Alphonſe pour ſa fille ; qu'il avoit long-tems combattu cette idée, dans la crainte que Camille ne s'en offenſât, lorſque cela viendroit à ſe découvrir, d'autant plus qu'un homme ne pouvoit continuer long-tems un ſemblable perſonnage ; mais qu'ayant combattu ces raiſons, & excité en lui le deſir de vaincre

l'insensibilité de Camille, il s'étoit laissé conduire, & avoit consenti au déguisement ; à condition qu'il y fût assez bien pour n'être point connu, & qu'il ne durât que peu de jours.

J'acquiesçai à tout, continua Orphise, & comme Alphonse a les cheveux parfaitement beaux & le teint extrêmement uni, je ne doutai point que, n'ayant que vingt-trois ans, il ne parût une très-belle fille. J'en fis l'épreuve à l'instant, & l'ayant instruit de toutes nos façons, j'en fus si contente, que je me proposai un divertissement complet. Je ne voulus point en instruire Florinde, dans la crainte qu'elle ne pût le cacher à Camille ; & ne voulant rien hazarder, en cas qu'Alphonse & elle ne se convinssent pas ; mais mon dessein a eu une réussite des plus heureuses. Alphonse fut charmé de Camille dès la premiere vûë, & me jura, lorsqu'il fut avec moi,

qu'il feroit ſon bonheur de paſſer ſa vie avec elle, s'il pouvoit s'en faire aimer. Je remarquai que la ſympathie emportoit le cœur de Camille vers mon Fils: je le priai de continuer ſon perſonnage, & de rendre l'amitié ſi forte, que l'amour n'eût qu'un pas à faire, lui promettant de finir cette intrigue, auſſi-tôt que je le croirois aimé. Il eſt naturellement honnête homme, & il me faiſoit trop voir de reſpect pour Camille, pour me donner lieu de rien craindre de ſon indiſcretion.

Le monde, mon âge & mon experience, m'ayant donné aſſez de connoiſſance pour démêler les ſentimens de Camille, j'ai cru qu'il étoit tems d'achever mon ouvrage; & c'eſt dans le deſſein de le conduire à ſa perfection, que je vous avois engagées à venir ici; & mon intention étoit de me déclarer à Florinde dans la promenade de la Fo-

rêt. Elle a commencé la converſation d'une façon ſi grave, que je n'ai pû m'empêcher d'en rire; & j'allois la tirer d'erreur, lorſque le peril d'Alphonſe m'a tout fait oublier.

Le hazard, lui dis-je alors, vous a ſervi peut-être mieux que vous n'auriez fait vous-même, Alphonſe ne pouvant ſe faire connoître plus favorablement qu'en ſauvant la vie à Camille. Elle nous apprit enſuite qu'ayant voulu pénétrer dans un endroit de la Forêt aſſez épais, il en étoit ſorti un Sanglier d'une taille monſtrueuſe, pourſuivi & bleſſé par des Chaſſeurs, qui d'abord avoit pris ſa courſe vers elle; mais qu'Alphonſine s'étant jettée entre eux deux avec un courage qui l'avoit ſurpriſe, elle lui avoit donné le tems d'échaper à la fureur de cet animal, en s'y expoſant elle-même; que malgré ſa frayeur elle n'avoit pû ſe réſoudre à fuir, le pe-

ril d'Alphonſine l'intereſſant trop fortement pour l'abandonner ; qu'elle avoit fait retentir ſes cris pour appeller du ſecours ; mais que ſon étonnement & ſa frayeur avoient redoublé, en voyant Alphonſine combattre le Sanglier une baïonnette à la main avec l'intrepidité d'un Heros ; qu'elle avoit fait mille réflexions en un moment qui s'étoient toutes raſſemblées dans la crainte de voir périr dans Alphonſine un brave défenſeur, ou une amie ſi ſecourable. Ce fut avec de tels diſcours que nous arrivâmes au Château. Alphonſe fut changer d'habit, & ſe faire panſer de quelques legeres bleſſures. Pendant ſon abſence Orphiſe prioit Camille avec tendreſſe de ne changer de ſentimens pour ſon fils, que pour en augmenter l'ardeur ; ne ſouhaitant rien plus fortement que d'attacher Alphonſe par des nœuds qui lui donnaſſent la ſatisfaction de ne le

plus voir éloigné d'elle. Camille avoit trop aimé Alphonſine pour refuſer ſon cœur & ſa foi au vaillant Alphonſe. Elle engagea l'un & l'autre, & aſſura Orphiſe que l'hymen ſuivroit l'amour & la reconnoiſſance, lorſqu'elle le jugeroit à propos; voulant déſormais l'aimer & lui obéir comme à une mere qui lui étoit extrêmement chere. Alphonſe nous étant revenu joindre dans un habit plus convenable, nous parut mille fois plus aimable que la belle Alphonſine. Il n'aborda Camille qu'en tremblant, & cette charmante fille reprenant ſon humeur naturelle par le contentement de ſon cœur, remit ſi bien le calme dans celui d'Alphonſe, qu'il ne trouvoit point de termes pour exprimer ſon bonheur & ſon amour.

La joye que cette avanture nous avoit inſpirée, nous fit paſſer huit jours dans un plaiſir continuel, qui

donnerent le tems à Camille de connoître par elle-même qu'un amour tendre & délicat, qu'on peut faire ſuivre d'un hymen heureux, eſt mille fois préferable aux fades douceurs d'une liberté qui n'en a ſouvent que l'apparence.

Nous revînmes à Paris dans l'intention de terminer cette union; lorſqu'en arrivant, Orphiſe apprit que le Tuteur de ſes enfans étoit à l'extrêmité; & comme il eſt dans le fond du Poitou, & que le détail de tous leurs biens étoit entre ſes mains, dont la plus grande partie eſt dans cette Province, Alphonſe fut obligé de partir pour y aller mettre ordre; la délicateſſe d'Orphiſe ne voulant pas faire de mariage, que Camille ne fût aſſûrée du bien que devoit avoir Alphonſe.

L'Amour de ces deux Amans ſe ſeroit très-bien paſſé de cette formalité; mais Camille ne voulut pas

s'y oppoſer par modeſtie, & Alphonſe fut obligé de ſe conformer à ſa volonté. Comme nous ſavions qu'il ne pouvoit être de retour qu'à la fin du Printems, nous n'avons pas voulu nous priver du plaiſir de vous ſuivre ici ; le deſſein de Camille n'étant nullement de vous faire un myſtere de ce qui lui étoit arrivé. La liberté que vous nous avez donnée de permettre à nos amis de nous venir trouver chez vous, nous engagea à prier Orphiſe de s'y rendre auſſi-tôt qu'elle auroit des nouvelles d'Alphonſe.

Notre bonheur ayant voulu qu'elle connût Celimene, elle a pris cette occaſion de venir admirer la divine Uranie, dont le mérite lui eſt parfaitement connu ; mais nous n'eſperions pas Camille & moi qu'elle nous ramenât ſi-tôt Alphonſe ; & c'eſt avec bien du plaiſir que nous vous avons vû prendre pour lui toute l'eſtime qu'il merite.

Je vous assûre, dit Uranie, voyant que Florinde avoit fini, que cette avanture est des plus singulieres, & qu'elle m'a doublement interessée par ses circonstances, & par l'amitié que j'ai pour Camille.

Il faut convenir, ajouta Thelamon, que Florinde nous l'a contée de façon à exciter notre attachement. Ce que je trouve, dit Orophane, en riant, c'est l'adresse qu'elle a de nous faire passer les endroits scabreux qu'elle raconte : elle a si bien mêlé ses réflexions & son inquietude avec la tendresse que Camille paroissoît avoir pour Alphonsine, qu'elle en a adouci tout ce qu'on auroit pû y trouver de trop fort. Je ne m'y suis point trompée, dit Felicie, & malgré l'art de Florinde, j'ai reconnu Alphonse dans Alphonsine. Et moi aussi, interrompit Julie ; mais ce qui me l'a fait juger avec plus de sureté, ce sont les sentimens du cœur de

Camille. Voilà, interrompit Orsame, un jugement bien favorable pour les hommes, puisqu'il suppose, ma chere Julie, qu'eux seuls peuvent l'inspirer. Il est vrai, répondit-elle en rougissant, que j'ai jugé selon les loix de la nature, & que je crois que nous ne pouvons sentir de certains mouvemens que pour les sujets que le Ciel a formés pour nous.

Sans doute, répondit Felicie, & Camille n'auroit point eu ces transports, ces inquietudes & cette tendresse extrême, si Alphonse eût été veritablement fille. C'est-à-dire, reprit Orophane, qu'elle l'a aimé par inspiration. Cela peut être, répondit Thelamon; mais il est certain qu'il y a une sympathie beaucoup plus vive dans les sexes opposés, qu'elle ne l'est dans son semblable; & que quelque amitié qui nous lie avec eux, elle n'approche en nulle façon de l'ardeur que nous inspirent les autres.

Comme il achevoit ces mots, Celimene, Orphiſe, Camille, & l'aimable Alphonſe entrerent dans le Cabinet. Toute la Compagnie s'empreſſa à leur matquer le plaiſir qu'elle avoit reſſenti au recit de Florinde. Camille eſſuya encore quelques railleries, auſquelles elle répondit avec ſon eſprit ordinaire. Les hommes embraſſerent Alphonſe, & le prierent d'avoir pour eux autant d'amitié qu'ils en avoient reſſenti pour lui à ſon abord. Tous ces complimens achevés, on s'aſſit, & Orphiſe ouvrit la converſation par la ſatisfaction qu'elle goûtoit de connoître Thelamon & Uranie. Enſuite elle les conjura de ſuivre leur charmante inſtitution ſans contrainte; & quoique je n'aye pas tout l'eſprit néceſſaire dans votre ſavante ſocieté, ajouta-t-elle, j'en ai aſſez pout m'y plaire infiniment.

Pour moi, dit Alphonſe, je ſuis très-perſuadé que quelques recher-

ches que j'aye faites dans mes voyages, j'apprendrai en ce beau lieu quantité de choſes que j'ignore. Du moins, dit Orophane, ce pays-ci vous a déja inſtruit d'une nouveauté, puiſque vous y avez appris à aimer, & que vous n'en avez rien ſçû dans les climats differens que vous avez parcourus.

Je croi, dit Camille, qui vouloit rompre la ſuite du diſcours d'Orophane, que le plaiſir le plus parfait qu'on reſſent dans les voyages qu'on entreprend, eſt celui de connoître les genies differens de chaque Nation, de démêler les intrigues des Cours, & d'en ſavoir le fort & le foible. Il faudroit, répondit Orphiſe, pour être inſtruit de cette façon, avoir des emplois qui conduiſent dans le Cabinet des Princes ou des Miniſtres; & pour lors la curioſité peut devenir dangereuſe, & les obſervations criminelles, puiſqu'on eſt obligé dans

ces sortes de postes de tout voir, d'obéir, & de se taire.

Il est vrai, reprit Orsame, que les Emplois sont délicats, puisqu'il est très-difficile de les exercer sans se mêler de beaucoup d'affaires; & que celles qui nous engagent à traiter avec des Souverains, sont souvent épineuses. Le plus grand malheur qui puisse arriver à un Particulier, ajoûta Thelamon, est, selon moi, de se trouver entre deux Puissances : car il arrive ordinairement qu'elles s'accommodent aux dépens de l'inferieur, & qu'il devient la victime de l'une ou de l'autre. L'Histoire du Connétable de Saint Pol sous Louis XI. & du Duc de Bourgogne, en est un exemple. Celle de l'Evêque de Castro en est un récent, répondit Alphonse, puisqu'elle est arrivée sous le Pontificat d'Innocent X. Ranuce II. du nom, Duc de Parme, & qui a passé pour le Prince le plus brave du siecle

cle préced ent, ayant appris qu'Innocent X. vouloit donner pour Evêque à ſa Ville de Caſtro, un Moine dont ce Duc n'avoit pas de favorables informations, fit prier ſa Sainteté de ne le lui point envoyer. Mais le Pape prenant cette priere pour un affront, & un préjudice qu'on vouloit faire à ſon autorité abſoluë de Souverain du Fief, croyant d'ailleurs ne lui devoir aucun égard, perſiſta dans la réſolution d'envoyer l'Evêque. Cependant le Moine informé que ſa perſonne n'étoit pas agréable au Duc, & prévoyant qu'il n'auroit que des chagrins dans une Ville qui lui appartenoit, ſupplia fort inſtamment le Pape de le diſpenſer d'accepter cet Evêché.

Mais Innocent qui s'imaginoit qu'il y alloit de ſon honneur d'effectuer ſa premiere diſpoſition, le fit ſacrer Evêque, & le força d'aller prendre poſſeſſion de ſon Egliſe;

en l'assurant d'une si forte protection, qu'il n'auroit rien à craindre du Duc, ni de personne. Il fallut obéir, & ce nouveau Prélat, en prenant congé du Pape, lui dit, les larmes aux yeux, que sa Sainteté l'envoyoit à la mort. Le Pape s'efforça de le rassurer par les promesses réïterées d'une protection, qui en effet ne lui servit de rien, puisqu'il fut assassiné en allant prendre possession de son Evêché, & le Pape mis en passe d'user des marques les plus pressantes de son ressentiment.

On ne pouvoit pourtant pas convaincre le Duc de ce meurtre, qui fut fait avec des précautions qui n'en laissoient point connoître l'Auteur. Mais le Pape le mit sans hésiter sur le compte du Duc; & sans l'avoir convaincu, en execration du méfait, non-seulement transfera l'Evêché de Castro à Aquapendente, mais il fit absolument démolir

la Ville, & poſer au lieu où elle avoit été, une Piramide, avec cette inſcription,

Qui, fù Caſtro,

& le Duc entierement déchu de cette Principauté, qui fut dans la ſuite réunie au Domaine de la Chambre Apoſtolique, ſans que les Deſcendans de Ranuce y ayent pû rentrer.

Il me paroît, dit Uranie, que le Conſeil du Pape fut un peu vîte dans une affaire de cette importance, le Duc de Parme n'étant pas convaincu ; & l'on n'a jamais condamné un homme, même dans les affaires civiles, ſans l'avoir oüi dans ſes défenſes ; à plus forte raiſon un Prince illuſtre, arriere petit-fils de ce fameux Héros Alexandre Farneſe, dont les exploits ont été tant chantés à Rome, & qui a merité de pluſieurs Papes les titres les plus glorieux. Cela me feroit croire, repartit Thelamon, que l'interêt, ou

le reſſentiment que l'on conſervoit à Rome contre la memoire du pere de Ranuce II. à cauſe du démêlé qu'il avoit eu avec les Barberins, neveux d'Urbain VIII. y avoient beaucoup de part. L'Hiſtoire en eſt aſſez curieuſe, & vous en fera juger.

Le Duc Odoart étant allé dans ſon Duché de Caſtro, les Barberins qui avoient en vûë de le faire entrer dans leur alliance, lui firent inſinuer, qu'étant ſi près de Rome, il lui ſeroit en quelque façon méſéant de retourner en Lombardie ſans avoir vû le Pape, qui de ſon côté ſe feroit un plaiſir extrême de lui marquer ſa bienveillance. Mais le Duc qui prévoyoit qu'il pourroit y avoir quelques brouilleries entre lui & le Préfet, neveu du Saint ere, par rapport au cérémonial, témoigna qu'il étoit prêt à faire ce qu'on ſouhaitoit, & d'aller à Rome, pourvû que le Préfet en fût abſent end ant le ſéjour qu'il y ſeroit,

afin d'éviter les déſagrémens reciproques qu'ils pourroient recevoir à l'occaſion des viſites. On le lui promit, ſans pourtant lui tenir parole, le Préfet étant reſté à Rome.

De ſorte qu'ayant été néceſſaire de regler les honneurs qu'on ſe rendroit dans ces entretiens, le Préfet les prétendit entierement égaux à ceux qu'il feroit au Duc, qui ne convint nullement de cette égalité; de façon qu'ils ne ſe virent point, pas même chez la femme du Préfet : le Duc prétendant que le Mari feroit les honneurs de la maiſon, & le viendroit recevoir juſqu'au Carroſſe. Il ſe broüilla même avec les Cardinaux-neveux; le Cardinal Antoine l'ayant quitté en le reconduiſant, après une viſite qu'il lui avoit faite, ſans l'accompagner juſqu'au Carroſſe, & le Duc l'ayant encore traité avec moins d'égards lorſqu'il fut lui rendre viſite. Cependant malgré toutes ces alterca-

tions, on ne laiſſa pas de parler de mariage au Duc, lequel ayant des vûës ſecretes, feignoit d'y prêter l'oreille. Comme les Italiens ne ſe fient pas trop les uns aux autres, & que Rome eſt remplie de toutes ſortes de gens, l'argent n'y eſt pas en ſûreté dans les maiſons particulieres. Ainſi la coutume eſt que ceux qui en ont une certaine quantité, le portent dans le dépôt public, qu'on nomme *Monte della pietà*, pour le mettre en aſſurance, n'y ayant jamais de difficulté pour le ravoir; & lorſque quelque perſonne a beſoin d'argent, le Mont de Pieté en prête, ſous caution, à un modique interêt.

Le Duc de Parme Ranuce I. le fils du Heros dont nous venons de parler, n'ayant herité que de la gloire de ſon pere, avoit été obligé d'y faire de gros emprunts; ſon fils Odoart lui ayant ſuccedé, ne ſçavoit comment ſe dégager des interêts qu'il étoit contraint d'acquitter

annuellement ; & comme il étoit à marier, & que le Pape Urbain, qui avoit élevé sa famille au rang des Princes, ne souhaitoit rien tant que de lui donner une de ses niéces pour honorer son sang par cette alliance, il ne fut pas long-tems à Rome sans qu'on le fit assurer que s'il vouloit faire ce mariage, il trouveroit de grandes facilités à la diminution des interêts qu'il payoit, & même des arrerages, le Pape étant le maître de ces remises.

Le Duc à qui on faisoit toutes ces propositions en secret, & sans l'obliger à rien promettre en public, feignoit de consentir au mariage, & ayant proposé le rabais de l'interêt des sommes que son pere avoit reçûës, il l'obtint sans aucune difficulté. Mais il sortit de Rome immediatement après, laissant les Barberins d'autant plus mortifiés, qu'ils furent la dupe de leur ambition, & qu'ils donnerent sans rien rece-

voir. Ils jurerent de s'en venger ; & comme il falloit un prétexte plausible, ils le trouverent dans l'affaire même qui avoit occasionné la tromperie du Duc de Parme.

C'est la coutume à Rome de garder dans des greniers publics une quantité de grains suffisante pour nourrir toute la Ville pendant six mois, les Ministres de la Chambre obligeant les Boulangers de prendre leurs grains dans ces greniers à un prix raisonnable, & on leur regle celui du pain qu'ils débitent à proportion. Le Duc de Parme possedant le Duché de Castro qui est sur les frontieres de l'Etat Ecclesiastique, très-fertile en grains, avoit accoutumé d'en payer les interêts de sa dette, ce qui étoit également commode pour lui & pour la Chambre Apostolique à cause de la proximité.

Mais les Barberins voulant faire de la peine au Duc, commencerent

rent par se pourvoir de grains ailleurs, & défendirent la traire dans les Etats du Pape avec ceux du Duché de Castro, & mirent par-là le Duc hors d'état de satisfaire la Chambre ; en sorte que les interêts furent accumulez pendant plusieurs années, & la somme devint si grosse, qu'il fut impossible au Duc de la payer. Les Barberins qui l'avoient laissé endeter exprès, pour le rendre insolvable, ne virent pas plûtôt la chose dans l'état où ils la souhaitoient, qu'ils demanderent cette somme en total, & interêts. Le Duc auquel on refusa tous les moyens qu'il proposa, se trouva dans un embarras terrible ; & comme il ne se pressoit pas de s'acquitter, on en vint à la saisie du Duché de Castro, comme une chose hypotequée pour la sûreté du capital & des interêts échûs, qui fut adjugé à la Chambre, & réuni à son Domaine.

Le Duc qui, en refusant une

niéce du Pape, avoit épousé une Princesse de la Maison de Médicis, employa les prieres du Grand Duc, & celles de tous les Princes d'Italie pour ravoir son Duché ; ce que ne pouvant obtenir, il eut le crédit de former une ligue, par laquelle les Princes d'Italie s'obligerent de réduire le Pape par la force à se désaisir du Duché de Castro. Urbain de son côté arma pour soutenir cette réunion ; mais comme les guerres Sacerdotales ne réussissent pas ordinairement, le Pape eut le chagrin de dépenser beaucoup d'argent, & d'être enfin obligé de rendre au Duc le Duché de Castro.

La memoire de cette grande affaire est encore récente à Rome, & l'on n'en parle jamais qu'on ne se déchaîne contre l'ambition des Barberins, qui chargerent la Chambre Apostolique d'une dette de vingt millions qui ne sont pas encore acquittez en entier. Cette avanture

prouve clairement que le Conseil d'Innocent X. épousa le ressentiment de l'injure faite aux Barberins, dans l'avanture de Ranuce II. & nous donne à connoître qu'on se souvient long-tems dans ce pays de ces sortes d'insultes : joint à l'interêt de la Chambre Apostolique, qui parvint enfin à réunir cette Principauté à son Domaine, par la confiscation qui en a privé les Ducs de Parme pour toujours.

C'est pousser le ressentiment un peu vivement, dit alors Celimene. Louis XIV. répondit Orophane, en agit bien plus genereusement dans l'affaire qu'il eut avec Innocent XI. au sujet de la Régale. Mais je crois, continua-t-il, que nous pouvons poursuivre notre conversation, en donnant aux Dames le plaisir de la promenade. La Compagnie accepta la proposition : on se rendit au bord de l'eau, & Orophane ayant été prié de continuer

ce qu'il avoit commencé en parlant de Louis le Grand.

Vous ſçavez auſſi-bien que moi, reprit-il, ce que je vais vous dire; mais il eſt des choſes dont on eſt bien aiſe de ſe rafraichir la memoire. Le Pape Innocent XI. après avoir écrit au Roi trois Brefs menaçans, dans le dernier deſquels du 27 Decembre 1679. il y avoit ces paroles: » Nous n'employerons » donc plus les exhortations & les » Lettres; mais nous ne ſerons pas » négligens à nous ſervir des re- » médes que nous met entre les » mains le pouvoir que nous avons » reçû du Ciel, & que nous ne » pouvons obmettre dans une ma- « ladie ſi dangereuſe, ſans man- « quer à notre devoir Apoſtolique. » Et aſſurément nous ne craindrons » aucun danger ou incommodité, » ni aucune tempête, quelque cruel- » le & horrible qu'elle puiſſe être, » puiſque c'eſt notre vocation, &

» que nous ne devons point eſtimer
» notre vie, quand il s'agit de ſouf-
» frir des tribulations pour la juſti-
» ce. Ce que nous ferons avec un
» cœur non ſeulement réſolu, mais
» plein de joye, comme mettant
» notre gloire dans la Croix de Je-
» ſus-Chriſt; ce ſera avec lui que
» vous aurez dorénavant à faire,
» après que nous aurons ſatisfait
» aux devoirs de notre miniſtere,
» plantant & arroſant ſelon notre
» pouvoir.

Ce Bref rendu public, jetta la crainte & la déſolation dans l'eſprit du Clergé, de la Nobleſſe & du Peuple. Tout frémit de la ſeule idée des ſuites fâcheuſes que pourroit avoir cette grande affaire; & l'on reſſentit la même douleur qu'avoient eu nos Peres de la violente Bulle *Unam Sanctam* de Boniface VIII. contre Philippe le Bel & ſon Etat. Le Conſeil du Pape fit encore plus, il le porta dans l'année

1687. ſous divers prétextes, à abolir les franchiſes dont les Ambaſſadeurs jouiſſent à Rome dans leur quartier.

Le Roi, toujours ſage & religieux dans ſes réſolutions, envoya à Rome un Miniſtre de Paix, & nomma pour ſon Ambaſſadeur Extraordinaire Henri de Beaumanoir, Marquis de Lavardin, qui étant arrivé dans l'Etat Eccleſiaſtique, le fit ſçavoir à la Cour de Rome, ainſi que ſa qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire auprès du Pape. Mais le Conſeil du Saint Pere, ennemi de la France, ne jugea pas à propos de lui faire rendre les honneurs qui lui étoient dûs. Il arriva à Rome où il fit une entrée digne de la Majeſté du Monarque qu'il repreſentoit, & fit demander pluſieurs fois audience au Pape ſans la pouvoir obtenir.

Enfin la veille de Noël ayant aſſiſté dans l'Egliſe Paroiſſiale de

Saint Louis à l'Office Divin, & ayant satisfait à tous les devoirs d'un Chrétien avec une pieté édifiante, le Pape toujours obsedé des ennemis de la France, envisagea cette action, toute sainte qu'elle étoit, comme une profanation ; & l'on afficha à Rome un Placard contenant que l'on dénonçoit la Paroisse de Saint Louis avoir été interdite, parce que le Curé & les Ministres de cette Eglise avoient eu la hardiesse de recevoir à l'Office Divin, & à la participation des Sacremens, Henri de Beaumanoir, Marquis de Lavardin, notoirement excommunié.

Toutes ces procedures violentes & inutiles, obligerent le Parlement de Paris d'en prendre connoissance, & donnerent lieu à Monsieur Talon Avocat General, de faire ce fameux Plaidoyer, qui opera sur ses Conclusions l'Arrêt de la Cour du 23 Janvier 1689. qui reçoit le Procureur General Appel-

lant comme d'abus de la Bulle & de l'Ordonnance du 26 Decembre 1688. & faisant droit sur l'appel, déclare cette Bulle & cette Ordonnance nulles & abusives, &c.

Toutes ces altercations scandalisoient vivement les Fidéles ; chacun disoit son sentiment ; & l'on ne pouvoit s'empêcher de trouver étrange que le Fils aîné de l'Eglise, Roi très-Chrétien, fût ainsi traité. On rappelloit ses Ayeux l'Empereur Charlemagne, & Pepin son pere, ausquels l'Eglise doit sa grandeur temporelle, & qui ont donné au Saint Siege ces belles Provinces qui composent aujourd'hui l'Etat Ecclesiastique. Ne sont-ce pas ces Princes, disoit-on, qui ont été les Protecteurs des Papes & de la vraye foi, & qui les ont tirez de la tyranie des Grecs & des Lombards ?

Est-il juste que le descendant de ces grands Princes, le Roi très-Chrétien, soit exposé à de sembla-

bles insultes pour un droit temporel, attaché à la Couronne depuis le commencement de la Monarchie, & fondé sur le Concile d'Orleans tenu en 519?

Et par qui? par un Pape vertueux, sçavant & charitable, qui n'a d'autre défaut que de s'être laissé prévenir par les ennemis de la France qui sont dans son Conseil. D'autre côté, les Hérétiques, tant au dedans qu'au dehors du Royaume, chantoient *Victoire*, croyant qu'un Monarque qu'elle avoit toujours suivi, ayant des armées formidables sur pied, qui avoit donné plusieurs fois la Paix à l'Europe, & qui pour de moindres choses avoit porté la guerre chez ses ennemis, ne souffriroit jamais de pareilles insultes, & qu'il alloit se séparer de la Communion de Rome.

Ils ne se contentoient pas de le dire, ils faisoient courir cent *bro-*

chures dans lesquelles ils prétendoient justifier cette étonnante séparation. Les Anglois firent même traduire en leur langue le Plaidoyer de M. Talon, & l'Arrêt du Parlement dont nous venons de parler.

Cependant le Roi informé de tous ces discours & de ces écrits, les trouvant également scandaleux à la gloire du Saint Siege, & à la sienne, mit tout son ressentiment au pied de la Croix ; & demeurant fidéle au culte de ses Ancêtres, écrivit à M. Barillon son Ambassadeur à Londres, de prier de sa part le Roi d'Angleterre de faire supprimer la traduction & les *brochures* qui couroient sur ce sujet. Le Roi Charles II. s'y employa si bien, & donna de si bons ordres, que tous ces libelles qui déchiroient le Pape & la Religion, furent supprimez pour toujours. Voilà comme ce sage Monarque se vengea des violences du Conseil d'Innocent XI.

& sans pousser les choses plus avant, il parvint en temporisant par une sage & pieuse politique, à terminer cette grande affaire sous le Pontificat d'Innocent XII.

Si le Conseil d'Innocent X. avoit suivi les mêmes principes dans celle du Duc de Parme, il n'auroit jamais porté la violence aussi loin ; & l'on ne blâmeroit pas sa conduite, comme on le fait encore aujourd'hui, lorsqu'on se rappelle cette avanture.

La Compagnie témoigna à Orophane le plaisir qu'elle avoit ressenti de la comparaison qu'il venoit de faire, & chacun ayant dit son sentiment sur la difference des procedez des hommes, dans quelque rang qu'ils soient, on reprit le chemin du Salon, pour se mettre à table. Uranie ayant retenu à souper Celimene, Orphise & Alphonse, on reprit pendant le repas les avantures de Camille. Et Thelamon

ayant prié Orphiſe de dire le jour qu'elle avoit marqué pour ſon hymen avec Alphonſe : Nous ne pouvons le conclure de huit jours, répondit-elle, les affaires de mon fils n'étant pas encore terminées ; & c'eſt pour le conſoler de ce retardement, que j'ai obtenu de Celimene qu'il viendroit paſſer ſon tems chez elle, afin qu'il ſoit à portée de voir Camille, en rendant à Uranie les devoirs que l'eſtime qu'on lui doit, & la liberté que je prends, exigent de lui. Je trouve parfaitement bien, dit Orophane, que vous ayez emmené Alphonſe ; mais pour qu'il ſoit chez Celimene, je ne l'approuve point du tout ; & il me paroît qu'il ſeroit à propos de le laiſſer chez Uranie, afin de rendre la ſatisfaction plus parfaite. Je ſuis de cet avis, répondit Uranie, & ſi Celimene a quelque amitié pour moi, elle me cedera Orphiſe & Alphonſe. Vous mettez ce ſacrifice

à un prix, dit Celimene, qui me force à vous l'accorder, puisqu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour vous prouver ma tendresse & mon estime.

Pour moi, dit Orphise, j'y consens avec joye, quoique je ne puisse profiter de ce plaisir que pendant deux jours : mais je hâterai mon retour pour ma propre satisfaction, aussi bien que pour celle de mon fils.

Pendant cette conversation, Alphonse & Camille s'entretenoient à voix basse d'une façon qui faisoit juger aisément à quel point ils s'aimoient. Julie l'ayant fait remarquer à Felicie : En verité, dit cette aimable femme, la métamorphose est complette ; Camille étoit autrefois vive, enjouée, attentive à tout ce que disoient ses amis, aujourd'hui elle est sérieuse, distraite & ne prend d'interêt à rien. Vous voyez cependant, répondit-elle en riant, que j'en prends beaucoup à

ce qu'Alphonſe me dit, puiſque je l'écoute ſans l'interrompre. Cela prouve, dit Florinde, que vous aimez à l'entendre ; mais l'attention que vous prêtez, ne détruit point ce que dit Felicie du changement de votre humeur.

Je vous aſſure, lui dit-elle, qu'elle n'eſt point changée, & que depuis qu'Alphonſine eſt devenuë Alphonſe, je ſuis dans mon aſſiette ordinaire. A la liberté près, répondit Orophane. Comme elle eſt aimable, interrompit Uranie en ſe levant, dans quelque ſituation que ſoit ſon eſprit, nous ne devons point trouver étrange qu'elle ſuive aujourd'hui des loix auſquelles nous nous ſommes tous ſoumis avec joye.

En achevant ces mots, Uranie conduiſit la Compagnie dans le Jardin, elle y fit quelques tours ; & Celimene ne voulant pas s'engager avant dans la nuit, prit congé d'Uranie & de ſes amis, laiſſant

Orphiſe & Alphonſe chez elle, en aſſurant cette belle Societé d'y revenir le plus ſouvent qu'elle pourroit. La Compagnie la conduiſit juſques à ſon Carroſſe, & l'ayant vûë partir, Thelamon & Uranie conduiſirent Orphiſe dans l'Appartement qui rendoit dans celui de Camille & de Florinde. Alphonſe remit ces deux belles filles dans le leur, & s'étant retiré lui-même dans celui qu'on lui avoit préparé, Uranie, Thelamon, Felîcie, Orophane, Orſame & Julie, toujours plus amoureux que jamais, furent jouir avec leurs belles Epouſes de la félicité de poſſeder ce qu'on aime, ſans crainte & ſans amertume.

Fin de la huitiéme Journée.

NEUVIE'ME JOURNE'E.

IL eſt ſi naturel d'aimer ceux dont les inclinations ſe rapportent aux nôtres, que l'on ne ſera pas ſurpris de me voir aſſûrer qu'Uranie & Felicie ſentirent une augmentation d'amitié pour Camille, lorſqu'elles furent perſuadées qu'elle ne dédaignoit plus les liens d'un hymen que l'amour ſçait rendre heureux.

La nuit s'étoit écoulée avec tant de tranquilité du côté du cœur & de l'eſprit, que chacun ſe trouva diſpoſé à ſon réveil, à paſſer agréablement la journée. Le tendre Alphonſe ne ſçut pas plutôt qu'on pouvoit voir Uranie, qu'il ſe rendit dans ſon Appartement. Cette aimable femme connoiſſoit trop bien les ſecrets du cœur humain, pour attribuer cet empreſſement à la ſeule

le civilité ; & jugeant qu'Alphonſe ne ſuivoit les regles de la bien-ſéance, que pour l'engager à chercher Camille, elle ne voulut pas le tromper dans ſon attente ; & lui donnant la main, elle le conduiſit dans l'Appartement de cette belle fille. Ils y furent ſuivis du reſte de la Compagnie, qui après les premieres marques d'eſtime & de tendreſſe, ſe rendit dans le Bois, où chacun s'étant aſſis, la converſation prit ſa forme ordinaire.

Il faut convenir, dit Orphiſe, qu'il n'eſt rien de plus doux que de pouvoir jouir des plaiſirs champêtres ; & qu'une retraite bien choiſie a des charmes au-deſſus de tout ce que la Cour ou la Ville peuvent produire d'agrémens. Beaucoup de perſonnes, répondit Uranie, ne ſont pas de ce ſentiment : Il eſt nombre de gens qui préferent le tumulte de la Ville, & l'éclat de la Cour, à une vie unie & tranquille.

C'eſt ce qui fait, ajouta Orſame, que l'on voit bien plus de monde dans l'une & dans l'autre, que l'on n'en voit dans la retraite. Combien y a-t-il de gens qui poſſedent de belles Terres, ſans ſe ſoucier que d'en recevoir le revenu, & qui le font ſervir aux dépenſes faſtueuſes de la Ville & de la Cour, quoique leurs affaires ni leurs emplois ne les attachent ni à l'une ni à l'autre, & qui pourroient paſſer leurs jours agréablement & ſans inquiétude dans le lieu duquel ils retirent det commoditez qui leur deviennent inutiles par le peu d'uſage ſenſé qu'ils en font? C'eſt-à-dire, reprit Oróphane, que chacun devroit vivre dans ſes Terres en Philoſophe, & s'enterrer tout vif, pour ne ſonger qu'à mourir. Je crois, dit Julie, qu'il eſt bon de faire des réflexions ſérieuſes, mais je m'imagine que la vie tranquille dont on parle ici, n'eſt pas une retraite ſi auſtere que

vous vous le perſuadez, & que rien n'eſt plus agréable que de choiſir ſon tems & la ſaiſon, pour ſe dérober des embarras du grand monde, & ſe donner à ſoi-même, ainſi que fait Uranie.

Il ne faut pas me donner pour exemple, répondit-elle, je ſuis là-deſſus d'un goût particulier. Je ne ſuis attachée au monde qu'autant que ce que j'aime y tient; & ſi mon inclination pouvoit s'accorder avec celle de ce qui m'eſt cher, je préférerois la ſolitude à toute choſe.

La Compagnie la plus aimable, les plus brillans ſpectacles, & les plaiſirs les plus recherchez, me ſont à charge, lorſque j'y ſuis ſans ce que j'aime, & le lieu le moins agréable, la retraite la moins fréquentée, & la ſolitude la plus complette avec l'objet où mon cœur eſt attaché, me tiennent lieu de plaiſir, de Palais, de Compagnie, & de tous les divertiſſemens dont le

monde s'occupe ordinairement.

Je lis sur le visage de Thelamon, dit Orophane en soûriant, un mélange de joye & de chagrin aux discours d'Uranie, que je ne puis me dispenser de vous expliquer. Son cœur goûte un plaisir parfait de la déclaration qu'elle vient de faire; mais en même tems il est rempli de douleur de n'oser l'en remercier en si bonne Compagnie, dans les termes passionnez d'un tendre Amant, parce que l'usage interdit cette satisfaction aux maris.

Je ne suis pas tout-à-fait homme d'usage, dit alors Thelamon, & moins de celui-là que de pas un. Le nom d'Epoux ne m'a rien ôté de la qualité d'Amant; & si je ne marque pas à Uranie avec transport l'excès de la joye que me donne la délicatesse de sa tendresse, c'est moins pour garder un *décorum*, que je blâme, que par respect pour elle-même; puisque je rends assez

de justice au monde qui est ici, pour croire qu'il ne se scandaliseroit pas de l'amour que je lui ferois paroître.

Non vraiment, dit Camille, & puisque nous avons laissé parler vos yeux, sans les interrompre, nous aurions donné la même liberté à votre bouche avec plaisir. Mais puisque nous sommes sur les charmes de la solitude, continua-t-elle, je ne trouve personne qui puisse moins jouir de la tranquilité qu'elle inspire, que ceux qui ont en main le Gouvernement : les Rois ne jouissent jamais d'eux-mêmes, ils ne peuvent jamais se retirer comme les particuliers ; si les plaisirs les suivent partout, les affaires les suivent aussi ; ils ne peuvent goûter comme nous les douceurs de la vie champêtre ; leurs maisons de plaisance ne les dispensent de rien, & sont toujours pour eux des Lits de Justice.

La douceur de commander eſt ſi attrayante, dit Alphonſe, que quelque peſant que ſoit le fardeau d'une Couronne, on aime à le porter. La peine des Rois eſt une gloire perpetuelle, que chacun de leurs travaux renouvelle à la poſterité. L'avenir leur tient compte de leurs ſoins & de leurs veilles; au lieu que le repos, dont vous les plaignez de ne pas jouir, feroit périr leur nom comme ceux des plus ſimples particuliers. Auſſi voyons-nous très-peu d'exemples de cet amour pour la ſolitude parmi les Monarques. Nous étions ſur cette matiere il y a quelques jours, dit Felicie, & nous convînmes que les Princes qui ont préferé la retraite à l'Empire, en ont toujours eu quelque repentir.

Il eſt des retraites glorieuſes, reprit alors Thelamon, & je n'en puis blâmer la réſolution, lorſqu'elle eſt fondée ſur de juſtes raiſons,

& ſoutenue avec fermeté. Amurath II. Empereur des Turcs, fut un Prince ambitieux, vaillant, infatigable, & toujours en mouvement. Il étoit ſon premier Viſir; & ceux qui de ſon Regne en ont porté le nom, n'oſoient décider aucune affaire de conſequence, qu'après là lui avoir communiquée. Ses projets étoient vaſtes; il étoit heureux à la Guerre, & auroit paſſé pour le plus grand Prince, & le plus grand Capitaine de ſon tems, ſi ſa cruauté & ſa barbarie n'euſſent pas terni ſes lauriers.

Ce fut lui qui établit cette Milice qui ſubſiſte encore aujourd'hui, qu'on nomme *Janiſſaires*, deſtinée pour la garde du Grand-Seigneur, & qu'il diviſa en pluſieurs Chambres. Il prépara à ſon fils Mahomet II. les voyes pour les fameuſes conquêtes qu'il fit, tant en Aſie qu'en Europe. Il le menoit à la guerre dès ſa plus tendre enfance,

& avant l'âge de douze ans il fut témoin des victoires qu'il remporta en Albanie & en Hongrie, & de la fameuse bataille qu'il gagna contre Uladiſlas Roy de Pologne, où ce vaillant Monarque fut tué de la propre main d'Amurath.

Ce fut par cet exploit guerrier qu'il voulut mettre fin à ſes triomphes, en prenant la réſolution de remettre l'Empire á ſon fils Mahomet, ſous la Regence du Bacha Cali ſon oncle, & de ſe retirer parmi les Dervichès, qui ſont des Moines Turcs, pour goûter un repos dont il croyoit les douceurs fort au-deſſus de l'autorité ſouveraine. Il avoit paſſé une année dans cette retraite, en vivant comme un ſimple novice, lorſque les Chrétiens en étant informez, voulurent profiter de la conjoncture pour rétablir leurs affaires. Ils mirent une puiſſante Armée ſur pied, ſous le commandement du Vaivode Jean. Le Regent

gent Cali assembla l'Armée Turque pour s'opposer au Vaivode ; mais celle des Chrétiens lui ayant paru formidable, il ne voulut point prendre sur lui l'évenement d'une bataille, si Amurath n'y étoit en personne.

Ce Prince connoissant l'importance de cette affaire, sortit de son Hermitage, se mit à la tête de son Armée, battit le Vaivode, & le lendemain de cette victoire, retourna dans sa retraite.

On a peu parlé de cette action chez les Chrétiens, mais je la trouve si grande & si belle, que je crois qu'elle peut passer pour un exemple mémorable. Est-il rien de si beau, que de voir un Empereur aimé & adoré de ses Sujets, qui au milieu de ses victoires conserve assez de modération pour ralentir son humeur belliqueuse, & refroidir son ambition pour s'abandonner aux douceurs du repos, & qui

à la premiere nouvelle du péril de ſon fils, ranime ſon courage, & ralume ſa vertu guerriere dans le fort de ſa ſolitude, & demeure, ſi je l'oſe dire, victorieux de ſes propres victoires, en les couronnant du véritable contentement qui ſe trouve dans la tranquillité de l'eſprit, en rentrant dans ſa retraite. Pour moi il me paroît que de ſemblables actions ſont honneur à l'homme. Il eſt vrai, dit Orſame, quand Thelamon eut ceſſé de parler, mais il ne ſoutint pas cette grande réſolution : il lui prit envie de reprendre l'Empire dont ſon fils étoit poſſeſſeur ; & pour y parvenir, il ſe fit informer du jour que le Divan devoit s'aſſembler, & ſous prétexte d'une partie de chaſſe, il quitta ſa ſolitude, ſe rendit au Divan, & d'un pas grave & ſuperbe, fut s'aſſeoir ſur le Trône.

Mahomet étonné, mais qui connoiſſoit la cruauté de ſon pere, ne

balança pas un moment. Il fut se jetter à ses pieds, le reconnut pour son Empereur, & dépoſa entre ſes mains l'autorité ſouveraine, qu'il garda juſqu'à ſa mort, qui ne lui fut cauſée que par une indigeſtion, pour avoir trop mangé dans un feſtin. Mahomet II. reprit pour lors les rênes de l'Empire. Il eut toutes les vertus de ſon pere, mais il le ſurpaſſa en barbarie. Ce fut ce Prince qui prit Conſtantinople, & qui aggrandit la domination Ottomane de deux Empires, de quatre Royaumes, de vingt-quatre Provinces, & de plus de deux cens Villes conſiderables. Il augmenta la Milice des Janiſſaires, qu'il tiroit du tribut que lui rendoient toutes les Provinces conquiſes ſur les Chrétiens; il les faiſoit élever avec ſoin, & ceux qui étoient les plus beaux & les plus ſpirituels, il en faiſoit des Icoglants ou Pages du Serail; des plus robuſtes, il en faiſoit des Ja-

niſſaires, & les autres étoient deſtinez pour être Boſtangis ou Jardiniers des vaſtes Jardins du Grand Seigneur. Cela prouve bien, dit alors Florinde, que la retraite n'eſt point faite pour les Rois : ils ſont nez pour le monde, pour le régir & le gouverner, & ne peuvent le quitter ſans faire tort à leur réputation, puiſqu'on attribuë toujours leur retraite à quelque foibleſſe, & que c'en eſt encore une plus grande de quitter l'Empire & de le reprendre.

Il eſt vrai, dit Camille, que l'action d'Amurath eut été des plus belles s'il avoit ſoutenu ſa premiere réſolution, ou qu'il eût diſſimulé ſa douleur ſecrete d'avoir quitté l'autorité ſuprême. Charles-Quint n'eut pas moins de regret que lui, mais il le diſſimula avec une force d'eſprit, qui augmente, ſelon moi, l'éclat de ſa gloire; puiſqu'il n'auroit peut-être pas été moins heureux

qu'Amurath, s'il eût voulu remonter au Trône.

La difference des Nations, reprit Orophane, fait celle des conjonctures. Amurath étoit cruel, barbare; on le redoutoit, & il reprit l'Empire à l'abri de ſes derniers lauriers, & de la crainte de ſes Sujets. Charles-Quint avoit laiſſé un Succeſſeur habile, digne de regner: les Peuples lui étoient ſoumis, & nous ne pouvons pas décider ſi les Eſpagnols & les autres Nations auroient permis à Charles de reprendre une Couronne qu'il avoit cedée dans toutes les formes. De plus, tous les hommes ne portent pas la politique juſques ſur eux-mêmes, & ne ſçavent pas l'art de diſſimuler leurs ſentimens: qualité cependant bien néceſſaire, & qui tient ſouvent lieu d'une grande vertu.

Rien n'eſt plus vrai que ce que dit Orophane, ajouta Thelamon; il eſt mille occaſions dans la vie où

il faut qu'un Prince ſçache diſſimuler. On n'a jamais admiré ni loué la ſageſſe, la prudence, la conduite & la ſaine politique de nul Prince, comme le fut celle de Louis XI. à l'occaſion de la Ligue du bien public.

Ce grand Politique ſçavoit parfaitement que le Duc de Bourgogne & ſon fils avoient des correſpondances dans toutes les Provinces du Royaume; qu'ils entretenoient des intelligences juſques dans ſa Cour; qu'il y avoit même des conjurations contre l'Etat & contre ſa Perſonne : cependant il appelloit au Conſeil la plûpart des Conjurez, leur faiſoit de fauſſes confidences, & obligeoit par là ſes ennemis à prendre de fauſſes meſures; diſſimulant toujours avec adreſſe; ſe réſervant de punir ou de pardonner, lorſqu'il n'auroit rien à craindre; s'attachant ſurtout à connoître les humeurs, les intentions, les

cabales & les complots, afin de n'être point surpris, & faire tomber ses ennemis dans les propres piéges qu'ils lui tendoient. Il avoit l'art de prévenir & de dissiper, sans marquer aucun ressentiment ; sçachant bien que lorsqu'on le manifeste, on perd l'occasion d'en tirer raison. Il cachoit avec soin le nom & le nombre de ceux de cette grande Faction, craignant que la qualité & la réputation des Conjurez, n'en atirassent d'autres dans leur parti. Enfin il se comporta si bien, qu'après beaucoup de bruit, cette Ligue du bien public fut dissipée sans nul profit pour le Duc de Bourgogne. Voilà une belle leçon pour les Princes & les Ministres, & c'est ce qui s'appelle sçavoir dissimuler à propos. Le Senat de Rome condamna Vectius & Tarquinus, pour avoir accusé Cesar & Crassus d'être complices de la conjuration de Catilina, afin de tenir caché que des personnes si

considerables eussent conspiré contre l'Etat ; chose qui en eut pû émouvoir beaucoup d'autres.

Le Senat sçavoit pourtant bien que Cesar & Crassus étoient coupables ; mais il jugeoit sainement que des hommes aussi illustres dans la République, n'étoient pas entrez dans un si grand projet, sans y avoir associé les principaux de Rome ; & qu'il étoit de la sagesse du Senat de feindre de l'ignorer ; lui suffisant d'étouffer la conspiration, & d'en punir quelques-uns des plus coupables, sans approfondir une affaire qui auroit entraîné la ruine de l'Etat. La prudence du Senat fut si grande, qu'en dissimulant une partie du désordre, il se mit à couvert du ressentiment des Conjurez, & rétablit le calme dans Rome.

Salluste rapporte la perplexité où se trouva Ciceron en cette occasion, qui étoit bien-aise d'avoir découvert la conspiration, parce qu'il

mettoit la République en sûreté ; mais qui étoit extrêmement en peine, ne sçachant à quoi se déterminer pour la punition de tant d'illustres coupables. Il prit enfin le parti d'en faire mourir quelques-uns des moins recommandables : ce qui se fit même dans la Prison ; & lorsqu'il fut au Senat pour lui rendre compte de ce qu'il avoit fait, il se contenta de dire : la République est en sûreté, les Conjurez ont vécu, & parla d'autre chose.

Cette moderation, dit Orsame, est un exemple pour tous les Princes. L'Empereur Neron fut très-imprudent de vouloir sçavoir absolument les complices de la conjuration faite contre lui : car il arriva que les Conjurez ayant manqué leur entreprise, voulurent se venger de lui sur ses plus intimes amis & ses plus fideles domestiques, en les accusant d'être de leur complot, & qu'il fut obligé de punir : d'où il

s'enſuivit des troubles & des rebellions, qui dans la ſuite le firent périr lui-même.

Le Senat de Carthage, ajouta Alphonſe, en uſa bien ſagement, lorſqu'il eut avis qu'un des principaux de leur Ville avoit déliberé de les empoiſonner tous, le jour de la Fête qu'il leur devoit donner pour la nôce de ſa fille. Le Senat ne voulut point approfondir le crime, à cauſe de l'autorité du criminel; il ſe contenta de faire un Decret, par lequel il limitoit la dépenſe qu'on devoit faire à un feſtin de nôce, qui étoit ſi modique, que pas un d'eux ne pouvoit s'y trouver, & par là coupa chemin à cette entrepriſe.

Ceſar, dit Felicie, étant informé que ceux d'Autun projettoient une rebellion, & ſollicitoient toutes les Villes des Gaules d'y entrer, ne laiſſa pas de bien recevoir les Ambaſſadeurs de ces Peuples. Il

les careſſa, & reçut les excuſes qu'ils venoient lui faire du mauvais traitement qu'on avoit fait aux Cohortes qui étoient dans leur Pays; & diſſimulant ſon reſſentiment, il leur répondit avec douceur, que la legereté des jeunes gens qui avoient attaqué ſes Troupes, ne devoit pas être imputée à toute la Nation, & qu'il leur portoit la même affection qu'auparavant. Cependant lorſqu'il leur tenoit ce langage, il craignoit une revolte generale des Gaules, & d'être inveſti de toutes parts; & avoit déja donné ſes ordres pour raſſembler ſes Troupes en un ſeul Corps, pour ſe tirer avec honneur de ce mauvais pas. Sa diſſimulation fut cauſe que les Ambaſſadeurs ſe perſuaderent qu'il ignoroit la revolte qui étoit prête d'éclater. Ceſar rapporte lui-même ce fait dans le ſeptiéme Livre *de Bello Gallico*.

Tite-Live dit que Martius Ru-

tilius, Conſul Romain, s'étant apperçû que ſes Soldats tendoient à ſe mutiner dans Capouë, fit courir le bruit qu'il ſeroit encore en garniſon dans le même lieu l'année ſuivante, afin qu'ils ne preſſaſſent pas leur revolte; ce qui lui réuſſit. Mais l'Eté ne fut pas plûtôt venu, que ſous divers prétextes, il diſſipa leur complot, en licentiant les auteurs de la révolte, qu'il fit punir dans d'autres lieux.

Voilà les véritables effets que doivent produire la politique & la diſſimulation; l'eſprit & la prudence devant ſuppléer bien ſouvent à la force, dont on ne ſçauroit ſe ſervir avec trop de précaution.

Je trouve tout ce que l'on vient de citer très-juſte, dit Orophane: cependant comme nous ne pouvons juger des actions qui ne ſe ſont pas paſſées ſous nos yeux, que ſur le rapport des autres, ou par les Hiſtoires qu'on nous en a laiſſées, je

crois que nos réflexions ne ſont pas toujours judicieuſes, & que nous courons riſque de blâmer mal à propos ceux qui nous paroiſſent avoir agi avec imprudence, ou qui ont commis quelque crime; puiſque n'en ayant pas été témoins, nous ignorons les motifs & les raiſons qui les ont fait agir. Il eſt vrai, dit Orphiſe, mais il me ſemble que nous ne pouvons manquer beaucoup en nous conformant à ceux qui ont écrit; puiſqu'il faudroit abſolument douter de tout, ſi nous ne voulions croire que les choſes que nous avons vûës; & puiſque l'Hiſtoire ne nous eſt offerte que pour nous inſtruire des véritez dont nous n'avons pas été témoins, je crois que nous ne pouvons nous diſpenſer d'y ajouter foi, & que nous ſommes en droit de faire de juſtes réflexions ſur les faits qui nous ſont rapportez.

Il eſt cependant bien des Hiſto-

riens qui ne ſont pas ſinceres; & que l'interêt de leur Patrie ou de leur fortune, rende plus paſſionnez que véritables, reprit Alphonſe: & j'avouë que je ne vois rien de plus déſagréable pour le Lecteur qui veut s'inſtruire, ou pour l'Ecrivain qui veut inſtruire les autres, que de trouver des faits rapportez ſur la bonne foi de ceux qui nous ont précedé, & qui ont employé pour faits conſtans, des choſes qu'on vérifie être fauſſes lorſqu'on les approfondit.

Tel eſt un trait de l'Hiſtoire de Charles-Quint, cité par pluſieurs Auteurs, en parlant de la Maiſon de Farneſe, & du meurtre commis en la perſonne de Pierre-Louis Farneſe, qu'ils diſent avoir été fait en haine de ce qu'il avoit pris le parti de la France contre cet Empereur, qui ne cherchoit que les moyens de s'emparer des Duchez de Parme & de Plaiſance. Je me

ſuis éclairci de cette affaire dans mon Voyage d'Italie, j'ai trouvé ce trait démenti dans un Manuſcrit, qui fut compoſé du tems de la mort de ce Prince, par un homme de qualité & d'eſprit, qui eſt actuellement entre les mains d'une perſonne conſidérable à Plaiſance; & je crois que vous ne ſerez point fâchez que je vous en rapporte les traits principaux, pour vous faire voir la fauſſeté de cette accuſation contre ce grand Empereur.

La Maiſon de Farneſe, quoique fort ancienne & très-illuſtre, doit ſon élévation à Paul III. qui en étoit, & qui parvenu au ſouverain Pontificat, trouva le moyen de la rendre conſidérable. On ſçait qu'il étoit pere de ce même Prince Louis Farneſe, à qui il donna les Duchez de Caſtro & de Camerino, & qu'à la place de ce dernier, il lui donna les Duchez de Parme & de Plaiſance. Perſonne n'ignore auſſi que ce

Prince étoit tendre & voluptueux ; que ces paſſions lui firent commettre pluſieurs violences ſur des femmes de la premiere condition ; & qu'il n'épargnoit rien pour ſatisfaire ſes déſirs.

Cette conduite lui attira des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours ; en ſorte que cela vint au point que les quatre principaux Seigneurs de ſes Etats firent une conjuration pour lui ôter la vie. Ce Prince en fut averti ; mais ne pouvant ſçavoir leurs noms, il ſe tint ſur ſes gardes en diſſimulant ; & pour plus grande ſûreté, il fit bâtir le Château de Plaiſance, & le fit fortifier, dans la réſolution d'y renfermer tous ceux qu'il ſoupçonnoit avoir part à la conſpiration.

Toute la Nobleſſe craignoit, mais elle n'oſoit rien attenter ; en ſorte qu'il regnoit entre le Prince & les Sujets une triſte défiance qui penſa perdre l'Etat. Il y avoit pour lors

dans

dans les Montagnes de l'Apenin une femme qui passoit pour être fameuse Sorciere. Ce Prince eut la foiblesse de donner dans l'opinion populaire, il se déguisa & la fut trouver avec un seul Valet de Chambre, la consulta sur la conspiration de la Noblesse. Elle lui dit & l'assûra que les noms des Conjurez étoient gravez sur la monnoye, sans que par presens ni par menaces, il en pût tirer d'autre éclaircissement.

Le Duc donna la gêne à son esprit pour faire des applications : mais ne pouvant y parvenir, il mit tous ses soins à faire avancer les travaux du Château de Plaisance, afin d'exécuter son dessein. Etrange situation ! Le Prince songeoit à la perte de ses Sujets, & les Sujets à la perte de leur Prince. Cependant la Citadelle & les Prisons qu'il y avoit fait construire étant achevées, il se crut en état de s'ôter les inquiétudes qui le travailloient ; & se

voyant à la veille du jour qu'il avoit pris pour executer ſon projet, en y faiſant renfermer les principaux de ſa Nobleſſe, il eut l'imprudence de communiquer ſon ſecret à un Valet-de-Chambre, avec lequel il vivoit dans une familiarité particuliere, lui diſant d'un air content, qu'il verroit le lendemain bien du monde étonné, & lui détailla la réſolution qu'il avoit priſe de mettre ſes Nobles en Priſon, & lui fit voir les noms de ceux ſur qui devoient tomber les premiers traits de ſon reſſentiment.

A peine ce Domeſtique eut-il mis le Duc au lit, qu'il courut faire part de ce qu'il venoit d'apprendre, à une femme qu'il entretenoit, dans la ſeule vûë de lui témoigner l'excès de ſa tendreſſe par cette confidence. Mais cette femme qui favoriſoit en ſecret un Domeſtique d'un des principaux des Conjurez, voulant lui donner occaſion d'obtenir

quelque bonne récompense, dont elle pourroit profiter, alla dans le moment le lui découvrir, afin qu'il en avertît son Maître. Il le fit, & celui-ci courut à l'heure même chez les autres Conjurez leur faire part du péril qu'ils avoient à craindre.

Le danger commun les fit résoudre d'assembler sur le champ le plus de monde qu'ils pourroient; ce qu'ils firent, & s'étant transportez au Palais, le forcerent, parvinrent jusques au Duc qu'ils poignarderent. La crainte du châtiment que méritoit leur trahison barbare, les fit avoir recours au Gouverneur de Milan, lui demandant sa protection, qu'il leur accorda, & envoya pour leur sûreté des Troupes à Plaisance, où elles entrerent sans opposition; & le Gouverneur de Milan fut charmé de trouver une occasion aussi favorable que celle-là, de rendre un service de cette importance à Charles-Quint son Maître, en le

faisant possesseur, sans coup ferir, d'une Place si considerable.

Voici comme on interpreta le langage de la prétenduë Sorciere de l'Apenin, lorsqu'elle dit au Duc que les noms des Conjurez étoient gravez autour de sa monnoye, sur laquelle on voyoit ces quatre lettres initiales du mot P. L. A. C. abregé de *Placentia*, qu'on attribua à celles du nom des Seigneurs Pallavicini, Lando, Anguisciola, & Confalonieri, qui furent les principaux des Conjurez. Voilà comme parle la tradition du Pays, & le Manuscrit que j'ai lû, qui existe encore; lequel dement l'Histoire sur ce fait, qui noircit la memoire de Charles-Quint par un meurtre auquel il n'a jamais pensé.

Voyez, dit alors Uranie, de quelle conséquence il est d'approfondir ce que l'on lit, & de peser ce que l'on veut écrire. Le dernier est encore plus nécessaire que l'au-

tre, ajouta Thelamon; car lorſque nous liſons quelque trait fauſſement rapporté, la faute n'eſt que pour celui qui l'a cité; mais ſi nous écrivons contre la verité, le reproche s'adreſſe directement à nous. Ainſi, lorſque dans la converſation, ou dans quelque ouvrage, ou veut rapporter des faits, on doit abſolument s'attacher à la verité.

Vous ſuivez exactement cette maxime, dit Julie en ſe levant, & j'ai peine à croire qu'il y ait perſonne qui prenne plus de ſoin que vous, à ne rien avancer qui ne ſoit reçû pour vrai.

Comme Julie s'étoit levée, en tenant ce diſcours, ayant vû qu'on venoit avertir qu'on avoit ſervi, la Compagnie en fit autant, & fut ſe mettre à table. On ne fut pas plûtôt ſorti du dîné, qu'on ſe rendit dans la Bibliotheque.

Nous ne tomberons point dans l'erreur dont nous parlions tantôt,

dit Alphonſe, lorſque tout le monde fut aſſis; & nous avons ici de quoi nous relever dans la citation des faits que nous voudrons rapporter, puiſque l'on juge aiſément qu'Uranie & Thelamon n'ont rempli cette Bibliotheque que des Auteurs les plus veridiques. Je n'ai point eu l'avantage de cette recherche, répondit Thelamon, Uranie a ſeule le mérite de l'avoir renduë parfaite. Vous n'avez pas eu l'occaſion de vérifier cette vérité, interrompit Uranie en ſoûriant, puiſqu'il n'y a point eu de conteſtation ſur les choſes que nous avons dites.

Il n'y en auroit jamais, dit Orophane, ſi les hommes étoient auſſi profonds les uns que les autres. Mais il faut convenir que depuis que nous avons des Dictionnaires hiſtoriques, des Journaux & des Mémoires d'un certain genre, une infinité de perſonnes ſe contentent de les lire ſans approfondir les faits

qui y ſont rapportez. Soit pareſſe, ou ſoit qu'ils ſe croyent ſuffiſamment inſtruits, ils tombent dans des fautes de Chronologie, qui les expoſent à la cenſure de ceux qui s'y ſont appliquez, & qui par une étude exacte, connoiſſent les cauſes qui ont produit les évenemens.

J'ai un ami, dit Thelamon, d'un rare mérite, d'un génie ſuperieur, de qui l'eſprit eſt juſte, le diſcours éloquent; avec cela il eſt bon Grammairien, Philoſophe, excellent Phyſicien, & de qui les déciſions ſont preſque ſans appel. Cependant il s'eſt ſi fort négligé ſur l'Hiſtoire, qu'on le voit ſouvent embarraſſé dans les citations, & que ſes autoritez ſe trouvent ou équivoques, ou à contre-ſens. C'eſt-à-dire, ajouta Julie, que vous ne faites pas grand cas des Dictionnaires. Je les trouve très-utiles, dit Uranie, pour ſoulager la mémoire des choſes que l'on ſait, mais très-peu né-

ceſſaires à l'inſtruction de ce qu'on ne ſçait pas; puiſque les Dictionnaires & les Journaux ne ſont que des abregés d'une verité qu'on doit approfondir, en remontant à ſa ſource, qui n'eſt autre choſe que l'Hiſtoire même. Et je trouve qu'un Sçavant de ce ſiecle-ci a fort bien nommé ces ſortes d'ouvrages en les appellant la Bibliotheque des ignorans.

Après une pareille déciſion, dit Camille en riant, perſonne de la Compagnie n'oſera jamais ouvrir un Dictionnaire; mais laiſſons cette matiere, & ſouffrez que je ſuive la vivacité de mon humeur, en vous rappellant un trait que je lûs hier au ſoir, & qui me divertit au point de me faire prendre la réſolution de vous le raconter auſſi-tôt que l'occaſion s'en preſenteroit.

Alors, voyant que l'on lui prêtoit attention: Il nous prouvera, continua-t'elle, que dans les cœurs

les

les plus barbares, il se trouve souvent avec beaucoup de vices de grandes vertus.

Mesemorte ce fameux Corsaire, qui par degrez parvint à l'autorité suprême du Royaume d'Alger, n'étant encore que Capitaine de Galere, fut obligé allant en course, de relâcher sur les côtes d'Afrique auprès d'Oran. Il y fut d'abord visité par un des Chefs d'une des Tribus des Maures qui habitent cette côte, nommé Chiou-Alem.

Entre toutes les louanges que cet homme donna à Mesemorte, il lui exagera l'avantage qu'il avoit de sacrifier tous les jours quelque Chrétien au grand Prophete Mahomet; que cette offrande lui étoit si fort agréable, qu'il ne doutoit point que ses victoires n'en fussent la recompense, & la marque évidente; que ces pieux sacrifices avoient des charmes pour ce grand Prophete, & qu'il lui demandoit en grace de lui

envoyer le lendemain sur une hauteur qu'il lui montra, un Chrétien de sa Galere, afin qu'il pût une fois en sa vie, faire un pareil sacrifice à Mahomet, pour en obtenir des faveurs.

La proposition surprit Mesemorte, mais ayant formé sur le champ un dessein extraordinaire, il dit au Maure, qu'il ne vouloit pas s'opposer à son zele, & que le lendemain au lever du Soleil, il lui envoyeroit un Chrétien au lieu qu'il lui avoit indiqué. Le Maure content de cette réponse se retira, & envoya abondance de rafraîchissemens à Mesemorte.

Ce Corsaire avoit dans sa Galere un Espagnol nommé Dom Gasparo de Sousa, âgé de trente-cinq ans, dont il connoissoit la valeur & l'intrepidité. Il le fit appeller, & lui ayant appris le dessein extravagant du Maure, il lui dit qu'il l'avoit choisi comme un homme brave

& réſolu pour guerir le Maure de ſa folie.

Souſa, charmé des éloges & de la diſtinction dont ſon Parron l'honoroit, l'aſſura qu'il ne démentiroit pas la bonne opinion qu'il avoit de lui, & qu'il ſe flattoit de faire paſſer au Maure l'envie d'offrir à Mahomet de ſemblables victimes.

Le matin ne fut pas plûtôt venu, que Souſa ſe rendit au lieu marqué, muni d'un bon ſabre & d'un gros bâton.

Il n'y fut pas long-tems, qu'il vit le Maure qui venoit à lui, plein de joye de ce que ſa victime l'attendoit. En l'approchant il mit le ſabre à la main, croyant qu'il n'y avoit qu'à frapper : mais qu'elle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il vit l'Eſclave non-ſeulement en état de ſe défendre, mais l'attaquer & le charger ſi vivement, qu'il fut bien-tôt déſarmé & forcé de fuir de toutes ſes forces ! Cependant Souſa ne le voulant pas tuer,

le pourſuivit juſques à ſon habitation à grands coups de bâton.

Après cette expedition, il revint trouver Meſemorte, qu'il divertit fort, en lui racontant la maniere dont il avoit regalé le Maure, lequel ne manqua pas de venir à la Galere ſe plaindre du mauvais traitement du Chrétien. Alors Meſemorte prenant un ton grave & ſérieux, lui dit : quand je ſacrifie de pareilles victimes à Mahomet, c'eſt après les avoir combattuës & vaincuës par mon courage au péril de ma vie, & ce n'eſt que de cette ſorte que les holocauſtes ſont agréables au Prophete. Tu n'avois qu'à combattre & vaincre le Chrétien que je t'avois envoyé; mais tu n'es qu'un lâche qui t'es laiſſé déſarmer.

Cette réponſe magnanime rendit le Maure auſſi confus que ſa défaite, & il ſe retira également mécontent de ſon ſacrifice, & de la morale de Meſemorte, qui joignit

à un discours si sage, la liberté de Dom Gaspard de Sousa.

Je trouve, dit alors Orphise, que ce génereux Corsaire meritoit bien d'être Roi, & que de pareils sentimens sont dignes d'une Couronne. Comme Uranie se préparoit à répondre, elle jetta les yeux sur Florinde, & la voyant occupée à lire un Livre manuscrit qui s'étoit trouvé sous sa main : Je crois, dit-elle, que l'aimable Florinde pourroit seconder Camille dans la citation des traits de générosité, si elle vouloit faire part à la Compagnie de celui qu'elle lit.

Comment savez-vous, dit Florinde, que je lis un trait généreux; vous n'êtes point à côté de moi, vous ne pouvez voir le titre du Livre, & cependant vous avez trouvé juste : en verité, ma chere Uranie, il faut que vous ayez le don de deviner, ou qu'il n'y ait pas un livre de cette Bibliotheque qui ne vous soit familier.

Je ne puis nier, répondit Uranie, que tous les Livres qui ſont ici, ne me ſoient très-connus ; mais ce n'eſt point par prodige de ſcience, ni par divination, que je ſais ce que contient celui que vous liſez : il m'eſt connoiſſable par la façon dont il eſt relié, & vous pouvez voir qu'il eſt le ſeul de cette forme dans toute la Bibliotheque C'eſt une avanture, continua-t-elle, que la maniere dont il eſt tombé entre mes mains. Je me promenois un matin d'aſſez bonne heure dans les ſuperbes Jardins des Thuilleries ; comme je m'y étois renduë pour parler à Thelamon avec plus de liberté que chez moi, & que je commençois à me plaindre de ſon peu d'exactitude, je m'aſſis ſur un des bancs dont vous ſavez que ce beau lieu eſt rempli. Le hazard voulut qu'un homme de fort bon air s'y vint aſſeoir auſſi, il tenoit à ſa main le Livre que voilà. Lorſqu'il fut placé il tira de

ſa poche une écritoire, & prenant la plume, il écrivit aſſez de tems. Je remarquai qu'il rayoit, ajoûtoit, & rêvoit de moment en moment comme l'on fait lorſque l'on compoſe; cela me fit croire que c'étoit des Vers. Quand il eut achevé, il ſerra l'écritoire, mit le Livre dans ſon chapeau, ſe leva & ſe retira, en me faiſant une profonde reverence.

A peine fut-il à vingt pas que je vis tomber le Livre derriere lui; j'attendis quelque tems pour voir s'il s'en appercevroit; mais ayant continué ſon chemin ſans ſe détourner, je me levai & fus prendre le Livre. Je commençois à le lire lorſque Thelamon arriva; je le ſerrai avec ſoin, & de retour chez moi je le lus avec attention. Il me fit beaucoup de plaiſir, non-ſeulement parce que c'eſt une Hiſtoire intereſſante, mais parce que j'y reconnus le pays & les perſonnes dont on

y parle ; quoiqu'on ait pris soin d'en déguiser les noms.

Et je suis assurée que vous en serez aussi contens que moi, si Florinde veut bien vous en faire la lecture. J'y consens, répondit-elle, mais vous venez de jetter dans mon esprit une espece de crainte que je vous prie de dissiper avant que je commence. Cette homme qui écrivoit dans ce Livre me paroît avoir resté trop peu de tems auprès de vous, pour qu'il ait pû achever l'Histoire, & je serois véritablement fâchée si je n'en vois pas le dénouement. Lorsque je trouvai ce Manuscrit, reprit Uranie, j'eus cette même pensée ; mais j'eus le plaisir de la voir détruite par la fin de l'Histoire, qui est absolument complette : & je compris par-là que ce que l'Inconnu avoit écrit, n'étoit que de simples remarques qu'il avoit sans doute dessein de montrer à l'Auteur.

Puiſque cela eſt ainſi, reprit Florinde, je vais vous en faire la lecture avec d'autant plus de ſatisfaction, que vous m'aſſûrez qu'elle eſt achevée. Alors l'aimable Florinde ouvrit le Manuſcrit, & commença de cette ſorte.

HISTOIRE DE GANORET.

DANS une des Provinces Meridionales des Gaules, appellée la Septimanie, eſt une Maiſon illuſtre, non-ſeulement par ſon ancienneté, mais auſſi par les grands Hommes qui en ſont ſortis, qui par les ſervices qu'ils ont rendus à la Patrie ont mérité les Titres & les Emplois diſtingués dont ils ont été revêtus.

Leur nom eſt Ganoret: un des Chefs de cette famille ayant eu le bonheur de plaire au Monarque des Gaules, en ſaiſiſſant les occa-

sions de lui prouver son zele & son attachement, en fut choisi pour une expedition qui demandoit de la conduite & de la valeur, contre un Pontife qui s'étoit imaginé que toutes les Couronnes de l'Univers lui appartenoient, & qu'il n'y avoit point de Sceptre qui ne fût soûmis à son glaive.

Cette dangereuse opinion lui avoit fait donner un Decret formidable contre ceux qui ne voudroient pas le reconnoître en cette qualité. Tous les Rois de la terre tremblerent, & se soumirent à cette nouvelle Puissance. Le seul Monarque des Gaules s'opposa fortement à cette tyrannie; mais le Pontife regardant cette opposition comme un crime de désobéissance faite à son autorité, fulmina un nouveau Decret contre ce Monarque, mit son Royaume en interdit, le donna au premier occupant, & releva tous ses Sujets du serment de fidelité.

Le Monarque vivement irrité, fit assembler les Etats Généraux de toutes les Gaules, leur exposa les prétentions du Pontife, son injustice, & l'affront fait à sa Couronne. Les Etats pleins d'un juste ressentiment, prierent leur Monarque d'employer leurs biens & leurs vies pour se venger d'un tel affront, & lui assignerent les fonds pour les dépenses qui seroient nécessaires.

Ce fut pour cette expedition que Ganoret fut choisi; il s'en acquitta si glorieusement, qu'il alla même au-delà des esperances de son Maître. Il fut loué & approuvé de toutes les Gaules, & le Monarque lui assigna pendant sa vie une once d'argent par jour, valant pour lors deux livres tournois; chose très-considerable en ce tems-là.

Mais comme Ganoret étoit aussi docte que bon Soldat, il fut honoré de la Charge de Chancelier des Gaules, de laquelle il s'acquitta si

dignement, que le Monarque lui donna au lieu de l'once d'argent trois Terres considerables du Domaine de l'Empire, situées dans la Septimanie, sa Province, qui dans la suite furent érigées, l'une en Marquisat, l'autre en Baronie, & la derniere en Seigneurie; à condition qu'elles ne seroient possedées que par les enfans mâles, à l'exclusion des femelles: Substitution qui doit toûjours durer, & dont les descendans de Ganoret joüissent encore aujourd'hui, & qui rapporte de rente annuelle quarante mille livres tournois, payables dans *Lutetia* Capitale des Gaules. Voilà comme la vertu de Ganoret fut recompensée par son auguste Maître.

Cependant les biens de cette maison étant inalienables, les cadets n'en ont que très-mediocrement; ce qui a porté les uns à prendre le parti des armes, & les autres à entrer dans le corps des Druides. Dau-

bargues, fils aîné d'un des Collatereaux de cette maiſon, fut un de ceux qui ſe diſtingua dans les armes : brave, bien fait, aimable, plein d'eſprit, il n'en faut pas davantage pour s'acquerir l'eſtime de tout le monde, & la tendreſſe d'une famille : auſſi Daubargues étoit-il très-cher à la ſienne.

Après avoir fait connoître dans les Armées du Monarque des Gaules, qu'il ne démentoit point le ſang dont il étoit ſorti, il vint paſſer un quartier d'Hiver chez ſon pere dans la Septimanie ; il en fut reçû avec l'amour qu'on ne peut refuſer au vrai mérite, independemment de la force du ſang. Lorſqu'ils eurent aſſez donné au plaiſir de ſe revoir, ſon pere le mena chez le Seigneur de Ganoret, chef de la famille, & Lieutenant Général pour le Monarque des Gaules dans la Septimanie. Il lui donna mille marques deſtime & de tendreſſe ; mais, quoiqu'elles

fuſſent ſinceres, ce qui toucha le plus notre jeune Guerrier, fut une des filles de Ganoret âgée de ſeize ans, belle, ſage, & qui joignoit à l'eſprit le plus orné, la vivacité charmante qui anime toutes les Dames de cet heureux climat.

Il n'eſt pas ſurprenant que deux perſonnes, telles que je viens de dépeindre Daubargues & la fille aînée de Ganoret, ſentiſſent l'un pour l'autre des mouvemens plus tendres que ceux que donne la proximité du ſang qui les uniſſoit, qui ne ſervit bien-tôt que de prétexte à la liberté qu'ils avoient de ſe voirtous les jours. La jeune Ganoret recevoit avec un plaiſir extrême les ſoins de Daubargues, qu'il rendoit encore avec plus de joye; & cette réciproque ſatisfaction lèur fit connoître qu'ils s'aimoient plus qu'ils ne l'avoient crû, & que ne le demandoient les vûës ambitieuſesde Ganoret.

Il s'apperçut le premier de l'intelligence de leurs cœurs ; son ambition en fut alarmée, & pour rompre le cours à cet amour naissant, il défendit à sa fille de voir Daubargues en particulier, & de recevoir ses soins avec trop de complaisance. Cette contrainte fit sentir à la jeune Ganoret, que Daubargues lui étoit plus cher qu'elle ne se l'étoit imaginé. Pour lui qui n'étoit imbu d'aucun préjugé d'éducation qui lui défendît d'aimer ce qui étoit aimable, il n'avoit point ignoré que c'étoit l'amour qui l'attachoit à sa belle parente ; & comme on se flatte aisément sur les choses qui plaisent, il n'avoit point prévu d'obstacles à sa passion qui dûssent l'obliger à la surmonter.

Sa naissance, son mérite personnel, & l'espoir de s'avancer dans le métier glorieux de la Guerre, lui avoient fait croire que le Seigneur de Ganoret oublîroit son peu de for-

tune, & qu'il voudroit bien le préferer à un étranger pour le rendre poſſeſſeur de ſa fille & de ſes richeſſes. Cette idée qui s'étoit emparée de ſon cœur, lui rendit l'Arrêt de Ganoret mille fois plus terrible.

Sa jeune Amante le lui annonça avec des pleurs qu'elle ne put retenir, & qui en lui faiſant voir qu'il étoit aimé, le rendirent bien plus à plaindre que ſi l'amour lui eût été contraire. Il fallut pourtant ceder à cet orage, & uſer de précaution pour ſe voir: ils ſe jurerent une ardeur éternelle, & d'attendre avec une fidelité inviolable, que le tems leur fournît des occaſions favorables pour s'unir à jamais.

Ces tendres promeſſes, & les ménagemens qu'il falloit obſerver pour ſe les faire, avoient jetté un fonds de triſteſſe dans le cœur de Daubargues, qui fut bien-tôt remarqué de ſon pere: il en pénétra

la cauſe, ſon amour ne lui étant pas échapé, non plus qu'à Ganoret. Comme le parti étoit avantageux, & qu'il voyoit que cette famille marquoit une eſtime particuliere à ſon fils, il n'avoit pas crû devoir le détourner de cette paſſion.

Mais lorſqu'il vit que la mélancolie ſuccedoit à la joye, & la froideur à ſes empreſſemens, il parla à Daubargues, & l'ayant preſſé de lui découvrir le ſujet de ſa peine, il ne put ſe diſpenſer de lui en faire confidence. Son pere le trouva ſi rempli de ſa tendreſſe, & ſi pénetré de la rigueur de Ganoret, qu'il ne voulut employer les premiers momens de la converſation qu'à le conſoler.

Mais lorſqu'il crut lui avoir aſſez prouvé la part qu'il prenoit à ſa douleur, il lui repreſenta avec douceur qu'il étoit de ſa prudence de ſe guérir d'un amour qui ne pouvoit avoir une heureuſe ſuite; que Ganoret étoit Lieutenant Général pour le

Monarque dans la Septimanie; qu'il joignoit à une grande richeſſe beaucoup d'ambition; que de plus il étoit attaché auprès du Frere unique du Monarque, qui l'honoroit de ſa protection & de ſon amitié; qu'ainſi il n'y avoit point d'apparence, qu'il pût jamais eſperer une telle alliance. Daubargues avoit trop d'eſprit, pour ne pas ſentir la force des raiſons de ſon pere, mais il avoit auſſi trop d'amour pour n'en être pas vivement affligé. Le tems s'approchoit où il devoit partir pour l'Armée; il trouva le moyen de voir & d'entretenir la jeune Ganoret en particulier; jamais adieux ne furent plus touchans, & jamais ſermens de fidelité ne furent faits avec plus de ſincerité. Il fallut ſe ſéparer; Daubargues partit pénétré d'amour & de douleur, & ſe rendit à l'Armée, où il ſe diſtingua toûjours pendant pluſieurs campagnes qu'il fit.

Quelque occupé qu'il fût de son devoir, il ne manquoit pas les occasions d'écrire à son pere, & de l'entretenir de son amour pour la jeune Ganoret : il se hazarda même de lui écrire par cette voye, & de rendre son pere son confident. Le vieux Daubargues aimoit ce fils avec une si grande tendresse, qu'il ne put se dispenser de lui donner la consolation qu'il sembloit attendre de lui : il se chargea des lettres de son fils, & des réponses de sa niéce, en les priant sans cesse l'un & l'autre de ne se pas livrer si fortement à un engagement qui ne pouvoit être heureux.

Quelques années s'écoulerent dans cette situation, Daubargues toûjours absent & toûjours amoureux, & la jeune Ganoret toûjours tendre & fidelle ; mais comme le Seigneur de Ganoret son pere, avoit une Charge considerable auprès du Frere unique du Monarque

des Gaules, & qu'il lui avoit donné un logement dans ſon Palais, il y fit venir toute ſa famille. Ce fut pour lors que nos Amans ſe crurent perdus, puiſqu'il étoit à préſumer que la jeune Ganoret, belle, riche, & fille d'un homme qui avoit d'auguſtes Protecteurs, ne manqueroit pas de trouver un Parti qui l'arracheroit à Daubargues.

Mais le Ciel qui ſe jouë des projets des humains, rompit ceux de Ganoret, en terminant ſa vie. Il tomba malade & mourut à la Cour du Prince qu'il ſervoit, duquel il fut extrêmement regreté; & tous ſes Courtiſans le pleurerent; les vertus de Ganoret, ſon ambition à part, lui ayant acquis l'amitié de ſon maître & l'eſtime de tout le monde. Auſſi-tôt qu'il fut mort, Madame de Ganoret qui avoit obtenu la Garde-Noble de ſes enfans, voulut ſe mettre en poſſeſſion des belles Terres que ſon Epoux avoit

dans la Septimanie ; mais un Druïde de la famille qui se trouvoit l'aîné du pere de Daubargues, & le plus proche parent de Ganoret, mit opposition aux prétentions de la veuve, en demandant l'ouverture de la substitution à son profit.

L'affaire fut portée au Conseil du Monarque des Gaules, où Madame de Ganoret avoit de puissans amis : le Druïde y en avoit aussi, ayant été dans son jeune âge de la Cour & des plaisirs du présomptif héritier de la Couronne, dont il étoit aimé tendrement. Mais par un retour sincere à Dieu & sur lui-même, il avoit quitté la Cour pour ne s'attacher qu'à son ministere, & s'employer à instruire les peuples de leurs devoirs dans la Religion. Il fit toutes ses fonctions avec tant d'esprit, de pieté, de zele & de charité, qu'il étoit en vénération dans toute la Septimanie, & en consideration auprès de ceux qui

gouvernoient le Pays pour le Monarque.

Les choſes étoient dans cet état, lorſqu'il revint à la Cour pour pourſuivre la ſucceſſion du Seigneur de Ganoret. Le jeune Prince des Gaules le revit avec plaiſir, & s'employa vivement pour lui faire obtenir du Conſeil ce qu'il demandoit avec tant de juſtice. D'un autre côté, Madame de Ganoret ſollicitoit fortement en faveur de ſes deux filles, & laiſſoit ſouvent échaper des traits piquants contre le Druïde. Elle fit plus, elle défendit à l'aînée de ſes filles qui étoit l'Amante de Daubargues, d'avoir aucun commerce avec lui, ſous peine de ſon indignation, ſe doutant bien qu'ils s'aimoient toûjours.

Cependant l'inſtruction de ce fameux Procès étant achevée, il y eut un Arrêt qui ouvrit la ſubſtitution en faveur du ſage Druïde. Le déſeſpoir de Madame de Ganoret

fut si violent, que l'on craignit qu'elle ne se portât à quelque extrêmité. Elle voyoit sa famille ruinée sans espoir de retour, & dans l'obligation de mettre deux filles, belles comme l'Astre du jour, parmi les Vestales, pour y finir une destinée qu'elle avoit esperé devoir être des plus brillante. Cette pensée ne s'offroit jamais à son esprit qu'elle ne fût prête à tomber dans le désespoir : elle étoit encore dans ces premiers transports, quand le jeune Daubargues, instruit de la perte qu'll faisoit, se rendit dans *Lutetia*, & fut d'abord chez elle, pour la consoler, & mêler son infortune avec la sienne. Mais Madame de Ganoret qui trouvoit leur sort bien different, puisque Daubargues devoit heriter, selon toutes les apparences, des biens du Druïde, & qu'elle n'y pouvoit plus rien prétendre, n'écouta que son ressentiment, & le traita de la maniere du

monde la plus rude, & lui défendit de se présenter jamais devant elle.

On juge aisément de la douleur de la jeune Ganoret, en voyant recevoir son Amant d'une façon si outrageante. Ils ne purent se parler que des yeux. Mais que ne se dirent-ils point? Ils s'entendirent si parfaitement que Daubargues en oublia le mauvais traitement qu'on lui faisoit, & qu'il se flatta que le Druïde son oncle seroit plus sensible à son amour que Madame de Ganoret.

Dans cette pensée, il lui écrivit dans la Septimanie, où il étoit retourné pour se mettre en possession de son heritage; mais ce Druïde, sage & prudent, qui craignoit, en déclarant son projet à son neveu, que sa joye ne lui fît manquer une occasion favorable, lui manda avec quelque espece de sévérité de rejoindre l'armée, d'y faire son devoir,

voir, & de ſonger à ſe guérir de ſon amour plutôt que de s'expoſer à recevoir de nouveaux affronts de Madame de Ganoret. Daubargues reçut cette lettre avec tout le déſeſpoir d'un homme veritablement amoureux.

Il courut la montrer à l'aimable Ganoret, qui lui avoit donné les moyens de la voir à l'inſçu de ſa mere. Ils virent l'un & l'autre avec la derniere douleur la cruauté du Druïde ; ils pleurerent, ſe plaignirent de leur ſort, ſe jurerent de s'aimer toujours, & ſe ſéparerent ſans eſpoir de ſe revoir. Daubargues partit pour l'Armée, dans le deſſein de trouver dans un trépas glorieux, la fin de ſes peines & de ſon amour.

Pour la jeune Ganoret, elle ſe faiſoit une eſpece de conſolation en ce que la perte de ſes biens la mettoit à l'abri d'être jamais à un autre qu'à Daubargues ; & dans la triſte neceſſité de n'être pas à lui, elle

ſentoit une douceur extrême de lui prouver ſa tendreſſe en ſe conſacrant pour jamais à la retraite. Ce deſſein fut pourtant retardé: Madame de Ganoret avoit tant de choſes à regler avant que de ſe défaire de ſes filles, qu'il ſe paſſa un an ſans qu'elle pût les mettre parmi les Veſtales.

Pendant cette année le Druïde s'occupa à faire des réparations utiles à tous les biens qui lui avoient été adjugez, & ſur tout au Château de Ganoret, lieu délicieux, qu'il augmenta & embellit conſiderablement : il le fit meubler ſuperbement, & en fit un ſéjour digne d'un Prince. Il ne s'en tint pas là, il caſſa tous les baux que Madame de Ganoret avoit faits, dans leſquels on l'avoit ſurpriſe, & par ſes ſoins augmenta ſes revenus d'un quart.

Madame de Ganoret informée de toutes ces choſes, en ſenroit redoubler ſon reſſentiment & ſa haine

pour le Druïde : elle étoit même dans l'impatience de finir ses affaires, pour mettre ses filles en lieu où elles n'entendissent jamais parler d'aucuns de leurs parens. Dans le fort de ces agitations, un jour qu'elle étoit avec l'aimable Ganoret, qu'elle entretenoit de son malheur, & de l'horreur que lui inspiroit jusqu'au nom du Druïde, on vint lui annoncer qu'il demandoit à la voir.

Jamais femme ne fut plus surprise, sa fureur parut au suprême degré, la visite du Druïde lui sembla un outrage des plus sanglans, elle s'imagina qu'il venoit pour insulter à son malheur : & pleine de sa douleur & de sa haine, elle lui fit dire par une de ses femmes, qu'il eût à sortir au plutôt de chez elle, ou qu'elle feroit un éclat dont il auroit sujet de se repentir. Le Druïde qui étoit à la porte du cabinet, & qui entendoit toutes ces injures, épargna à la Dame la peine de les

lui redire, & la pria avec une douceur & un sang froid qui la surprirent, de retourner auprès de Madame de Ganoret, & de faire en sorte qu'il pût lui parler pour une chose de la derniere importance. La Dame fit ce qu'il souhaitoit. O Ciel ! s'écria Madame de Ganoret, par quelle fatalité suis-je exposée à cette persecution dans le Palais du grand Prince qui me protege? qu'on fasse retirer le cruel qui vient pour m'outrager, ou qu'on se prépare à me le voir poignarder de ma propre main. La Dame effrayée court au Druïde, & le prie avec instance de ne se pas exposer aux emportemens d'une femme qui n'écoute que sa fureur,

Mais lui, toujours sage & moderé, proteste qu'il ne sortira point du Palais qu'il n'ait vû Madame de Ganoret. La Dame vint rapporter ces paroles, & la jeune Ganoret ayant senti dans son cœur un mou-

vement qui lui préſageoit quelque bonheur, ſe jette aux pieds de ſa mere, en fondant en larmes : C'eſt pour moi, Madame, lui dit-elle, c'eſt l'infortune de vos filles qui vous rend ſi differente de vous-même. Vous auriez moins de haine pour le Druïde ſi vous aviez moins d'amour pour nous ; mais, Madame, au nom de cet amour, qui fait tout le bonheur de notre vie, daignez écouter ce qu'il veut vous dire ; il n'eſt peut-être pas ſi coupable que vous le croyez ; notre deſeſpoir vous fait fermer les yeux ſur ſes vertus : cependant, Madame, tout le monde le revere, & comment ſe pourroit-il qu'un homme ſi plein de merite, vînt pour vous inſulter ? Sacrifiez-moi pour un moment votre reſſentiment, écoutez le Druïde, & ne-refuſez pas cette grace à votre fille en pleurs à vos genoux. Un diſcours ſi tendre & ſi ſenſé, ne put manquer d'avoir ſon effet.

Madame de Ganoret se faisant violence, & ne pouvant parler, fit signe qu'il pouvoit entrer ; mais sitôt qu'elle le vit, elle se livra à son emportement, & s'exhala en paroles vives & piquantes. Le Druïde lui laissa dire tout ce que sa colere lui suggera ; & lorsqu'il vit qu'elle étoit en état de l'écouter, plutôt par lassitude que par effort de raison, il lui parla en ces termes.

Je n'ai point poursuivi l'Arrêt qui m'a mis en possession des biens de mes ancêtres, dans le dessein d'en jouir ni de le transporter dans une autre famille, j'ai eu des vûës plus legitimes, Madame. Je sçavois la passion tendre & respectueuse de mon neveu pour l'aînée de vos filles ; je sçavois que si vous étiez une fois maîtresse de tant de biens, vous n'auriez point eu d'égards à leur amour mutuel, & que mon neveu se verroit frustré, non-seulement du bien de ses ayeux, mais aussi de

l'eſpoir d'être uni à ce qu'il aime : bonheur qu'il prefere à tout l'éclat d'une brillante fortune. J'ai donc voulu, Madame, lui ménager l'un & l'autre, en faiſant ouvrir la ſubſtitution à mon profit ; je l'ai augmenté & embelli, non pour moi, mais pour votre fille, que voilà preſente, à qui je le cede dès à preſent : exigeant ſeulement qu'elle veüille donner la main à mon neveu, dont elle connoît l'amour & le reſpect. En achevant ces mots, le Druïde oubliant ſon caractere, ſe jetta aux pieds de Madame de Ganoret, dont l'étonnement ne ſe peut décrire ; ſa charmante fille lui baignoit les mains de ſes pleurs, & le Druïde l'adouciſſoit par ſon éloquence, & par mille marques de reſpect.

Le ſilence de Madame de Ganoret étoit l'effet de ſa ſurpriſe, elle vouloit le faire relever, elle s'efforçoit de parler, ſans pouvoir parvenir à l'un ni à l'autre. Enfin quel-

ques larmes s'étant fait passage, donnerent du soulagement aux mouvemens vehemens qui l'agitoient ; & firent connoitre que la joye & la reconnoissance prenoient la place de la haine & de la fureur. Pressée par ces nouveaux sentimens, elle embrassa le Druïde, fit relever sa fille, & ne trouvant point de termes pour exprimer ce qui se passoit dans son ame, elle laissa à ses caresses le soin de l'expliquer. Enfin ayant recouvré l'usage de la voix, elle donna mille louanges au genereux Druïde, l'appella le pere de ses enfans, & le pria d'écrire promptement à Daubargues cet heureux changement.

A peine Madame de Ganoret eut-elle prononcé ces favorables paroles, que la nouvelle s'en répandit dans le Palais : il en retentit de joye, & l'illustre épouse du Prince ayant été avertie de la belle action du Druïde, le manda sur le champ

avec sa famille dans son appartement. Comme jamais Princesse ne porta la vertu & les grands sentimens si loin qu'elle, elle fut charmée de ceux du Druïde, admira sa prudence, loua sa sagesse, & leur promit à tous sa protection.

Toute la Cour & le Monarque des Gaules voulurent voir le Druïde ; ce grand Roi lui marqua le contentement qu'il avoit, que le Prince son fils eût honoré de son amitié un si parfaitement honnête homme. Et lorsque cette belle & illustre famille fut débarassée de tant d'honneurs & de complimens, elle manda l'amoureux Daubargues. Quelle charmante nouvelle pour un Amant fidele & tendre ! Il n'avoit pû mourir de douleur, il pensa expirer de joye.

Mais comme il étoit reservé pour en jouir, il vola auprès de sa belle Maîtresse, qu'on unit à lui par des liens indissolubles, & dont les dou-

ceurs les récompenſerent des peines qu'ils avoient ſouffertes.

En verité, dit Cephiſe, voilà une aimable Hiſtoire, & le Druïde fait là un magnifique perſonnage. Il faut convenir, ajouta Thelamon, que cette action eſt des plus genereuſes & des plus rares. Il eſt certain, dit Julie, que je trouve moins de grandeur dans les actions de valeur, de courage ou de juſtice, que dans celles qui regardent l'interêt. On retire une eſpece de vanité des premieres qui récompenſe de les avoir faites; mais ceder ſon bien, & s'en deſaiſir en faveur d'un autre, eſt une choſe qui tient de la vertu parfaite; parce que quelque gloire qu'on puiſſe retirer de l'avoir fait, on n'eſt point dédommagé des richeſſes dont on ſe ſépare. Ainſi je tiens que celui qui fait une pareille action poſſede toutes les vertus enſemble, & merite d'être placé parmi les plus grands Hommes.

Chacun applaudit au discours de Julie, & se trouva de son sentiment. On remercia Florinde de la complaisance qu'elle avoit euë; & comme cette Histoire avoit conduit jusqu'à l'heure de la promenade, on se rendit au bord de l'eau. Après avoir fait plusieurs tours, quelquefois separez, & quelquefois ensemble, on se rejoignit entierement pour prendre place sur les sieges de verdure.

L'Histoire de Ganoret, dit alors Camille, m'a fait naître l'envie de sçavoir ce que c'étoit que les Druïdes; je voudrois bien être instruite d'une chose, dont tout ce que j'ai lu ne m'a donné qu'une foible connoissance. Si Thelamon vouloit, dit Uranie, il pourroit satisfaire votre curiosité. Il est vrai, ajouta Orophane, ce sont-là des articles reservez à sa memoire & à son éloquence. Toute la Compagnie s'étant jointe à Uranie & à Orophane

pour prier Thelamon de parler, il ne put s'en défendre.

Vous m'engagez, dit-il, dans une Dissertation longue & difficile, mais il vous faut obéir. Jules Cesar divisa les Gaules en trois parties : la premiere & la plus considerable étoit la Celtique ; la seconde, la Belgique, & la troisiéme, l'Aquitanique : elles avoient pour bornes les Pyrenées, les Alpes, le Rhin, l'Ocean, & la Méditerranée.

Les Druïdes étoient dispersez dans ces vastes Pays, sous un Chef ou Pontife, qui avoit une autorité si étenduë, qu'il étoit craint & respecté de tous les differens Etats des Gaules, où les Druïdes tenoient le premier rang. C'étoit un College fort nombreux, où les Nobles & les Roturiers étoient également reçûs ; mais pour y entrer il falloit des conditions & des qualitez absolument necessaires.

On devoit être de bonnes mœurs,

bien fait de sa personne, & avoir beaucoup d'esprit. Avant que d'être initié dans les mysteres de la Religion, on étoit obligé d'étudier pendant vingt ans, d'apprendre & de retenir de memoire leur Theologie, leur Philosophie, & generalement toutes leurs loix : ne permettant pas à leurs éleves de tenir des cahiers des leçons qu'on leur donnoit par écrit en caracteres Grecs.

Lorsque le Disciple étoit parfaitement instruit, il étoit reçû & initié dans les mysteres après de longues & penibles ceremonies. Les Druïdes étoient seuls Souverains, non-seulement de ce qui regardoit la Religion, mais aussi du Criminel & du Civil : ils ordonnoient les peines & les récompenses ; & lorsqu'ils avoient prononcé un jugement, & qu'on refusoit d'y souscrire, on s'exposoit au plus grand des malheurs, puisqu'ils vous privoient & vous interdisoient l'entrée de leurs myste-

res. Et comme les Gaulois étoient pleins de superstition, tout homme qui étoit frappé de cette foudre, étoit regardé des autres comme l'opprobre du genre humain ; chacun le fuyoit ; personne ne vouloit avoir ni commerce ni affaire avec lui ; il étoit abandonné de son pere, de sa mere, de sa femme & de ses enfans ; les portes de la Justice lui étoient fermées, même dans les choses qui paroissoient les plus justes ; incapable de posseder aucune charge ni dignité, il mouroit sans honneur, sans crédit & sans sepulture. Voilà, interrompit Alphonse, ce qui s'appelle sçavoir se faire craindre.

Le corps de la Noblesse, reprit Thelamon, avoit de grands égards pour celui des Druïdes. Soit crainte, politique, ou superstition, ils déferoient à toutes leurs volontez. C'étoient eux qui nommoient les souverains Magistrats, mais ils ne

décidoient rien d'importance ſans conſulter les Druïdes. Auſſi toutes les familles faiſoient en ſorte de mettre dans cette ſocieté quelques-uns de leurs enfans pour s'en faire des Protecteurs.

Les Druïdes faiſoient tous les ans une Aſſemblée generale dans l'Etat de Chartres, comme étant à peu près le milieu des Gaules, dans un endroit conſacré & deſtiné à cet uſage, où préſidoit le grand Pontife. Là ſe décidoient toutes les affaires les plus importantes, tant generales que particulieres, ſur la Religion.

C'étoit le Pontife qui indiquoit le tems & le lieu de cette Aſſemblée. Elle s'ouvroit par un Acte de Religion, qui conſiſtoit en une Proceſſion qu'on faiſoit dans une des forêts du Pays, que nous appellons aujourd'hui la Beauce, où préſentement le peuple ne ſe chauffe, & ne fait cuire ſon pain qu'avec de la

paille, faute de bois; & qui dans ce tems-là étoit couvert de grandes forêts. C'étoit-là que l'on alloit en ceremonie couper le Gui sacré avec une hache d'or, que les Druïdes portoient ensuite avec reverence dans le lieu de leurs Mysteres.

Après cela ils sacrifioient un homme pour le salut du public, croyant que Dieu ne pouvoit être appaisé que par cette barbarie; les Gaulois étant dans cette funeste erreur qu'il falloit la vie d'un homme pour en racheter un autre.

Cesar, dans le sixiéme Livre de ses Commentaires, dit, qu'en certains endroits des Gaules il y avoit des Idoles d'osier d'une grandeur extraordinaire, qu'on rempliſſoit d'hommes, que l'on brûloit à la fois, ne croyant pas qu'il y eût de sacrifice plus agreable à la Divinité, & que la fureur alloit si loin, que lorsqu'ils n'avoient pas des criminels pour victimes, ils brûloient

des

des innocens. Les Druïdes étoient generalement reſpectez, & en ſi grande conſideration, que les Nations voiſines les conſultoient comme des Oracles, & remettoient à leur jugement leurs affaires les plus importantes.

On prétend que le lieu de leur plus grande dévotion étoit celui où les Chrétiens ont bâti ce ſuperbe Temple dédié à la Mere de Dieu, que l'on admire à Chartres. Il y a ſous terre une Chapelle magnifique creuſée dans le roc, où l'on deſcend par un grand eſcalier; on y entre par une porte taillée dans le même rocher, ſur le frontiſpice de laquelle on lit en Latin: *A la Vierge qui doit enfanter.* Il m'a été dit par les Miniſtres de ce ſuperbe Temple, que la commune opinion du Pays étoit que Dieu avoit donné aux Druïdes, à cauſe de leur grande ſageſſe, cet eſprit de prophétie qui leur avoit fait prédire tant de

ſiecles auparavant le Myſtere de *l'Incarnation.*

Les Gaulois ſe croyoient deſcendus de Pluton ; pour cela ils comptoient par nuits, & non par jours comme les autres Nations. Soit qu'ils commençaſſent les mois & les années, ou qu'ils celebraſſent le jour de leur naiſſance, la nuit étoit toujours la premiere. Ils avoient droit de vie & de mort ſur leurs femmes ; lorſqu'un homme mouroit, les parens s'aſſembloient, & s'il y avoit quelque ſoupçon contre la femme, on la mettoit à la torture ; & ſi on la trouvoit criminelle, on la brûloit, après lui avoir fait ſouffrir les plus cruels ſupplices. Les funerailles des Gaulois étoient magnifiques ; la coutume étoit de brûler avec le défunt tout ce qu'il avoit le plus aimé, juſques aux animaux, & le plus ſouvent ſes Eſclaves & ſes Affranchis.

Voilà ce que ma memoire peut

me fournir sur ce qui regarde les Druïdes & les Gaulois. Jules Cesar ne pense pas des premiers autrement que je viens de vous le dire, & les choses que je vous ai dites, dont il ne fait point mention, m'ont été découvertes par des personnes sçavantes qui les ont recherchées avec soin.

Je suis charmée, dit alors Camille, que ma curiosité nous ait fait apprendre ces particularitez; mais il faut avouer que la memoire de Thelamon est d'un grand secours. Je trouve, ajouta Orsame, que la memoire est essentielle à l'esprit, elle le fait briller, & lui fournit sans cesse de quoi pouvoir amuser & instruire.

La memoire, dit Uranie, sert encore aux belles actions; car elle ouvre des chemins aux bienfaits, à la reconnoissance & à la récompense. Louis XIV. peut servir d'exemple sur ce que j'avance: ce

grand Roi avoit une memoire prodigieuse, & ce don de la nature l'a mille fois porté à faire des choses éclatantes. En voici un trait qui vous en fera juger. Ce grand Monarque qui étoit toujours impénetrable à ses Ennemis, voulant faire le siege de Gand, fit courir le bruit que l'effort de ses Armes tomberoit cette Campagne-là du côté de l'Allemagne.

En effet on marqua un Camp sur la Sarre, & l'on y fit défiler des Troupes. Le Roi partit lui-même de Versailles, & prit la route de Metz. Les Ennemis en étant avertis, & craignant pour l'Allemagne, dégarnirent la Flandre, & firent marcher leurs Troupes vers la Sarre. Le Roi voyant qu'ils avoient pris le change, dit le soir à son soupé : Gand est investi, & je pars tout-à-l'heure pour en faire le siege.

Cette nouvelle surprit toute la

Cour, qui fut fort embaraſſée pour pouvoir ſuivre. Le Roi partit effectivement un moment après ſon ſoupé, & marcha toute la nuit. Le matin s'étant trouvé devant l'Abbaye de Buſſilly, près d'Aubanton, il demanda du pain & à boire un coup; mais la Bouche n'ayant pu ſuivre, on fut obligé d'avoir recours à l'Abbaye. On avertit le Pere Procureur, qui apporta au Roi du pain & du vin, qu'il trouva fort bon. Il en remercia le Pere avec les graces qui lui étoient ſi naturelles. Le bon Pere ne ſe contenta pas de cela; pour marquer ſon zele, ſçachant que toute la Maiſon du Roi alloit paſſer, il fit cuire du pain & des viandes, fit mettre des tables dans les cours de l'Abbaye & ſur les chemins, qui pendant le paſſage furent couvertes de tout ce qui pouvoit ſervir au rafraîchiſſement de la Maiſon du Roi.

C'étoit un ſpectacle digne d'être vû que ce repas champêtre. L'un prenoit un gigot qu'il rongeoit en courant à toute bride, & dont il faiſoit part à ſon camarade, & l'autre emportoit une bouteille qu'il buvoit ſans s'arrêter un moment. Le tableau de ce repas ayant été fait au Roi, il s'en divertit fort ; & pendant le Siege de Gand on ne parla que du ſoin genereux du Pere Procureur de l'Abbaye de Buſſilly.

Quinze ans s'étoient écoulez depuis cette avanture, lorſque le Pere la Chaiſe portant au Roy la feüille des Benefices vacans, il remarqua que l'Abbaye de Buſſilly étoit du nombre, & que le Pere la Chaiſe en avoit diſpoſé. Non, lui dit ce grand Prince, j'ai donné l'Abbaye de Buſſilly ; le Pere Confeſſeur ſurpris, lui demanda à qui : A un homme, lui dit le Roi, que je vous charge de me trouver ; c'eſt le Pere qui étoit Procureur de l'Abbaye

de Buſſilly lors du Siege de Gand. Le Roi fut obéi ; le Pere la Chaiſe écrivit de tous côtez pour ſçavoir de ſes nouvelles : il apprit qu'il étoit Procureur dans une Abbaye près de Sedan ; on lui manda ce que le Roi venoit de faire pour lui ; il partit pour la Cour, & s'étant placé dans la Gallerie pour ſaluer le Roi, au ſortir de la Meſſe, ce Prince l'apperçut & le reconnut auſſi-tôt, en diſant : Voilà l'Abbé de Buſſilly, & s'étant approché de lui, il lui dit : Vous éprouvez aujourd'hui qu'un bienfait n'eſt jamais perdu, & que tôt ou tard il a ſa récompenſe. Voilà, continua Uranie, un des traits frappans dont la vie de ce grand Monarque eſt remplie.

La Compagnie convint de ce que diſoit Uranie, en admirant le bonheur du Pere Procureur, d'avoir trouvé une occaſion de ſe faire connoître à un Prince qui n'oublioit jamais rien. La converſarion ayant

été pouſſée aſſez loin cet après-diné, l'heure du ſoupé contraignit cette belle ſocieté de quitter les Jardins pour ſe mettre à table. L'aimable liberté qu'Uranie avoit établie chez elle, faiſant toujours gouter de nouveaux plaiſirs à ſes amis, on peut dire que ces momens neceſſaires à la vie, le devenoient encore davantage par les charmes qu'on y trouvoit.

Comme la nuit étoit fort belle, on n'eut pas plutôt ſoupé qu'on à rendit dans le Jardin. Uranie, ſe qui rien n'échapoit, ayant remarqué que Julie faiſoit quelques efforts pour retirer des mains d'Orſame un papier qu'il tenoit, s'approcha d'eux, dans la crainte que ce ne fût quelque altercation chagrinante ; mais elle fut raſſurée lorſqu'elle entendit Orſame qui diſoit en riant : Non, ma chere Julie, vous ſubirez la Loi de ce charmant ſéjour, & je veux que tout

tout le monde ſçache que vous faites des Vers.

Si j'avois crû, répondit Julie, que vous m'euſſiez voulu livrer ainſi, je ne vous aurois jamais confié mon ſecret.

Cette diſpute ayant enhardi Uranie, elle les aborda. Hé quoi, dit-elle en embraſſant Julie, vous vous repentez d'avoir confié ce qui part de votre eſprit au ſeul homme que vous aimez, quand vous lui avez confié tout ce qui touche votre cœur. Venez, dit-elle, en la faiſant joindre la Compagnie, il faut que la lecture de ce papier vous ſerve de punition. Julie ſourit, & ſe laiſſa conduire. Tout le monde s'étant intereſſé à cette petite avanture, on pria Orſame comme dépoſitaire du ſecret, d'en faire part à la Compagnie : Je le veux, dit-il; mais pour juſtifier Julie en quelque ſorte du myſtere qu'elle prétendoit faire à ſes amis, je dois vous dire que l'on

celebre demain la Fête de Philimene ſa mere, & que l'envie de lui marquer ſa tendreſſe & ſon attention l'a ſi fort animée, qu'ayant pris la plume, elle a fait des Vers pour la premiere fois de ſa vie. Elle les a envoyez ce matin à Philimene, en lui faiſant preſent d'une Palatine bleue & blanche, telle que vous ſçavez que la mode en court. Elle m'a fait confidence de l'eſſor de ſon eſprit, en me priant fort de n'en point parler ; mais j'avoue que j'ai trouvé les Vers de mon goût, & que cela m'a fait prendre la réſolution de les expoſer au vôtre, malgré ſon oppoſition. Vous ſçavez que Philimene s'appelle auſſi *Miraë*, ainſi le nom ne vous ſera pas inonnu : les voici, continua-t-il.

LA PALATINE.

BOUQUET

A PHILIMENE.

C'Eſt à vous Maraë que je ſuis dévouée :
En forme de Bouquet on m'expoſe à vos yeux.
Je porte la candeur dont vous fûtes douée,
Et mon azur ſemblable à la voûte des Cieux
Eſt le ſymbole & la marque aſſurée
De la force & de la durée,
Du reſpect & du tendre amour
De celle qui vous doit le jour.
Daignez me préferer à la magnificence.
La Fortune offririt des preſens plus parfaits,
Mais elle eſt, Miraë, ſujette à l'inconſtance,
Et le cœur d'où je pars, ne changera jamais.

Ce Bouquet plut infiniment à la Compagnie. Chacun fit compli-

ment à Julie, & la modeſtie qui l'avoit fait craindre de montrer ſes Vers, lui en fit voir la réuſſite avec un embarras qui redoubloit encore de leur prix. Orſame étoit enchanté des louanges qu'on donnoit à ſon aimable épouſe ; & ſi ſon amour n'eût pas été au ſuprême degré, il y ſeroit parvenu en ce moment.

Il faut, dit alors Alphonſe, que cette maiſon inſpire de l'eſprit. Je ne ſuis nullement Poëte, & ne me ſuis jamais flatté de le pouvoir devenir ; cependant j'ai fait des Vers, & comme je ne ſuis pas ſi modeſte que l'aimable Julie, que je ne redoute point la cenſure, & ne cherche pas des louanges, je vais vous en faire part. Alors il chanta ces paroles.

AIR.

AImables Habitans de ces paiſibles lieux,
Qui forcez chaque jour mon Iris de s'y rendre,
Pour imiter & pour entendre
De vos accens les ſons mélodieux;
Roſſignols, faites-lui comprendre,
Qu'on ne ſçauroit former des ſons ſi doux,
Ni jamais chanter comme vous,
Si, comme vous auſſi, l'on n'a pas le cœur tendre.

Alphonſe chanta cet air avec tant de grace, qu'on l'obligea de le redire pluſieurs fois, ce qu'il fit en regardant toûjours Camille, mais avec des yeux ſi pleins d'amour, qu'il en fit rougir cette belle fille. Je puis vous aſſurer, dit Orophane, que quelque eſprit qui regne en ces lieux, ce ne ſont point eux qui vous inſpirent. Je connois votre Maître, ajoûta-t-il en riant, il fait ce qu'il

veut de ſes éléves. Il n'en faut point douter, répondit Thelamon, l'amour ſuffit pour nous rendre capables de tout, & je ſuis perſuadé que celui d'Alphonſe fait à preſent tout le bonheur de la charmante Camille.

On alloit pourſuivre les loüanges qu'on ne pouvoit refuſer au merite d'Alphonſe, lorſque pour les interrompre il fit ſouvenir la Compagnie qu'il étoit tard, & que Cephiſe devoit partir le lendemain du matin. Cette conſideration ayant fait ceſſer la converſation, chacun ſe retira dans ſon appartement, auſſi ſatisfait de cette journée que des autres. La nuit même ne fut pas ſans charmes pour les Epoux & les Amans; le bonheur des premiers leur y faiſant trouver mille appas, & l'eſperance des autres la leur faiſant paſſer ſans inquietude.

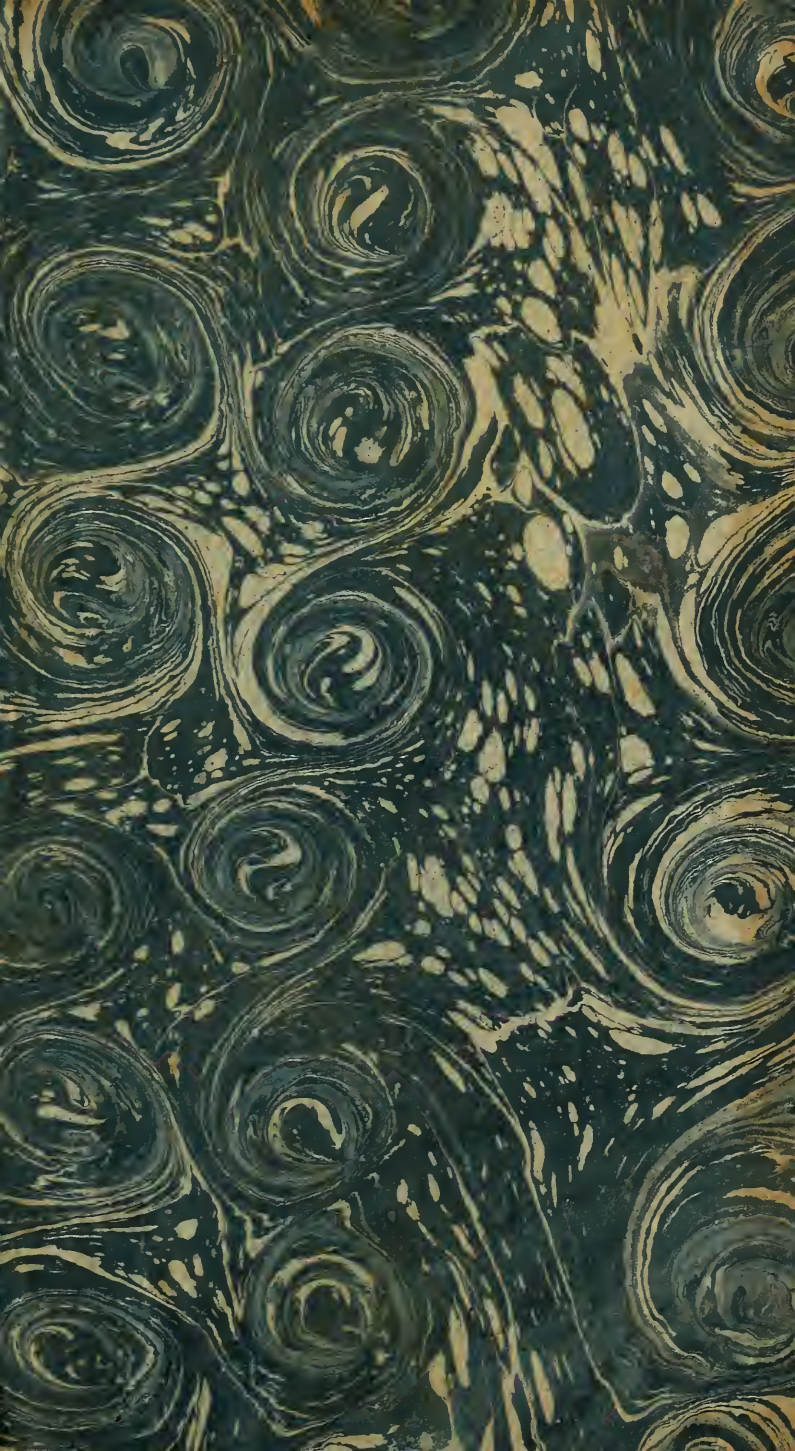
Fin du troiſiéme Tome.

TABLE

DES

JOURNE'ES ET HISTOIRES
Contenues dans le troiſiéme Volume.

TOME TROISIE'ME.

SEptiéme Journée, *page* 1
Hiſtoire de Cleodon, 66
Huitiéme Journée, 159
Hiſtoire de Camille, 183
Neuviéme Journée, 256
Hiſſoire de Ganoret, 297

Fin de la Table.